Dusaulchoy de Bergemont

ÉTRENNES AUX UNS ET AUX AUTRES,

Par quelqu'un qui a fait connoiſſance avec eux.

ANNÉE 1789.

Vingt têtes, vingt avis; nouvel an, nouveau goût;
Autre ville, autres mœurs; tout change, on détruit tout.

M. DE RHULIERES. *Piece des Diſputes*

A PARIS,
Chez un Imprimeur.

AVIS

Très-néceſſaire pour les intérêts de l'Auteur.

Si ces Etrennes tiennnent tout ce que leur titre promet ; ſi le public y trouve une variété qui l'amuſe ; qu'il les accueille favorablement, c'eſt-à-dire, qu'il les achete ; que MM. les Journaliſtes que nous reſpectons infiniment, comme les Cenſeurs & les Conſeillers nés du goût, quand l'eſprit de parti ne les emporte pas ; que ces Meſſieurs, dis-je, ne nous mettent pas tout-à-fait ſur la même ligne que le Voiſin du Pont-neuf, *& que bien d'autres, nous ſerons fort contens de notre partage ; nous ne nous en faiſons pas accroire, nous ſavons fort bien que nous ne ſommes pas de* Grands Hommes, *malgré les cajoleries de* M. le Comte de Rivarol ; *mais nous ſommes de bon-*

nes gens, qui ne faisons de mal à personne; nous rions, nous plaisantons, nous chantons, nous pleurons, nous moralisons quelquefois, & tout cela sans prétention, seulement pour suivre les impulsions de notre tempérament. Ainsi, Benoit Lecteur, vous voyez bien qu'il vaut encore mieux acheter nos Etrennes, que de les laisser dans la boutique.

ÉPITRE DÉDICATOIRE AUX UNS ET AUX AUTRES.

MESSIEURS,

A force de méditer, d'obſerver, en me promenant au Luxembourg; en liſant le ſoir la Gazette, & me chauffant gratis *au Café Procope, ou bien en écoutant les harangues de M. Cha..... de Mont.....qui a traduit en vers français* la Jéruſalem du Taſſe, l'Iliade & l'Odiſſée, *ſans ſavoir l'Italien ni le Grec; j'ai découvert que depuis que les Sciences & les Arts ſe ſont élevés au degré de perfection où ils ſont actuellement, les Almanachs ſont devenus fort communs. Chaque état a ſon Almanach, les Poëtes, les Savans, les Moraliſtes, les Médecins, les Gens vertueux, &c. &c. &c. juſqu'aux Savoyards du Pont-Neuf, qui ont été ſervis*

à ſouhait par M. le Marquis de Car ... dont le talent eſt inimitable pour ſaiſir leur genre; le voiſin du Pont-Neuf, piqué d'émulation, a voulu avoir le ſien auſſi, & M. Ducr.... Dum.... qui tourne ſi joliment un Vaudeville, a tenu la plume, & nous a donné un fort bon Traité de Géomance, que tous les petits décroteurs ſavent à préſent par cœur.

Un grand homme, que des Allemands ont couronné, parce qu'il avoit fait un fort beau diſcours en françaís, & que Mre. Beaum.... & le Libraire De Bray ont bâtonné, a publié le charmant petit Almanach de nos grands Hommes, *qui a fait tant de bruit, qui a cauſé une ſi belle révolution dans les Lettres, & qui fera long-temps nos délices.*

Cet Ecrivain ſublime, malgré ſes envieux (le génie en a toujours), nous a promis, pour cette année, une abondante collection d'Almanachs, comme il y paroît par ces quatre vers, qu'il a compoſés le jour qu'il eſt monté, ſes ennemis diſent derriere, ſes amis diſent dedans les Carroſſes du Roi; les voici tels qu'il les a donnés à ſon Généalogiſte.

Sachez, Meſſieurs, que pour chaque Métier,
Je fais un Almanach utile & néceſſaire,
Je prépare à préſent celui du Cuiſinier,
Pour immortaliſer mon pere.

Ces vers ne ſont pas les meilleurs que

*nous ayons de cet Auteur, ils ſont preſque auſſi mauvais que l'*Epitre au Roi de Pruſſe; *cependant on y reconnoît ſa touche délicate & légere.*

Voyant ce bataillon d'Almanachs, la démangeaiſon me prit auſſi d'en faire; mais quel titre donner au mien? Sur quel ſujet écrire? Mon embarras étoit extrême. En vain je me grattois le front, je ruminois dans mon petit cabinet au ſixieme; plus je me creuſois la tête, plus mon imagination étoit ſtérile; bon Ducr.... Dum.... aimable Abbé de la Reyn.... harmonieux Ch^er. Ducou... comme j'enviois alors votre facilité! Que j'aurois deſiré vous reſſembler; jamais vous n'êtes embarraſſé lorſqu'il faut écrire, votre plume va le galop, les pages ſe ſuccèdent avec la promptitude de l'éclair; il eſt vrai que vous vous êtes affranchis de la gêne de penſer; mais qu'eſt-il beſoin de penſer, pourvu que l'on écrive? Laiſſez ce ſoin aux Marmontel, aux Condorcet, aux Berardin de St. Pierre, aux Necker. Allez, mes Amis, ramez toujours, vous arriverez infailliblement au port.

Moi, pauvre bon homme, qui ai la manie de réfléchir, parce qu'un grand Poëte a dit, je ne ſais pourquoi:

Il faut penſer ſans quoi l'homme devient,
Malgré ſon ame, un vrai cheval de ſomme.

Lorsque je prends la plume, je la trempe vingt fois dans l'écritoire avant de trouver un mot, que j'efface bientôt après pour en placer un autre, que j'efface encore; vous conviendrez avec moi, qu'il est bien cruel d'être si bouché. Aussi je me dépite souvent, & cela ne m'inspire pas davantage.

Voilà au juste la position où je me trouvois, lorsque l'idée de faire un Almanach vint me chatouiller. Désespéré enfin de ne pouvoir trouver seulement un titre, je déchirai le papier, j'écrasai ma plume, je renversai mon encre; & pour remettre un peu mes sens, j'allai chez Madame la Comtesse de M.... Comme cette Dame est fort douce, fort humaine, je trouvai chez elle consolation & plaisir. Nous eûmes ensemble une fort longue conversation, pendant laquelle elle me donna tout le loisir d'admirer la capacité de son cœur; le texte de son discours étoit, les uns & les autres; *ce texte me frappa. Madame la Comtesse avoit donné du ressort à mon imagination; soudain, comme par une inspiration divine, je conçus le plan de mon Almanach. Les uns & les autres! disois-je, oui, voilà mon titre trouvé! mon Almanach sera pour les uns & les autres, comme Madame la Comtesse de M..... ! Je ne me possédois*

plus, je trépignois de joie; Madame la Comtesse n'imaginoit pas la cause de mes transports, elle me regardoit avec ses grands yeux qui ont la discrétion de ne jamais rien dire; elle me crut fou, sur-tout quand elle vit que je la quittois en courant, sans lui dire adieu, oubliant ma canne, mon chapeau, & lui laissant presque mon manteau.

Rentré chez moi, à la lueur de ma lampe, je ramassai mon écritoire, je retaillai ma plume, puis j'écrivis : Etrennes aux uns & aux autres. *Et pour donner une grande idée de mes observations philosophiques sur les hommes, j'ajoutai :* Par quelqu'un qui a fait connoissance avec eux; *c'étoit plus dire que Socrate, mais je n'ai pas acquis le droit de dire comme lui, que je ne sais rien, je craindrois trop que l'on ne me prît au mot, de même que l'on y prend tous les jours mon bon ami l'Abbé Délau.....*

C'est donc pour vous, MESSIEURS, les uns & les autres; *que je fais ces Etrennes; je m'engage à contenter vos goûts différens. C'est une tâche pénible que je m'impose, je le sais; mais j'espere y réussir avec les exemples & les leçons de Madame la Comtesse de M..... à qui je devrai tout le succès de cet ouvrage.*

C'eſt avec ces ſentimens & ceux du plus profond reſpect, que j'ai l'honneur d'être,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-petit Serviteur.

CHARLES GUISGOUTTE

ÉTRENNES AUX UNS ET AUX AUTRES.

LE ROSSIGNOL ET LE VER-LUISANT,

FABLE,

Par M. l'Abbé de LIGNIERES, *à Rheims.*

Le ſoir d'un beau jour de printems,
Tandis qu'un Roſſignol perché ſur une épine,
Moduloit les plus doux accens,
Que répétoit l'écho de la forêt voiſine,
Il apperçoit un Ver-luiſant,
Qui ſe targuoit de ſa lumiere,
De ſon éclat éblouiſſant.
» Oui je ſuis l'aſtre de la terre,
S'écrioit-il : » le Ciel, j'en ſuis garant,
» N'en a point de plus éclatant. --
» Ce moment-ci t'eſt favorable,
Dit le Chantre des bois au Reptile inſolent ;
» Inſecte vil & mépriſable,
» Si-tôt que le jour viendra,
» Tout ton brillant s'éclipſera «.

Que d'Auteurs déſignés par le vers de ma Fable.

Cette Fable eſt d'une agréable ſimplicité, les vers en ſont faciles, & la morale très-juſte.

ÉPITRE

A Damon, dont la Maîtreſſe eſt infidelle.

Par M. N. D. L. M.

Damon, quelle mélancolie
A chaſſé l'aimable folie
Qui t'enchaînoit au char des ris ?
Effroi de nos pauvres maris,
Mais joujou du peuple femelle,
Tu fus long-tems le vrai modele
Des jolis vauriens de Paris.
Ton mouchoir voloit des couliſſes
Dans les boudoirs éblouiſſans
Des Marquiſes à ſentimens
Et des Comteſſes à caprices;
Et ſi, par fois, tes vieux parens,
Fatigués de payer tes dettes,
Oſoient faire les indécens,
Sourd à leurs clameurs indiſcrettes,
Tu riois de ces bonnes gens,
Qui, réduits à porter lunettes,
Vouloient avoir plus de bons ſens,
Qu'un petit-maître de vingt ans.
Mais, Dieux! quelle pâleur nouvelle...
Sont-ce des larmes que je vois ?...
Quoi! tu pleures une infidelle!
Eh! mon ami, chez les Gaulois,
Ton déſeſpoir, bon autrefois,
N'eſt plus de mode ni d'uſage ;
Veuf d'une amante, on en prend trois
Pour ſe conſoler du veuvage.
Ta *Nice* eſt femme; elle eſt volage.
A quoi bon ces cris ſuperflus
Et cette gothique foibleſſe ?
Tout change; les tems ne ſont plus
Où l'on mourroit pour ſa maîtreſſe.
Quitte ce maintien langoureux ;
Si l'infidelle te préfere

La cocarde d'un Mouſquetaire,
Ce n'eſt que pour faire un heureux.
Ne vas point, dans ta folle ivreſſe,
L'appellant doucement tigreſſe,
Chatouiller encor ſon orgueil,
Et, comme un Eſpagnol en deuil,
Soupirer des chants de triſteſſe.
Sois juſte, chacun a ſon tour;
Jadis de la brune à la blonde,
Cent fois plus inconſtant que l'onde,
Tu fis voyager ton amour.
En portant ailleurs ſa tendreſſe,
Nice t'invite au changement:
Puiſqu'elle a pris un autre amant,
Vole après une autre maîtreſſe.

Cette Epitre eſt faite avec une facilité, une légéreté très-agréable; point de taches de mauvais goût, tous les vers élégans & joliment tournés; l'Auteur, qui cache ſon nom, ne peut cacher du moins l'empreinte du talent.

L'ÉDUCATION DES COUVENTS.

Je n'ai jamais aimé l'éducation des Couvents; ſi j'avois une fille, je me garderois bien de l'y cloîtrer pour lui former le cœur & l'eſprit. J'ai preſque toujours vu que les plus heureux naturels s'y gâtoient; & les jeunes perſonnes nées avec un tempérament ardent, des paſſions vives, & des défauts que l'on pourroit encore faire diſparoître, ſortent de ces maiſons entiérement vicieuſes.

Comment des femmes, renfermées dès leur tendre jeunesse, dans l'ombre d'un cloître, qui se sont détachées de tous les liens qui les unissoient à la société; qui consument leurs jours dans une triste apathie, & dans des pratiques superstitieuses qui resserent leur esprit, rapetissent leur ame, glacent leur cœur; comment de telles femmes pourroient-elles former des citoyennes? Comment leur enseigneroient-elles les devoirs de filles respectueuses, obéissantes & confiantes envers les auteurs de ses jours, elles qui ont renoncé à leur pere, à leur mere, à leur famille? Comment leur apprendroient-elles à devenir des épouses tendres, vertueuses, soumises; à captiver toujours leurs maris, elles qui n'ont jamais enchaîné leurs cœurs de ces doux nœuds, qui doublent notre existence, multiplient notre être, & nous font sentir toutes les ressources de notre ame? Comment leurs préceptes feroient-ils naître des meres instruites, bonnes, indulgentes sans foiblesse, fermes sans dureté, prudentés sans fausseté, décentes sans austérité, elles qui ne furent jamais éclairées par cette active tendresse, cet amour-propre respectable qui nous attache à l'enfant qui nous doit le jour? Comment, enfin, pourroient-elles garantir ces jeunes plantes des piéges d'un monde trompeur, elles qui n'en ont jamais connu les dangers? Non, ce n'est point à ces femmes que nous devons

confier l'efpérance d'une nouvelle génération! Qu'elles reftent derriere leur grille, qu'elles anéantiffent en elles tous les fentimens qui font le bonheur des hommes, puifqu'elles croient que ce facrifice eft agréable au Dieu qui nous les a donnés en nous formant à fon image, mais qu'elles n'aient plus la prétention d'élever nos filles.

La plupart des Demoifelles que l'on met au Couvent, font deftinées à vivre dans le monde; celles qui font chargées de leur éducation ne leur en donnent jamais que des idées fauffes; fi ces idées font impreffion fur une jeune perfonne, elles rempliront fon efprit de petiteffes, de travers, elle ne fera en entrant dans la fociété, qu'une petite prude, pigrieche, vaporeufe, d'un caractere inégal, qui fera le tourment de tous ceux qui auront à vivre avec elle. Mais fi ces Inftitutrices ignorantes, ne font pas écoutées, comme cela arrive prefque toujours; parce que leur maniere d'inftruire, auftere & ennuyeufe, révolte un âge pour lequel les leçons doivent prendre une forme gracieufe & riante; en vain peindront-elles les hommes fous les couleurs les plus noires, la petite perfonne curieufe, guidée par la nature qui parle plus haut que tous les précepteurs, s'élancera fans ceffe en imagination vers ces êtres qu'on lui barbouille d'une maniere fi outrée, & le premier homme qui paroîtra, &

qui lui dira *je vous aime*, ne lui ſemblant pas auſſi laid, parce qu'elle le déſirera, en fera la victime de la ſéduction ; elle ſera quittée, elle ſe rembarquera, elle prendra l'habitude des intrigues, elle quittera à ſon tour, & ſon cœur ſera entiérement gâté. Cependant, ſi on lui eut donné une idée juſte des choſes, ſi on lui eut montré les hommes tels qu'ils ſont ; ſi l'on eut éclairé ſon cœur par des principes raiſonnables, éloignés de tout excès ; ſi l'on eut ſollicité ſa confiance en s'en faiſant aimer & ſe mettant à ſa portée, elle ſeroit devenue une femme très-eſtimable.

Autre inconvénient : ces jeunes perſonnes raſſemblées dans les murs d'un Cloître, loin des plaiſirs & des diſſipations qui conviennent à leur âge & à leur caractere, ſe font part de leurs réflexions ſur les ridicules morales de leurs maîtreſſes, elles s'affermiſſent mutuellement pour s'en moquer ; tous leurs propos enſuite ne roulent que ſur les amans : ſi quelqu'une d'entre-elles en a un, elle communique ſes lettres à ſes compagnes, leur rend compte de tout ce qu'il lui a dit de tendre, des careſſes même qui lui a faites ; les autres écoutent avidemment, & ſe promettent bien de mettre en pratique tout ce qu'elles entendent, & elles ne tardent pas à le faire ; elles liſent des romans en cachette, elles ſavourent ces lectures, qui, dans la retraite, échauffent leur imagination, font

font des ravages cruels dans leur ſens, & leur perdent entiérement la tête. Ajoutons encore, que loin de la réalité des jouiſſances qu'elles déſirent, elles ſe livrent enſemble à des habitudes qui ruinent leur tempérament & leurs mœurs. Perſonne ne doute de ces vérités, & cependant on ne ceſſe de remplir les Cloîtres de ces intéreſſantes victimes que l'on ſemble vouer, de gaieté de cœur, à la futilité & à la corruption.

Une aventure qui m'eſt arrivée, peut ſervir d'appui à ces principes. Pendant un voyage que je fis cette année en Bourgogne, j'allai voir ma ſœur qui eſt au Couvent de ***, elle amena avec elle, à la grille, une jeune perſonne de quatorze ans, fort jolie, qu'elle avoit priſe en amitié, elle la nommoit ſa fille, & celle-ci l'appelloit ſa maman; je reſtai deux heures, pendant leſquelles la petite perſonne ne ceſſoit de me dire les choſes les plus tendres, avec une volubilité de langue ſinguliere : » elle » étoit enchantée de faire connoiſſance avec » ſon petit oncle, elle alloit l'aimer de tout ſon » cœur; elle ſeroit bien malheureuſe s'il ne » l'aimoit pas auſſi un peu. » Je regardois cela comme un jeu d'enfant. J'y répondis ſur le même ton; je m'amuſois du langage de cette aimable petite poupée, mais je n'en prévoyois pas la ſuite. Le lendemain, à mon lever, je reçois une lettre; quelle fut ma ſurpriſe,

quand je connus qu'elle étoit de ma prétendue niece ! la voici telle qu'elle étoit écrite :

Pour ſuſcription : il y avoit *à mon aimable oncle, le plus charmant des êtres.*

Et le dedans :

» Mon bon ami, mon aimable oncle, il eſt
» inutile, & je ne puis te cacher le ſentiment
» que tu m'as inſpiré. Oui, je te l'avoue, dès
» l'inſtant que je t'ai vu, j'ai perdu ma liberté ;
» j'ai perdu cette tranquillité qui régnoit dans
» mon cœur. Te voir, t'aimer, d'un inſtant
» fut l'ouvrage..... Mais, hélas ! je tremble,
» je tombe dans le plus affreux déſeſpoir quand
» je penſe qu'il faudra nous ſéparer..... Peut-
» être ne te verrai-je plus..... Ah Dieu ! il eſt
» impoſſible de t'imaginer l'état où je ſuis.
» J'ai paſſé la nuit la plus cruelle..... Adieu,
» adieu, cher & tendre ami ! mon tout !.....
» je vis & languis pour toi..... Oui, une mi-
» nute, un inſtant, eſt pour moi un ſiécle de
» tourmens loin de toi..... N'oublie point ta
» niece, qui t'aime & ſacrifieroit ſa vie pour
» toi. La petite maman te dira ce qui s'eſt paſſé
» hier & aujourd'hui. Adieu, je t'embraſſe à
» la mode du Couvent.

Je ne revenois pas de mon étonnement à la lecture de cette lettre ; je connus bientôt que cette petite fille précoce, avoit la tête fortement exaltée par les Romans ; je volai au Couvent de ma ſœur, je la demandai ſeule au

parloir, elle rit beaucoup de la maniere dont l'enfant avoit pris feu, me dit qu'elle n'avoit cessé de parler de moi, & de pleurer depuis qu'elle m'avoit vu; je grondai ma sœur de ses plaisanteries, car je ne riois pas; je lui conseillai de veiller aux mœurs de cette enfant qui se corromproient bientôt si l'on ne dirigeoit son esprit & son cœur; puis je lui fis mes adieux, & je quittai le même jour la ville de ***.

O meres! qui vous reposez sur des étrangeres du soin d'élever vos filles, si vous êtes encore dignes de ce titre, pesez bien ce que je viens d'écrire, & ne les confiez point à ces Solitaires ignorantes & glacées, dont la vue courte ne lira jamais dans les replis de leurs cœurs, dont les mains engourdies par l'inexpérience, ne pourront jamais arracher de leur sein, les vices qui y germeroient. Veillez plutôt vous-mêmes sur ces dépôts précieux que la nature & le Ciel vous ont accordé; laissez les vains triomphes de la coquetterie, abandonnez des plaisirs dont les illusions ne vous satisferont jamais; goûtez-en un plus pur, plus constant, plus inaltérable, celui de former à la vertu un être qui vous récompensera, avec usure, des peines qu'il vous aura coûté. Que vous serez heureuse, lorsque mettant votre enfant dans les bras de l'homme sensible que vous aurez choisi pour elle, vous la verrez

jouir par l'eſtime, les reſpects & l'amour de ſon époux, des fruits de vos propres bienfaits ! Lorſqu'elle-même deviendra mere, que de fleurs parſemeront le couchant de votre vie, quand elle rendra à ſes enfans, les tréſors de ſageſſe dont vous l'aurez enrichie ! Si vous vous défiez trop de vos forces & de vos talens, pour vous charger vous-même d'une tâche auſſi importante que celle de l'éducation, du moins faites un bon choix, & ne mettez vos filles qu'en des mains pures ; ne la confiez qu'à une femme inſtruite par ſa propre expérience & ſes obſervations, des orages des paſſions, des avantages & des déſagrémens du monde, & vous n'aurez aucun reproche à vous faire.

IMITATION LIBRE

D'une chanſon de Parnell, Poëte Anglois.

Je vivois dans l'indépendance :
Plus gai, plus fortuné que ces petits oiſeaux
Qu'une folâtre indifférence
Fait voltiger de rameaux en rameaux.

Demandez à cette onde pure,
Si j'enflois de mes pleurs ſes mobiles ſaphirs ;
Demandez au vent qui murmure,
S'il murmuroit chargé de mes ſoupirs.

Ah ! mon deſtin n'eſt plus le même :
L'amour & la beauté m'ont pris dans leurs filets;
L'onde & les vents ſavent que j'aime,
Que j'aime, hélas ! incertain ſi je plais.

Tilleuls que le printems décore,
Driades & Bergers qui danſez à l'entour,
Tendre zéphir, écho ſonore,
Berceaux épais, retraite de l'amour.

Apprenez moi l'art que j'ignore,
D'inſpirer de l'amour à qui m'en inſpira,
Ou l'art plus difficile encore,
De vivre heureux ſans être aimé d'*Una*.

Rien de plus poétique, de plus ſimple & de plus gracieux que cette chanſon ; toutes les images en ſont priſes dans la nature & pleines de fraîcheur.

ÉPITAPHE.

Le Marquis de..... avoit, dit-on, produit de faux titres pour ſe faire préſenter à Louis XIV ; à ſa mort on lui fit cette Epitaphe :

Ci gît un prodige du tems,
Qui fut entouré de myſtere ;
Les peres font tous leurs enfans,
Et celui-ci fit tous ſes peres.

ORED & ZÉLIME,

Fable orientale.

*Par M. l'Abbé D***, Ch. de S. Q.*

L'apologue eſt le paſſe port
Dont ſe munit la vérité timide,
Quand incertaine de ſon ſort,
Contre l erreur qui nous flatte & nous guide,
Elle vient tenter un effort.

Roi de Schiras, au printems de ſa vie,
Ored fit révérer ſes penchans vertueux :
On béniſſoit ſon Sceptre, à ſon peuple nombreux,
Chaque peuple portoit envie :
Ored régnoit ſur des heureux.
L'âge des paſſions porta coup à ſa gloire ;
Bientôt il devint dur, avare, impétueux,
Et la Perſe eut enfin déteſté ſa mémoire
ſans le ſecours ingénieux
Que fournit l'Apologue à la jeune *Zélime*.
Ored l'idolâtroit, il lui diſoit un jour :
De mes vaſſaux j'ai donc perdu l'eſtime ;
J'en fus chéri, fêté, maintenant à ma Cour
Des Brames étrangers, qu'un vil motif anime,
Briguent le rang de favoris,
Et mes ſujets ne ſont plus mes amis.
Prince, lui dit Zélime, allons ſur le rivage
nous livrer à cet entretien ;
Le tems me paroît beau ; — mais y penſes-tu bien ?
Tous les feux du midi font déſerter la plage ;
Le Tigre même, en un bois écarté,
Se dérobe aux rayons de l'aſtre qui dévore
Par ſa brûlante activité,
Les tréſors de la terre & ceux de la beauté. —
On ne l'évitoit pas de même à ſon aurore,
Reprit Zélime en pleurs, & ce matin encore
J'ai vu tes Saints *Fakirs* tendre vers lui leurs bras.

J'ai vu sa clarté douce & pure
Naître du sein des eaux pour embellir Schiras;
Des bosquets d'alentour, la fraîcheur, la verdure,
Et des oiseaux le doux murmure,
Tout sembloit célébrer le précieux instant
Qui le rendoit à la nature;
La rive étoit peuplée. — Ored, en ce moment,
Ored sentit une leçon si tendre;
Il n'hésita point à se rendre
Aux vœux de ses sujets; & cet heureux retour,
Qui d'un tyran maudit fit un Monarque aimable,
Fut, comme on voit, l'ouvrage d'une Fable
que récita l'amour.

Cet Apologue est fort ingénieux, poétique, bien versifié, & prouve un talent exercé.

A MON AIMÉE.

Par le Solitaire de Beuville.

Si l'amitié de quelques fleurs
Tressa notre chaîne immortelle,
Il n'est point d'hiver pour nos cœurs.
Qu'il n'en soit que pour l'infidelle!
Le sentiment éveilla nos ardeurs.
Son feu brulant, sève féconde,
Mûrit nos innocens desirs.
En volupté l'hymen abonde:
Adieu printems de nos plaisirs,
Douce saison qui n'eut point de nuage;
Qu'un bel été charme encor nos loisirs,
Et d'un automne sans orage
Goûtons la paix, cueillons les fruits.
Le bonheur aime un bon ménage.
Pour nous plus de brillantes nuits;
Mais, nature, réserve au sage
Des jours sereins, de beaux couchans.

Le vieux *Thiton* peut trouver une *Aurore* ;
Et nous mêlant aux jeux de nos enfans,
L'hymen aura quelque étincelle encore.
En t'éveillant chaque matin,
Qu'à ton chevet amour annonce
L'époux fidelle, & que ſoudain
Un doux baiſer ſoit ta réponſe.
Il eſt des fleurs en arriere ſaiſon.
Tes careſſes, mieux que *Médée*,
Sauront rajeunir un *Eſon*,
Et l'amour, mieux que *Prométhée*,
Donnera des feux à *Jaſon*,
Ce feu, moins vif ; mais plus tendre,
Brillera dans tes yeux charmans.
A ta douce voix, pour l'entendre,
Le Chantre aîlé des bois ſuſpendra ſes accens.
Jeune, malgré les ans, ſous un épais feuillage,
L'amour, entre nous deux aſſis,
Fixera le bonheur ſous ce mobile ombrage,
Et nous ſerons encor *Philémon* & *Baucis*.

Ces vers peignent les ſentimens d'un-honnête homme, heureux dans ſon ménage, lorſque l'âge des paſſions eſt paſſé ; ils ſont purement écrits, mais on n'y voit pas trop de liaiſons dans les idées.



LETTRE

LETTRE

A une Dame de Province qui me demandoit mon opinion ſur la plupart de nos beaux eſprits.

Vous me demandez, Madame, quelle eſt mon opinion ſur les auteurs qui exiſtent à préſent; je me haſarde à vous la donner, à condition que cela ne nous paſſera pas, & que vous ne communiquerez ma lettre à perſonne, crainte de ne pas trouver tout le monde de mon avis, & d'allumer la bile de ces Meſſieurs, qui ſont fort chatouilleux quand on parle d'eux; comme tout ce que je vous écrirai ne ſera pas toujours favorable à leur amour-propre, je m'en attirerois infailliblement une vingtaine ſur les bras, & Dieu ſait comme ils m'arrangeroient.

Je ne vous dirai que quatre mots, très-ſuccints ſur chacun, ſeulement pour indiquer la route à votre jugement, qui ſera le reſte.

Je ne vous parlerai pas des Académiciens, l'opinion doit être fixée ſur leur compte. Je commence.

Aubert. (M. l'Abbé.) Auſſi bon critique que Desfontaines, fabuliſte ingénieux, élégant; peu de coloris, d'images dans ſes fables, mais toujours beaucoup de goût.

Cournand. (M. l'Abbé de) Malgré le Poëme *des Styles*, il écrit mieux en proſe, qu'en vers; Littérateur ſavant & profond, très-verſé dans l'étude des langues anciennes & modernes, ſouvent ayant le goût faux; *les Révolutions de la littérature* ſeront toujours un excellent ouvrage.

Sélis. (M.) Infiniment de goût, un talent incroyable pour le former aux autres; ſa traduction de Perſe eſt un chef-d'œuvre; ſes Poéſies ſont foibles; ſa proſe pleine d'images, de coloris, de connoiſſance du cœur humain, eſt quelquefois trop empoulée.

Cailhava. (M. de) Une grande connoiſſance du théatre; ſon Traité de l'art dramatique eſt un excellent ouvrage; un goût ſûr, pas aſſez d'imagination; une bonne Comédie, pluſieurs dont les plans ſont manqués, mais où l'on trouve de beaux détails qui annoncent toujours un talent précieux. Il devroit être de l'Académie.

Rochon de Chabanes. (M.) Talent très-eſtimable, beaucoup de facilité, de graces; il a eu des ſuccès mérités en différens genres; il devroit être auſſi de l'Académie.

Garat (M.) Celui-ci eſt ſi ſubtil qu'on ne

l'entend ſouvent pas ; c'eſt un des plus grands ſoutiens du néologiſme ; cependant on apperçoit que ce mauvais goût ne lui eſt pas tout-à-fait naturel, qu'il appartient plus à ſa ſecte qu'à lui-même, car, lorſqu'il le quitte, il a quelquefois de beaux mouvemens d'éloquence. Il a des connoiſſances étendues ſur l'Hiſtoire, & n'eſt pas au-deſſous de la place où il eſt chargé de l'enſeigner. Il ſera de l'Académie, parce qu'il lui eſt dévoué, & qu'il a remporté des prix.

LACRETELLE. (M.) On ne peut avoir un plus mauvais goût, une prétention plus inſupportable en écrivant; ſon affectation philoſophique ne peut être que le partage d'un eſprit faux & exalté. Il ſera auſſi de l'Académie plutôt qu'un homme de mérite, car il eſt le flagorneur de Meſſieurs.

IMBERT. (M.) De la facilité, de la naïveté dans ſa maniere de conter ; peu d'élévation & de connoiſſance de l'homme dans ſes ouvrages dramatiques, des vuides, des longueurs ; mais s'il ne ſort pas de ſon genre, il aura toujours des ſuccès.

BOUFFLERS. (M. le Chev.) Tout le monde connoît ſa facilité ; ſes couplets, ſa charmante Piece des cœurs, &c. On ne peut avoir un eſprit plus vif, plus aiſé, plus aimable. Il a eu la ſageſſe de s'en tenir là.

CUBIERES DE PALMÉZEAUX. (M. le Chev.)

S'il continue, il nous donnera mille volumes de fugitives; il fait six cents vers par jour.

ANDRIEUX. (M.) *Anaximandre* & *les Etourdis* prouvent un talent fort agréable.

ARNAUD DE BACULARD. (M. d') *Ses Nouvelles historiques*, *ses Epreuves du sentiment*, *les Délassemens de l'homme sensible*, sont dignes des plus grands éloges. Il parle toujours au cœur, il en connoît tous les replis, & peut-être ne nous laisse-t-il pas assez souvent le plaisir d'y faire des découvertes, il entre dans trop de détails quand il faudroit peindre en grand.

BEFFROY DE REGNY. (M.) Beaucoup d'originalité, une facilité qui dégénere souvent en mauvais goût, trop de prolixité, mais presque toujours une gaieté pleine de sel; ses *Lunes* & ses *Planettes* dérideroient le misantrope le plus chagrin.

BÉRENGER. (M.) Ses Poésies annoncent une ame tendre, de l'honnêteté; mais son talent est foible.

BERQUIN. (M.) Ses Ouvrages pour l'éducation de l'enfance sont estimables, ses Idiles, pour des imitations, ont le mérite de n'être pas au-dessous de l'original.

DIXMERIE. (M. de la) Ses Contes sont ingénieux, agréablement écrits, peu d'imagination; mais du goût, il a toutes les qualités de l'honnête homme & la modestie du talent.

DUCHOSAL. (M.) Beaucoup d'esprit pour la satyre, mais ne le sortez pas de là.

DUCRAY DUMINIL. (M.) Beaucoup de talent dans l'intérieur de sa famille ; il se dit Musicien & Poëte, ses Vaudevilles lui donnent le démenti ; il a un Drame reçu aux Français, intitulé *Henry IV à Manthe*, composé de plusieurs lambeaux des mémoires de Sully, il a beaucoup de confiance en son mérite, mais le bout d'oreille passe toujours.

FONTANÈS. (M.) Du génie, de la sensibilité, l'ame la plus noble ; un talent rare, dont l'aurore promet le plus beau jour.

GUILLARD. (M.) Ceux qui aiment l'opéra lui doivent de la reconnoissance.

HOFFMAN. (M.) Il aura des succès à l'opéra, ses Poésies sont jolies, sa prose est facile, mais qu'il n'entreprenne rien de trop élevé.

LANTIER. (M.) Le public a des torts envers lui, la maniere dont il a accueilli *l'Inconséquent* est indigne ; il falloit l'entendre pour le juger ; quoi qu'il en soit, l'Auteur du *Flatteur* & de l'*Impatient*, passera toujours pour avoir beaucoup d'esprit, de connoissances du théatre & du cœur humain.

LE BAILLY. (M.) Joli fabuliste.

COLLIN. D'HARLEVILLE (M.) *L'Inconstant* & *l'Optimiste* annoncent un vrai talent, de l'imagination & beaucoup de goût. Ce jeune

Poëte a le grand mérite du ſtyle, ſi rare à préſent. Il nous promet la renaiſſance de la bonne comédie.

MAISONNEUVE. (M.) De la ſenſibilité, de l'imagination, la connoiſſance des paſſions ; mais un ſtyle qui ne répond pas à tout cela.

MARSOLLIER DE VIVETIERES. (M.) Talent ordinaire.

NOTARIS. (M.) Nous attendons ſa traduction des *Eclogues de Virgile* pour le juger ; juſqu'à préſent on ne peut avoir d'idées fixes ſur lui. Il tire tout ſon éclat de la gloire de l'Abbé de Lille, qui eſt ſon beau-frere.

PASTORET. (M.) Beaucoup d'érudition, de profondeur ; mauvais Poëte, pas de goût, ſa traduction de *Properce* eſt une parade, ſon diſcours, *ſur Confucius, Zoroaſtre*, &c. eſt un chef-d'œuvre.

PIEYRE. (M.) L'Auteur de *l'Ecole des Peres* mérite le ſuccès qu'il a eu ; jamais ouvrage ne peignit mieux une ame vertueuſe & délicate, mais le ſtyle en eſt foible.

REYNIE. (M. l'Abbé de la) Ne liſez rien de cet homme là, Madame.

RIVAROL. (M. le Cte.) Beaucoup d'eſprit, mais un mauvais eſprit ; il écrit avec une facilité rare ; mais ſon ſtyle eſt plein d'une afféterie, d'une prétention qui fatiguent ; on trouve dans tous ſes ouvrages un cœur gâté & méchant que tout le monde doit fuir.

St. Ange. (M.) Une grande connoiſſance des principes & du méchaniſme, de la verſification, point de mauvais goût; mais une froideur, une ſtérilité d'imagination inſupportables.

Feutry. (M.) Une ame forte & énergique, plus de génie que d'eſprit.

Parny. (Le Chevalier de) C'eſt le Tibulle de notre ſiecle; la tendreſſe ne peut prendre une forme plus gracieuſe & plus touchante que dans ſes Elégies.

Bertin. (M. le Chevalier de) Celui-ci eſt notre Catulle; plus de chaleur, d'images, de poéſie, que le précédent; mais moins de douceur & de ſenſibilité.

Moutonnet de Clairfons. (M.) Auteur de pluſieurs Ouvrages eſtimables: ſa traduction de *l'Enfer du Dante* eſt beaucoup meilleure que celle du C^{e}. de Rivarol; les vrais connoiſſeurs en conviennent tous.

Marnésia. (M. le Mis. de) Digne des plus grands éloges pour la poéſie deſcriptive.

Pons de Verdun. (M.) Beaucoup de gaieté & de ſel dans l'eſprit; ſes petits contes ſont piquans & bien tournés.

Marchant. (M.) Le Poëme *de Fénelon* prouve beaucoup de ſageſſe dans les idées, jamais de mauvais goût; mais auſſi de la froideur, peu de coloris & d'images.

Knapen. (M.) Les *Etrennes d'Appollon* en font un grand homme.

GRIMOD DE LA REYNIERE. (M.) De l'originalité de l'esprit ; plus malheureux que coupable.

FABRE D'EGLANTINE. (M.) La Tragédie d'*Augusta* lui fait honneur ; ses Romances ont de la douceur & de la sensibilité.

LE FRANC. (M.) Ses Fables sont ingénieuses, peut-être court-il un peu trop après le calembourg.

FULVY. (M. le M^s. de) S'il continue, il sera beaucoup de vers.

FALLET. (M.) Il a fait une Tragédie qui n'est pas restée au Théatre, qui renferme cependant de grandes beautés.

PALISSOT DE MONTENOY. (M.) Doyen de la littérature ; bon critique, toujours du goût ; de la sécheresse, très-peu d'imagination ; *la Comédie des Philosophes* a fait du bruit dans le tems & devoit en faire, à cause des personnages que l'on mettoit sur la scène ; mais on y trouve peu de comique, des scènes entieres copiées *des Femmes savantes* de Molieres, avec la précaution cependant d'en avoir ôté le sel & la gaieté ; *la Dunciade* a déshonoré l'Auteur.

BERARDIN DE St. PIERRE. (M.) *Les Etudes de la nature* de cet homme, si cher aux bons cœurs, sont un chef-d'œuvre ; lisez, relisez les sans cesse, Madame, l'imagination riche & variée, les connoissances profondes,

la ſenſibilité vive & énergique, le ſtyle touchant & ſublime, que vous remarquerez dans cet ouvrage digne de l'immortalité, vous peindront à chaque page, les mœurs ſimples & pures, & les vertus de l'Auteur, & votre ame digne de ſe mettre à l'uniſſon de la ſienne, ne pourra qu'acquérir de nouvelles perfections ; vous l'aimerez encore davantage quand vous ſaurez qu'il fut le meilleur ami de *Jean-Jacques*.

BLIN DE SAINT-MAURE. (M.) Talent eſtimable.

RÉTIF DE LA BRETONNE. (M.) Nous répétons ce qu'a dit M. le Cat d'Abbeville, en rendant compte de la *Prévention nationnale*, Drame en trois volumes, par M. *Rétif*, dans le Journal de Nancy. » Le Bienheureux » *Scudéry*, de prolixe mémoire, n'étoit » qu'un Auteur infécond, comparé à M. » Rétif de la B., Ecrivain le plus fou, le plus » original, le plus extravagant, &c. « Le voilà peint d'après nature, Madame; ajoutez que les ouvrages de cet Auteur reſpirant toujours le ton de la plus mauvaiſe compagnie, en rendent la lecture extrêmement dangereuſe ; cependant on ne peut refuſer à cet homme beaucoup d'imagination, & une eſpece de génie ; mais il a toujours une bizarrerie qui feroit croire que ſa tête n'eſt pas bien ſaine.

SIMON DE TROYE. (M.) Demandez-lui

s'il a de l'eſprit & des talens, il vous répondra qu'il en a beaucoup, mais n'en croyez pas un mot, Madame. C'eſt un des grands ſoutiens du Muſée.

DUMOUSTIER. (M.) Beaucoup de facilité, d'eſprit & de goût.

DE LA VIÉVILLE, L'Abbé DE LAUNAY. (MM.) Deux pantins de la littérature; de bonne foi ils rament de toutes leurs forces, & Dieu ſait comme ils réuſſiſſent.

DORAT. (M. l'Abbé) Neveu du Poëte de ce nom; il n'a que dix-huit ans; il compoſe ſix Idyles, deux Odes & douze Chanſons, réguliérement par jour, il ne marche jamais ſans une rame de ſes poéſies qu'il vous lit dans les rues en vous ſuivant comme un petit chien; il s'eſt mis dans la tête qu'il étoit l'héritier des talens de ſon oncle; il vous répete que Madame la Comteſſe de Beauharnois en eſt très-perſuadée; mais nous avons trop bonne opinion du goût de l'Auteur de *Stéphanie*, pour croire qu'elle ſe trompe auſſi lourdement. C'eſt, ſans doute, une épigramme de cette femme célebre.

CHACHIGNON DE MONTENCLOS. (M.) Celui-ci, comme M. de Franc-Alleu, avoit cinquante ans, quand il s'aviſa, un beau matin, de s'éveiller Poëte: c'étoit un honnête Procureur, généralement eſtimé, obligeant pour tout le monde & cher à ſes amis; il ſe met dans

tête de traduire en vers français, l'*Iliade*, l'*Odiſſée*, l'*Enéide*, la *Jéruſalem-délivrée*; pour exécuter ce beau projet, il vend ſon Etude, ſe retire à la campagne, & en trois ans, il traduit ces quatre Poëmes ſur des traductions en proſes; il s'étoit aſſocié avec M. d'*Obremes*, avec lequel il ſe brouilla, en ſorte qu'il eut ſeul la gloire de ces travaux dignes d'Hercule; M. d'*Obremes*, voulant le gagner de vîteſſe, ſe tourna le ſang & mourut; admirez donc, Madame, M. *Chachignon de Montenclos*, il eſt vraiment digne de tous les éloges & de toutes les récompenſes, auſſi eſt-il à préſent l'Orateur du *Café Buiſſon*, ci-devant *Procope*; là toutes ſes déciſions ſont ſans appel; ſouvent on ſort dans l'enchantement de ſes grandes connoiſſances; & moi j'en ſuis plus enchanté que perſonne.

DUSAULCHOY DE BERGEMONT. (M.) Une ſenſibilité, tantôt douce, tantôt énergique, qui tient ſouvent au génie, peu d'imagination, point d'eſprit.

CHAUSSARD. (M.) Trop d'imagination, trop d'amour pour le ſtyle figuré, cependant du goût; les talens du Poëte réunis à ceux de l'Orateur.

DU COUDRAY. (M. le Chev.) Celui-ci veut être homme de lettres, mais il faut regarder cela comme une bouffonnerie de la nature.

BAUDART (M.) Talent dont on ne dit ni bien ni mal.

SYLVAIN MARÉCHAL. (M.) Les Bergeries & les Odes anacréontiques, ont fait la réputation de celui-ci; il a de la grace dans l'imagination, il eſt ingénieux pour les bagatelles; mais s'il va plus loin il ſe brûle à la chandelle, & cela arrive toujours quand on ne ſait pas apprécier ſon talent.

DE CHÉNIER. (M.) De l'énergie, de la ſenſibilité; il ira loin.

Il y en a encore une foule, Madame, dont les noms ne me reviennent pas à préſent, je vous en inſtruirai une autre fois; d'ailleurs ma lettre eſt bien aſſez longue. J'ai l'honneur d'être, &c.

LA BEAUTÉ SANS VOILE.

BAISER.

Par M. Duſaulchoy de Bergemont.

Pourquoi ces nœuds, cette coëffure?
Pourquoi maſquer tes longs cheveux!
Ah! laiſſe les à l'aventure,
Flotter, ondoyer à mes yeux!
Pourquoi cette vaine parure?
Voile-t-elle ainſi les tréſors,
Que la bienfaiſante nature
A prodigué ſur ton beau corps?
Plus blanc que la neige éclatante,
Dont l'hiver couvre nos côteaux,
Que la toiſon éblouiſſante
& le lait pur de nos troupeaux;

Plus frais que l'onde qui ſerpente
Entre la verdure & les fleurs,
Et que cette roſe naiſſante
Qu'aurore humecte de ſes pleurs ;
Que ces beautés frappent ma vue !
Tu dois ce bien à ton amant.
Plus de robe, plus d'ornement,
Va, ta parure eſt d'être nue.
Quand les amours lancent leurs traits,
Ils ſont nus auprès de leur mere,
Qui, par une gaze légere,
Craindroit d'ombrager ſes attraits ;
Adonis qui fut aimé d'elle,
Etoit nu, lorſque ſes appas
Subjuguerent cette immortelle,
Il fut toujours nu dans ſes bras.
Viens donc ſur mon ame éperdue ;
Repouſſe une triſte pudeur,
Partage ma douce fureur,
Ne crains plus de paroître nue !...
Que mille baiſers dévorans,
Couvrent le corps de ma maîtreſſe,
Que ma bouche errante le preſſe,
Et que j'expire en même tems !

On ne peut rien de plus frais que ce baiſer; toutes les images en ſont gracieuſes & riantes. Le jeune Poëte, qui en eſt l'Auteur, a un porte-feuille rempli de Pieces qui reſpirent le ſentiment le plus tendre, & que le cœur ſeul a pu faire ; nous eſpérons qu'il cédera bientôt aux ſollicitations de l'amitié, en publiant ſon intéreſſante Collection.

L'EXPRESSION DE LA CONSTANCE.

ROMANCE.

Par Mme. DUQUENNE.

AIR. *Que ne ſuis-je la fougere!*

Ne crains pas que mon envie
Soit quelque jour de changer,
Le ſerment de ton amie,
Amour ſeul vint l'engager;
Je me voue à la conſtance,
Elle fera mon bonheur,
Et je ſens que ſon abſence,
Seroit la mort de mon cœur.

O, mon bien! ô, tout mon être!
Viens enchaîner ma raiſon,
Sans toi je vais diſparoître,
Dans ma plus belle ſaiſon;
La plaintive Tourterelle,
Ne peut vivre ſans aimer,
Et ton amante fidelle,
Ah! ſeul, tu peux l'animer.

C'eſt ainſi que d'un air tendre,
Pour raſſurer ſon amant,
Zephire faiſoit entendre,
De ſa voix le doux accent;
Il l'écoute & plein d'ivreſſe,
Il s'élance à ſes genoux,
Et ſur ſa main qu'il careſſe,
Abjure un dépit jaloux.

Il y a peut-être quelques petites négligences dans cette charmante Romance, telles que le

dernier vers du premier couplet, & le dernier du ſecond ; dont la tournure eſt un peu forcée; mais cette Piece, reſpire un ton de ſenſibilité & de douceur, qui pénetre l'ame, & empêche nos yeux de ſaiſir ces légeres taches.

Madame DUQUENNE, dont la modeſtie égale les talens & les charmes, monte, avec une égal ſuccès, la Lyre d'Euterpe & celle de Polymnie; & malgré les prieres de ſes amis, elle ravit au public des plaiſirs précieux, en tenant, au fond de ſon porte-feuille, une foule de Romances & d'Idilles touchantes qu'elle a composé avec une facilité incroyable. » Elle » n'attache aucun prix, dit-elle, à ces miſe- » res, & n'aura jamais le ridicule d'affecter » le bel eſprit, quand elle ſait qu'elle en eſt » ſi loin. « Moi je lui déclare, après avoir recueilli les voix, que *ces miſeres*, puiſqu'elle les nomme ainſi, feroient nos délices, & que lorſqu'on eſt auſſi bien partagée du côté des talens & de l'eſprit, on en eſt comptable à la ſociété ; qu'elle nous fait un vol, en réſiſtant aux vœux de ſes amis, & qu'elle excitera nos murmures & nos regrets juſqu'au moment où elle aura ſatisfait notre empreſſement.

La Romance que l'on vient de lire, & quelques autres Pieces qu'on verra dans le cours de cet ouvrage, ont été tirées du porte-feuille de cette aimable Muſe, par un de ſes amis, qui a bien voulu s'expoſer à une

moue charmante pour nous ſervir, nous en demandons pardon à Mme. Duquenne, & nous eſpérons que cette petite ſurpriſe, cauſée par l'admiration & l'intérêt qu'elle inſpire, ne l'indiſpoſera pas long-temps contre nous.

Mme. Duquenne eſt fille d'un homme qui fut célebre; avec une foule de connoiſſances, de talens, & même du génie, il eut le malheur d'avoir une tête chaude, exaltée, qui lui attira beaucoup d'ennemis; on reconnoît à ce portrait *Abraham de Chaumeix*, ce bouillant adverſaire de la philoſophie & des Philoſophes; qui les combattit avec énergie, mais auſſi avec trop d'acharnement, & qui ſe perdit en ſoutenant une bonne cauſe.

Sa Critique de l'*Encyclopédie* & du Livre de l'*Eſprit*, firent beaucoup de bruit lorſqu'elles parurent; tous les gens inſtruits conviennent que ces ouvrages ſont ſolidement écrits, qu'ils renferment la plus ſaine logique, & que s'ils euſſent été faits avec plus de ménagemens, ils auroient été fort honorables pour l'Auteur; mais lorſque la force de la vérité l'emportoit, *Abraham de Chaumeix* alloit toujours trop loin; il paſſoit ſoudain de la haine des principes qu'il combattoit, à l'emportement le plus vif contre ceux qui les mettoient en avant, & les perſonnalités couloient de ſa plume; alors il inſultoit l'homme en croyant ne combattre que ſa maniere de penſer; mais ſon
cœur

cœur ne fût jamais de la partie ; il étoit simple comme un enfant, sensible à l'excès : il ne pouvoit voir un malheureux sans être attendri jusqu'aux larmes, & sans se dépouiller pour lui ; il estimoit, il aimoit Monsieur *Helvétius*, admiroit les talens de *Voltaire* & de d'*Alembert* ; *Jean-Jacques* le faisoit pleurer souvent ; mais il croyoit de bonne foi : quand la Religion étoit attaquée, il eut rompu des lances contre son pere. Cette maniere de voir ne devoit pas faire fortune dans notre siecle, aussi *Abraham de Chaumeix* manqua la sienne. Tout le monde se ligua contre lui, il fut calomnié, persifflé par les Gens de lettres, il y eut une ligue pour le perdre ; il se voyoit entouré d'ennemis, de pieges de tous les côtés, il ne put résister à tant de dégoûts.

Le Dauphin, pere de Louis XVI, qui l'aimoit, lui avoit promis de se charger de son avancement ; *Abraham de Chaumeix* n'avoit entrepris, qu'à sa sollicitation, la réfutation de l'*Encyclopédie* ; souvent ce Prince bienfaisant, s'enfermoit avec lui deux ou trois heures pour entendre la lecture de ses cahiers, & ne dédaignoit pas de le conseiller, de lui indiquer des corrections à faire, & de lui tracer de nouvelles marches ; l'intérêt qu'il avoit le bonheur d'inspirer à un Prince aussi éclairé, dédommageoit amplement *Abraham de Chaumeix* des peines qu'il éprouvoit d'ailleurs ;

mais ces consolations ne furent pas de longue durée, il eut le malheur de perdre son auguste Protecteur, à l'instant même où il s'occupoit sérieusement du soin de sa fortune; ce coup fut accablant pour lui, il en fit une maladie qui le conduisit aux portes du tombeau, & dont les suites altérerent entiérement sa santé déjà fort délicate; alors ses dégoûts augmenterent: il se voyoit seul au milieu de ses concitoyens, sans appui, sans amis, recevant tous les jours des avis secrets de gens mal intentionnés, qui cherchoient à l'effrayer; dans cette triste position, il résolut de quitter sa Patrie, pour chercher le repos dans d'autres climats.

Il jetta les yeux vers la Russie, dont la Souveraine, amie & protectrice des arts & des sciences, sembloit, par ses manieres nobles & engageantes, inviter tous les Gens de lettres à venir se fixer dans ses Etats; il s'arracha donc des bras de son épouse & de sa fille encore enfant, & partit. L'Impératrice, touchée de ses malheurs, l'accueillit, le chargea de l'éducation d'un jeune Seigneur Russe, & ne cessa de le combler de bienfaits; mais rien n'effaçoit de son cœur le souvenir des liens auxquels il tenoit si fortement; sa fille revenoit sans cesse à son esprit, il eut été si heureux de la former lui-même, de partager avec son épouse le soin de son éducation! dans toutes ses lettres il les demandoit avec l'ex-

preſſion la plus touchante du ſentiment; mais ſon épouſe timide ne pût jamais ſe réſoudre à ce voyage, ni à lui envoyer ſon enfant. La douleur de cette ſéparation, le ſouvenir de la perte de ſon Protecteur qu'il adoroit, & des tracaſſeries auxquelles il avoit été en but, en peu d'années le conduiſirent, jeune encore, au tombeau; il fut pleuré de tous ſes amis qui avoient trouvé dans ſon commerce une ſource intarriſſable de douceurs, & l'Impératrice elle-même l'honora des regrets les plus ſinceres.

Cette grande Princeſſe lui demandant un jour s'il ne partageoit pas l'admiration générale qu'inſpiroit d'Alembert? *Je la partage ſi fort*, *Madame*, répondit-il avec feu, *que j'ai ſenti mille fois, que ſi j'avois eu le bonheur d'être ſon ami, cela m'eut conſolé de toutes mes traverſes; j'aurois donné avec tranſport tout mon ſang pour lui; mais je n'en aurois combattu ſes principes qu'avec plus de conſtance.*

Un trait qui peint bien toute l'énergie, toute la ſenſibilité de ſon ame & la chaleur de ſa tête. Dans les commencemens de ſon ſéjour en Ruſſie, on ne daignoit pas encore donner la ſépulture aux pauvres, on les jettoit dans les champs comme les animaux, où ils devenoient la proie des bêtes féroces. Le cœur d'*Abraham de Chaumeix* ſaignoit douloureuſement à l'aſpect de cet abandon cruel & humiliant,

il ne cessoit de déclamer avec emportement à ce sujet. Un jour qu'il revenoit de la campagne, la Renne qui conduisoit son traîneau, se cabra à l'aspect d'un cadavre couvert de neige, sur lequel elle marchoit ; à cette vue, *Abraham de Chaumeix* n'est plus le maître de l'horreur qu'il éprouve : il frémit & s'élance de son traîneau, prend le cadavre dans ses bras, l'enveloppe de son manteau, & vole à Pétersbourg, où il le fait enterrer honorablement : delà il va à l'Impératrice ; au risque de lui déplaire, il lui représente avec force qu'elle est coupable, d'oublier ainsi ce qu'elle doit à ses sujets & à ses freres ; que des hommes, des chrétiens, méritoient d'être plus respectés ; que les peuples les plus barbares avoient accordé les honneurs de la sépulture aux pauvres, & qu'elle auroit un reproche éternel à se faire, si elle dédaignoit de pourvoir à un abus aussi révoltant pour l'humanité que celui qui existoit sous ses yeux. Cette auguste Souveraine, loin d'être choquée d'une telle liberté, en sut gré à *Abraham de Chaumeix* ; & rendit une Ordonnance par laquelle elle régloit, d'une maniere décente, les enterremens des pauvres. Ainsi l'éloquence d'un homme simple rétablit le respect que l'on doit aux morts, dans un Pays, où peut-être, sans lui, on l'auroit encore oublié long-tems.

Voltaire a débité beaucoup de calomnies

ſur cet homme digne d'un meilleur ſort, il l'a couvert de mépris & de ridicule ; mais *Abraham de Chaumeix* a partagé ce ſort avec tant d'honnêtes gens, que cela ne peut être une tache pour lui ; entre autres impertinences, il a répété qu'il faiſoit le prophete dans ſon enfance, qu'il étoit fils d'un Vinaigrier d'Orléans, qu'il avoit épouſé ſa ſervante, qu'il étoit convulſionnaire &c. &c. & autres fauſſetés que le récit ſimple de la vie d'Abraham détruira.

Son pere, après avoir été Ingénieur des fortifications de Metz, ſe retira avec le grade de Major du Corps royal du Génie, dans la Terre de Chanteau, près d'Orléans, qui lui appartenoit ; il eut deux fils & une fille, l'aîné mourut, les armes à la main, à la bataille de Fontenoy, avec le grade de Capitaine d'Infanterie ; *Abraham* qui étoit le cadet, d'une ſanté trop foible pour le ſervice, ſe deſtina à un état plus doux ; après la mort de ſon pere, ſon cœur l'emportant trop loin, il engagea ſa fortune pour ſes amis, il la perdit, & vint à Paris pour la rétablir ; il y ſuivit la carriere des lettres ; cette route n'étoit pas trop celle qui devoit le conduire à ce but ; car la fortune n'eſt guere la récompenſe des travaux des Gens de lettres ; mais on ne peut fuir à ſa deſtinée.

Abraham de Chaumeix épouſa, bientôt après, la fille d'un Négociant de Lille, d'une

famille très-honnête, qui n'étoit point sa servante, car elle vivoit dans l'aisance chez une sœur, la femme d'un homme distingué dans l'Université, & qui lui laissa tout son bien.

Voltaire a fait un chapitre sur les mensonges imprimés, il auroit dû y faire entrer toutes les faussetés qu'il a débité, avec tant de méchanceté, contre plusieurs Gens de lettres recommandables par leurs mœurs & leurs principes.

En voilà beaucoup sur ce sujet; mais j'ai cru devoir ce foible hommage de la vérité à la mémoire d'un homme estimable, à son épouse & sa fille, qui, par les graces de sa personne, les charmes de son ame & les talens de son esprit, mérite, à juste titre, notre admiration & nos éloges.

LA FIEVRE

A Melle. DE CH. . . . I.

Par M. Dusaulchoy de Bergemont.

AIR. *De la Croisée.*

Un feu dangereux dans ton sang
Circule, ô charmante minette!
Et de son progrès dévorant,
Ton ame triste s'inquiète.
Enfin, amour veut venger ceux
Qui, te voyant toujours plus belle,
Cent fois ont puisé dans tes yeux,
Cette *fievre* cruelle. (*bis.*)

Celui qui ne ſentit jamais,
Près de toi, perd l'indifférence,
Bientôt fuit ſa tranquille paix,
Et le malheur pour lui commence;
Il s'enivre d'un doux po ſon,
Sa tête brûle, elle eſt mourante,
Le trouble enchaîne ſa raiſon,
La *fievre* le tourmente. (*is.*)

Mais ſi tremblant il prend ta main,
Et de ſon mal oſe t'inſtruire,
Ton regard l'arrêtant ſoudain,
Ajoûte encor à ſon martyre;
Alors ſon poulx va le galop,
Il friſſonne, hélas! il chancelle,
Pour ſon cœur malade c'eſt trop,
Et ſa *fievre* eſt mortelle. (*bis.*)

Heureux qui, te peignant ſes feux,
Verroit ta bouche lui ſourire!
Qui pourroit lire dans tes yeux,
Ce qu'elle héſiteroit à dire!
Ses *tranſports* ſeroient ſans douleur,
Le plaiſir naîtroit dans ſon ame;
C'eſt de la *fievre* du bonheur,
Qu'il ſentiroit la flamme. (*bis*)

Mais quand pour la premiere fois,
Dans un raviſſement ſuprême,
Minette, il entendroit ta voix
tendrement prononcer, *je t'aime*!
En ſon ſein quels doux battemens!
O! quel délire & quelle ivreſſe!
La *fievre* ardente de ſes ſens,
Seroit enchantereſſe. (*bis*)

On ne peut rien dire de plus joli à une Delle. qui a la fievre.

TOUR PERFIDE

*Que M. le Chevalier de*** joua l'Eté dernier à Mme. la Comtesse de M....*

NOUVELLE DE COUR,

Par CHARLES GUISGOUTTE.

Tout le monde connoît cette aimable Comtesse ; j'ai eu le soin d'avertir qu'elle m'avoit inspiré l'idée de mon Almanach ; on sait combien elle est humaine & compatissante, & c'est un grand crime de ne pas lui rendre le change ; cependant il y a des gens assez abandonnés du Ciel pour lui refuser ; non-seulement l'hommage qui lui est dû, mais encore qui seroient au désespoir si quelqu'un le lui rendoit ; il y en a même qui lui font des indignités, celle que je vais vous conter, mes amis, est de ce nombre.

Cet Eté, je lui avois proposé une petite partie de campagne, pour dissiper une mélancolie sombre où je la voyois plongée, elle m'avoit refusé tristement, & malgré toutes mes

mes ſupplications pour apprendre la cauſe de ſon trouble, je ne pus obtenir aſſez de confiance pour en être inſtruit; je la quittai déſeſpéré de n'avoir pas vaincu ſa réſiſtance, & de lui être inutile.

M. le Chevalier entra comme je ſortois; la trouvant réveuſe, il en demanda le pourquoi; le monſtre fut plus heureux que moi! on ne lui cacha rien, & vous allez voir comment il répondit à cette faveur; mais c'eſt en vous rapportant leur converſation que je vais vous inſtruire. » Eh ! quoi, dit-il, en entrant, quel ſujet vous tourmente, Comteſſe? pourquoi cet air d'abattement? eſt-ce que le front d'une Grace doit être couvert de nuage? —Ah! mon cher Chevalier, les Graces ne ſont pas à l'abri des inquiétudes. —Mais encore qu'elles ſont ces inquiétudes? ouvrez-moi votre cœur, divine Comteſſe, peut-être pourrois-je..... — Il eſt des choſes, Chevalier, qu'une femme comme moi ne dit jamais. — Cache-t-on quelque choſe à ſes amis, je ſuis le vôtre... & le plus tendre! — (*La Comteſſe en lui ſerrant la main*) Je n'en ai jamais douté. — Hé bien! belle Comteſſe, puiſque vous n'en doutez pas, ne me refuſez donc point la confiance que vous me devez. — (*La Comteſſe, avec un ſoupir*) Je ne le puis mon cher Chevalier. — Cruelle amie! vous déchirez mon cœur! je tombe à vos genoux, (*& il y tombe effecti-*

vement) de grace! rendez-moi la juſtice que je mérite, dites-moi.. — (*laiſſant tomber ſa tête ſur le ſein du Chevalier qui la couvre de baiſers, &c. &c.*) Je n'en aurai pas la force. — Mais, d'honneur! vous m'effrayez, Comteſſe, je me perds dans la foule des penſées que votre ſituation m'inſpire; ſeroit-ce quelques tracaſſeries d'affaires? (*elle rougit*) Mais..... — mais, quoi! quelque procès? — Non. — beſoin d'argent? (*Nouvelle rougeur, les yeux baiſſés, un ſoupir de la part de la Comteſſe*) Il eſt vrai que..... — Quoi ce n'eſt que cela! & vous avez la cruauté de me tenir un ſiecle en ſuſpens pour ſemblable vétille; quand un mot, un ſeul mot, un ordre, bien doux pour moi! vous eut ouvert ma bourſe, elle eſt à vous, belle Comteſſe, (*avec feu*) combien voulez-vous? cinquante louis? cent louis? — Cette ſomme me ſuffira pour faire honneur à un engagement très-preſſant. — (*avec réflexion*) Je ne l'ai pas ſur moi, mais ce ſoir je vous l'apporterai. — Vous me rendrez la vie. — à préſent, votre chagrin eſt diſſipé, belle Comteſſe, les ris doivent renaître ſur vos levres; quand les ris ſont ſur les levres de la beauté, c'eſt l'inſtant de l'amour; vous ſavez que le mien eſt à ſon comble; vous êtes cruelle depuis bien long-temps! eſt-ce que je ne vaincrai jamais cette rigueur impitoyable? (*diſant toutes ces belles choſes, Monſieur le Che-*

valier agissoit aussi, ses mains s'égaroient, sa bouche se colloit, tantôt sur les levres, tantôt sur la gorge de la Comtesse qui soupiroit & lui crioit tout bas) — non, Monsieur ! non jamais.... Non, Monsieur, je suis vertueuse. — Barbare ! votre vertu farouche me fera mourir, quoi ! rien !..... vous ne ferez rien pour moi.... vous me repoussez toujours. (*elle ne le repoussoit cependant pas trop, car ses mains, qu'on lui laissoit fort libres, s'étoient glissées dans un certain endroit .... là.... où se glissent toutes les mains en de telles conjonctures; ce qu'il y a de certain, c'est que la Comtesse en perdit presque la tête, mais elle revint bientôt à elle, & dit d'une voix plus assurée au Chevalier*), vous..... vous...., n'y réussirez jamais..... Monsieur..... vos desseins sont affreux..... j'en frissonne d'horreur..... Chevalier vos manieres..... monstre..... Ah ! mon cher Chevalier, par pitié..... Eh ! mais..... (*se dégageant de ses bras*) il faut avouer que vous vous oubliez furieusement..... vous devriez assez me connoître..... (*d'un ton plus tendre*) à tantôt, Chevalier, — je mourrois plutôt que de manquer à la parole que je vous ai donnée ; mais puis-je espérer..... — Nous verrons ce que l'on pourra faire pour vous, je connois tout votre mérite, &..... dispensez moi d'en dire davantage..... — Cet espoir me rappelle à la vie, ... je sors, mais pour re-

venir à vos pieds recevoir le prix du plus tendre..... — Allez & ne m'oubliez pas — Cela n'eſt pas poſſible. —

Il ſort, laiſſant la Comteſſe dans l'admiration de ſa bonne mine, de ſes hautes qualités, & ſur-tout de ſa générofité ; il vole chez lui ; vous croyez, mes amis, que c'eſt pour prendre les cent louis qu'il a promis à la Comteſſe ; vous croyez qu'il ſe trouve trop heureux de pouvoir être utile à une femme charmante, qui eſt elle-même ſi utile à la ſociété, Eh ! bien, mes chers amis, vous vous trompez.

Le voilà dans ſon appartement, il ouvre ſon ſecrétaire, fait deux rouleaux qu'il cachete avec ſoin, en riant aux larmes de ſa perfidie ; mais pourquoi, me dites-vous, rit-il de ſa perfidie, nous ne la voyons pas encore cette perfidie ? Eh ! la voilà, mes bons amis, c'eſt que ces deux rouleaux étoient remplis de pieces de deux liards ; voilà les doubles louis qu'il préparoit à l'innocente Comteſſe, cette fourberie n'eſt-elle pas bien indigne ? Un tel homme ne mérite-t-il pas les plus cruels ſupplices..... eh bien ! il s'applaudit. Ah ! qu'il s'applaudiſſe tout ſeul, pour moi je ne l'applaudirai jamais, ni vous, n'eſt-il pas vrai, mes amis ?

Il entend frapper l'heure du rendez-vous, il vole chez la Comteſſe, il la trouve négli-

gemment étendue ſur ſon canapé, rêvant à lui, le perfide! Elle fit un cri de plaiſir en le voyant; » ah! vous voilà, Chevalier, vous êtes charmant! — Je viens m'acquitter, belle Comteſſe, de la promeſſe que je vous ai faite. — Je vous reconnois bien là, Chevalier, vous faites les choſes avec une grace qui y ajoute un nouveau prix, (*puis elle parla de ſa reconnoiſſance, de ſon attachement & autres belles choſes dont le détail ſeroit trop long, auxquelles le Chevalier répondit d'un air pénétré, comme c'eſt l'uſage; puis tombant à ſes genoux*) & vous, raviſſante Comteſſe, vous ſouviendrez-vous de la promeſſe que vous m'avez faite? récompenſerez-vous ma fidelle ardeur? Il eſt tems..... — Mais, Chevalier, vous êtes fou, de quelle promeſſe voulez-vous parler? — Ne m'avez-vous pas fait eſpérer que ce ſoir vous combleriez mes vœux? — Mais..... avouez, Chevalier, que vous demandez des choſes..... qu'une femme comme moi.... ma réputation.... — Votre réputation m'eſt auſſi chere que la mienne; ma diſcrétion eſt à l'épreuve.... ma délicateſſe.... (*en parlant de ſa délicateſſe, il s'émancipoit furieuſement*) ne me réſiſtez plus, (*& la vue de la Comteſſe ſe troubloit*) jamais amour ne fut plus tendre, plus ſincere que le mien. (*Il prouvoit ſur-tout qu'il étoit terriblement inſolent, car ſes mains ſe permettoient des choſes*

très-indécentes ; la Comtesse ne savoit plus qu'en penser, & ne cessoit de répéter) vous... vous me perdez, Chevalier..... vous me faites mourir..... Oh ! c'en est trop, Monsieur,.... j'en frémis..... Monstre.... — Belle Comtesse..... ah ! partagez mes transports ! (*il mettoit la Comtesse dans un état....*) — Oh ! Monsieur..... Monsieur..... comment voulez-vous..... si l'on nous surprenoit. — J'ai mis le verrou. — Mais..... mais, finissez donc..... vous êtes monstrueux..... vous voulez donc me poignarder. (*elle étoit bien modeste*) Ah ! barbare..... je n'en reviendrai jamais..... mais voyez donc..... cette glace répete des objets... je n'aime pas les nudités, Monsieur..... (*le Chevalier fit un grand éclat de rire à ce propos*) Oui..... riez, Monsieur..... il y a bien là de quoi rire..... cela est affreux ! (*je ne sais comment cela se fit, mais la Comtesse se trouva sur son sopha, dans une posture assez critique, & le Chevalier dans une position bien pittoresque.*) Oh ! Monsieur, vous comblez la mesure... vous m'assommez..... je suis dans une gêne..... je suis..... (*oh ! pour le coup, le Chevalier y étoit bien, mais ce n'étoit pas à la gêne*) Ah ! ah ! disoit-elle, une femme comme moi..... traitre !..... ah !..... on ne peut...... résister... je..... je suis morte..... monstre..... je t'adore. (*oh ! ma foi, il n'étoit plus possible de dire non, car le Chevalier, il faut l'avouer, se montroit*

ſort bien; auſſi la Comteſſe ne dit plus mot; on n'entendoit plûs que des ſoupirs & les craquemens du canapé, & cela dura aſſez long-tems, car le Chevalier étoit dans ſon jour de politeſſe; hélas! avec autant de talens, peut-on avoir le cœur auſſi gâté! O tems! ô mœurs! ô malheureuſe Comteſſe!) Après ces travaux miraculeux, il fallut bien que nos acteurs ſe repoſaſſent; la Comteſſe fit quelques petites ſimagrées que l'on fait toujours en ſortant d'un premier combat; puis elle prodigua à ſon amant, les careſſes les plus tendres & les plus vraies, auxquelles il répondit avec une feinte ſenſibilité; mais comme il craignoit qu'il ne prit envie à la Comteſſe de décacheter les rouleaux, il prétexta une affaire preſſée, & la quitta, lui promettant bien de la revoir le lendemain, & il alla raconter à ſes amis, le tour perfide qu'il venoit de jouer; de ce nombre étoient de petits faiſeurs de vers qui compoſèrent dés Vaudevilles malins ſur cette aventure, dont voici le premier couplet du plus mauvais que je me rappelle.

AIR. *Du haut en bas.*

Pour vingt-cinq ſous,
A nos feux vous offrez replique,
Pour vingt-cinq ſous,
Vous donnez des plaiſirs bien doux;
Comteſſe il faut ouvrir boutique,
Et vous aurez de la pratique,
Pour vingt-cinq ſous.

Quand la Comtesse se vit seule, elle alla à ses rouleaux, que devint-elle en reconnoissant le métail? — Ah le monstre..... — Mes chers amis, dispensez-moi de vous en dire davantage, je n'en aurois pas la force.

ADIEUX A LA CAMPAGNE,
Par Mme. Duquenne.

AIR. *Des simples jeux de son enfance, &c.*

De ce séjour pur & tranquille,
Je quitte à regret les attraits,
Au vain tumulte de la ville,
Il faut me livrer désormais!...
Ici je voyois la nature
Me sourire avec le bonheur,
Bientôt je verrai l'imposture,
Et l'ennui flétrira mon cœur.

Adieu forêt silencieuse,
Asyle secret des bergers,
Vous dont l'ombre voluptueuse,
Invite à de si doux pensers;
Arbres dont la tête orgueilleuse,
Va se balancer dans les Cieux;
Votre beauté majestueuse,
N'étonnera donc plus mes yeux.

Chers oiseaux, dont la mél die
Ajoute aux charmes de ces lieux,
Vous ne verrez plus votre amie,
Gazouillez de tendres adieux.
A la ville un fol étalage,
Amène la captivité,
Et vous, heureux dans ce bocage,
Vous chantez votre liberté.

Vous, ſur-tout, vous que je regrette,
Amis de la ſimplicité,
Vous dont la bouche eſt l'interprète
De la plus franche loyauté,
Puiſque c'eſt en vain que j'envie,
De couler mes jours près de vous,
Soyez l'objet, toute ma vie,
De mes ſouvenirs les plus doux.

Il y a dans cette Romance une grace, une ſenſibilité exquiſe qui porte les plus douces impreſſions à l'ame; on y trouve unies, à une morale ſimple & vraie, des images très-poétiques; le ſecond & troiſieme couplets ſur-tout, réuniſſent ce mérite à un ſouverain degré; de tels eſſais donnent l'augure le plus favorable du talent de Madame Duquenne, ainſi que de ſon cœur; tous ceux qui ont le bonheur de la connoître lui rendent le même tribut d'éloges.



COUPLETS chantés à M. MENGIN, *Lieutenant-Général du Bailliage de de Nancy, au nom de la Province, pendant le repas que les Avocats ont donné à l'Hôtel-de-Ville, le jour de la rentrée du Parlement,*

Composés par M. ANTOINE, Lieutenant-Général de Boulay.

AIR. *De la fête des bonnes gens.*

Pour chanter ton courage,
Tes vertus & notre amour,
Chacun, même au village,
Est passé maître en ce jour.
L'art ici jamais n'apprête
Le plus doux des sentimens,
C'est le cœur qui fait la fête,
La fête des Braves Gens. (*bis.*)

Dans ces jours de souffrance
Il n'étoit plus de chanson,
Songeant à ton absence
Nous pleurions à l'unisson ;
Mais la joie est toute prête
A renaître en ces instans,
On la retrouve à la fête,
La fête des Braves Gens.

Régulus à Cartage
Fut moins citoyen que toi,
Osant braver l'orage
Qui sur nous semoit l'effroi,
Tu l'attires sur ta tête,
Pour l'éloigner de nos champs;
Sois le héros de la fête,
La fête des Braves Gens.

Objet de notre ivresse
Daigne accepter cette fleur;
Le prix de la sagesse
Devient le prix de l'honneur;
De ton pays c'est la dette
Que j'acquitte en ces instans,
Il applaudit à la fête,
La fête des Braves Gens.

Ces couplets ont eu le mérite de l'à-propos, dans une circonstance où tous les cœurs parloient pour M. Mengin; ainsi il faut les voir avec indulgence, comme une production sans prétention, que la reconnoissance a inspirée; nous laisserons donc au lecteur le soin de les juger, & nous nous bornerons à dire que la conduite noble & courageuse de M. Mengin, auroit du faire naître des chefs-d'œuvres.

LE SERREMENT DE MAIN,

ELÉGIE,

Par M. Dusaulchoy de Bergemont.

Un doux frémissement dans mes veines s'élève,
Lorsqu'assis près de toi, lisant dans tes beaux yeux,

J'ose preſſer ta main ſur mon ſein amoureux ;
A mes ennuis, alors, ces momens donnent trève,
L'oubli de ma douleur
Ajoute à mon bonheur.
Mais quel rayon divin m'anime & me conſume !
Quelle félicité pure & ſans amertume !
Quels tréſors de plaiſirs quand, toute au ſentiment,
Tu ſerres, malgré toi, la main de ton Amant !
O Myrthé !.. ma Myrthé,.. viens, recommence encore !
Laiſſe échapper ta main, . . . qu'un poulx précipité
M'annonce les élans de ton cœur agité ! . . .
Quoi, ma belle,... tu crains,... ton beau teint ſe colore !
Que ce charmant combat
Te rend intéreſſante,
Qu'il ajoute à l'éclat
De ta beauté naiſſante !
Ah ! tu ſais embellir,
Par ta pudeur naïve
Et ta rougeur craintive,
Les graces, la jeuneſſe & le Dieu du plaiſir !
Mais pourquoi refuſer, ô ma tant douce amie !
De céder à l'amour & de ſuivre ſa loi ?
Quand, par toi ſeule, il fait le bonheur de ma vie,
Ah ! crois, Myrthé, qu'il eſt digne de toi.
L'ivreſſe de l'ame
C'eſt l'amour conſtant,
Et celui qui blâme
Son joug bienfaiſant,
Ment à la nature,
Inſulte à ſon cœur,
Et pour l'impoſture,
Laiſſe le bonheur.
Retiens au moins ma main dans la tienne captive,
Et que je liſe dans tes yeux,
Que, malgré tes combats, ta pudeur fugitive,
M'annoncera bientôt le moment d'être heureux.

L'idée de cette Elégie eſt très-ingénieuſe ; il faut aimer véritablement, pour faire une pièce auſſi touchante ſur un ſerrement de main ; l'amour délicat offre une foule de

jouissances inconnues au vulgaire, & le cœur de M. Dusaulchoy de Bergemont paroît d'une trempe faite pour les sentir avec transport; quand à cette ame on joint, comme lui, des talens, les sujets intéressans ne manquent jamais; on n'a que l'embarras du choix.

COUPLETS

A Madame L. D. S. G. pour le jour de sa Fête.

Par M. le Chev. DE BELLESME.

Air *du Vaudeville de Figaro.*

Le jour riant de ta fête
Chacun te chante du cœur,
L'amour du feu qu'il apprête,
Ressent lui-même l'ardeur;
Ce Dieu devient ta conquête,
Il te dresse des autels;
Que feront donc les mortels? (*bis.*)

Mêlez aux vermeilles roses
Les jeunes lys blanchissans,
Et les fleurs fraîches écloses
Dans nos prés & dans nos champs;
Puis, en un bouquet encloses,
Nymphes, portez-les en chœur
A la Reine du bonheur. (*bis.*)

Oui, du bonheur on est Reine,
Lorsque les cœurs volent tous

Se soumettre à notre chaine,
Lorsqu'ils trouvent près de nous
Du charme jusqu'en leurs peines ;
Voilà ce qu'à chaque instant
On éprouve en te voyant. (*bis.*)

Quand celle que Delphe adore
Brille aux cieux qu'elle embellit,
Lorsque la naissante aurore
De Tython quittant le lit,
A la fleur qu'elle colore
Rend & la vie & l'espoir,
C'est *Thérese* qu'on croit voir. (*bis.*)

Mais quand ton aimable mere
Et ton adorable sœur,
De l'union la plus chere
Viennent goûter la douceur :
C'est pour les yeux un mystere
De savoir si c'est Cypris,
Ou ses enfans réunis. (*bis.*)

Quel tableau pour les familles !
Que d'admirer chaque jour
La vertu guidant ses filles,
Minerve embrassant l'amour ;
Tendre mere, oui tu brilles
Et de vertus & d'appas,
Tes enfans suivent tes pas. (*bis.*)

Nous n'avons pas l'honneur de connoître M. le Chev. de Bellesme, ainsi nous ne serons pas suspects de prévention, en faisant

l'éloge des couplets que l'on vient de lire. Toutes les penſées en général en ſont très-fines & très-délicates; les trois premiers couplets ſur-tout nous ſemblent d'un fini achevé dans ce genre; le quatrieme, quoique plein d'images & de poéſie, a cependant quelque choſe de traînant. On voit que dans le pénultieme vers,

Rend & la vie *& l'eſpoir*,

eſpoir n'a été mis que pour la rime.

La penſée du cinquieme couplet eſt très-agréable, & flatteuſe pour la mere & la ſœur de celle qui en eſt l'objet; mais cette penſée n'eſt pas rendue, on apperçoit que l'Auteur commençoit à ſe fatiguer.

Le dernier couplet adreſſé à la mere, a le même défaut; on y trouve trop de négligence à bien rendre des images charmantes, auxquelles l'harmonie eut ajouté un nouveau prix. Dans le ſecond vers de ce couplet,

Que d'admirer chaque jour,

le *que* eſt une faute que l'Auteur auroit dû éviter; il nous trouvera peut-être bien ſéveres, il aura raiſon : il annonce trop de talens pour ſolliciter l'indulgence.



COUPLETS

*Faits à un ſouper chez Madame des B***,*

Par M. DUSAULCHOY DE BERGEMONT.

Air : *Vous m'entendez bien.*

Le bonheur règne en ce ſéjour,
C'eſt le vrai temple de l'amour ;
Que n'y ſuis-je ſans ceſſe,
Hé bien !
Auprès de la maîtreſſe,
Vous m'entendez bien.

Près de la maîtreſſe du lieu
Un mortel deviendroit un Dieu ;
Je le dis ſans myſtere,
Hé bien !
Oui je voudrois lui faire ....
Vous m'entendez bien.

Lui faire le portrait des feux
Que l'on puiſe dans ſes beaux yeux,
Et tranſporté d'ivreſſe,
Hé bien !
Pouvoir lever ſans ceſſe ....
Vous m'entendez bien.

Lever les craintes de ſon cœur,
Pour qu'elle paie mon ardeur,
Et pour qu'elle permette,
Hé bien !
Que, ſans bruit, je lui mette ....
Vous m'entendez bien.

Je mette à ſes genoux ma foi
Et ne vive que ſous ſa loi ;
Cette loi déſirable ,
Hé bien !
Pourroit rendre capable . . . .
Vous m'entendez bien.

Capable des faits belliqueux
Qui diſtinguerent tous nos Preux ;
Car, guidé par mon ame,
Hé bien !
J'entrerois tout de flamme . . . .
Vous m'entendez bien.

J'entrerois dans les ſentimens
Qui prouvent les braves amans ,
Cette belle adorable ,
Hé bien !
Rendroit infatigable ,
Vous m'entendez bien.

Nous ſommes fâchés de ne pouvoir pas retrouver, dans ces couplets, les talens que nous connoiſſons à M. Duſaulchoy de Bergemont ; on voit que ce genre n'eſt pas le ſien, & il doit s'en applaudir : nous lui reprochons donc de s'en être occupé ; les équivoques poliçonnes ont été retournées tant de fois, en tant de manieres différentes, que ce que l'on peut faire à préſent à ce ſujet, ne peut être fort piquant ; &, en vérité, quand, par une bonne fortune de l'eſprit, on diroit du nouveau, ce nouveau

ne vaudroit pas la peine qu'un homme qui peut mieux faire, le présentât; un Auteur doit toujours respecter la décence & les mœurs dans ses écrits, & dédaigner cette gloire facile, qui est une tache auprès des gens délicats; que M. Dusaulchoy de Bergemont nous pardonne cette petite leçon, que nous ne donnerions pas à un homme qui nous intéresseroit moins.

(*Cette note est de* M. Ducray Duminil.)

IMPROMPTU

A Madame DUQUENNE.

Par M. l'Abbé DE COURNAND, Professeur royal, fait dans une société où se trouvoit cette Dame.

De vous chanter je me fais un devoir,
Votre bonté n'y mettra point d'obstacle;
C'est un miracle de vous voir,
Et vous voir, c'est voir un miracle.

L'INCONSTANT FIXÉ,

Par M. DESFONTAINES, ancien Trésorier de la Guerre, à Toul.

Air : *Triste raison j'abjure ton empire.*

Je sens qu'amour est le bonheur suprême,
Car c'est pour toi qu'il a su m'enflammer,
Et la douceur de chanter, *je vous aime!*
S'unit encore à la douceur d'aimer.

Mon cœur long-tems erra de belle en belle,
Et cet aveu ne peut t'être offenſant ;
Qui te connoît ceſſe d'être infidelle,
Et qui t'ignore a droit d'être inconſtant.

A mes regards tu réunis, Hortence,
Tous les objets qui m'avoient enchanté,
Et je retrouve, au ſein de la conſtance,
Tous les plaiſirs de l'infidélité.

Le fonds des idées de cette chanſon n'eſt peut-être pas très-neuf, mais elle eſt agréablement tournée ; on y trouve une facilité qui feroit déſirer que M. Desfontaines ſe livrât davantage à ces jeux de ſon imagination.

LE CALCUL IMPOSSIBLE,

BAISER.

Par M. DUSAULCHOY DE BERGEMONT.

Autant que la touchante Aurore
A ſon lever répand dês pleurs,
Qui raniment l'éclat des fleurs
Que leur fraîcheur a fait éclore ;
Autant que la plaine des airs
Renferme en ſa vaſte étendue,
De légers habitans qui, juſques dans la nue,
Forment d'harmonieux concerts ;
Que ſur les mers de l'un & l'autre monde,
On voit flotter d'heureux vaiſſeaux,
Lorſqu'Eole, rentré dans ſa grotte profonde

Laiſſe le Zéphir ſeul ſe jouer ſur les eaux :
Autant, ô ma Myrthé ! quand tes levres de roſe
Cherchent celles de ton amant,
Quand ſa main doucement repoſe
Sur ton jeune cœur palpitant ;
Eperdus tous les deux, mourans de notre ivreſſe,
Autant nous confondons de baiſers amoureux,
Tels qu'à Paphos, la belle enchantereſſe
N'en a jamais reçu des Dieux.
Pour les compter, il faudroit que les yeux,
Des aſtres meſurant la route,
Puſſent nombrer auſſi, ces flambeaux, qui, des Cieux.
Parſèment la brillante voûte.

Cette piece eſt priſe, au haſard, d'un recueil de Baiſers de la compoſition de M. Duſaulchoy de Bergemont. Nous penſons qu'il eſt difficile de réunir plus d'images gracieuſes, plus de chaleur & de ſentiment que l'on n'en trouve ici ; lorſque ce jeune Auteur ſe décidera à publier ſon Recueil, les Baiſers de Dorat, dont la réputation eſt ſi juſtement méritée, n'empêcheront pas le public de ſe livrer au plaiſir de lire les ſiens.

ACROSTICHE,

Par M. l'Abbé CHA . . . LE.

Sans ceſſe à tes côtés l'amour vient nous ſurprendre,
On puiſe dans tes yeux les flammes du déſir ;
Parles-tu ? dans les cœurs tu verſes le plaiſir ;
Heureux qui peut te voir, heureux qui peut t'entendre !
Il faut, il faut t'aimer ! mais ſi tu deviens tendre,
Enivré de bonheur, c'eſt trop ! . . . il faut mourir !

Perſonne, en Europe, ne tourne mieux un Acroſtiche que M. l'Abbé Cha.....le; ce talent, uni à une voix charmante & à la plus belle figure, l'a rendu le favori des graces; mais nous avons un reproche à lui faire, c'eſt qu'il ne ſait pas tirer parti de tous les avantages que la nature lui a prodigués : il eſt d'une modeſtie, d'une timidité, d'une diſcrétion qui ne ſont plus de mode dans un joli homme, ſur-tout quand il porte un petit collet.

(*Cette note eſt de Charles Guiſgoutte.*)

LE REVENANT QUI A PEUR.

Les lumieres de notre ſiècle, n'ont encore pu déraciner de l'eſprit des peuples la terreur des Revenans; allez dans toutes les Villes & tous les Villages de l'Europe, & vous entendrez conter des hiſtoires plus abſurdes, les unes que les autres. Tous les Habitans d'une Communauté me ſoutenoient, l'été dernier, qu'ils avoient vu danſer en l'air leur Curé, lorſqu'il conjuroit un de ces eſprits qui ſemoit l'alarme dans toutes les maiſons. Ce bon Curé étoit à la porte de ſon Egliſe, & deux hommes vigoureux le retenoient par les bras; mais malgré leurs efforts le Diable l'enlevoit toujours à ſept à huit pieds de terre, lorſqu'il vouloit jetter de l'Eau bénite; il ne ſe retrouvoit ferme ſur ſes pieds qu'après avoir fait le

ſigne de Croix ; il faut avouer que ce Démon là avoit une furieuſe paſſion pour la danſe, & le troupeau de ce Paſteur de bons yeux. Mais voici une anecdote arrivée à un de mes amis, qui pourroit contribuer à guérir ceux qui ont encore la bonhommie de croire aux Eſprits.

Il voyageoit en Flandre : un jour il arriva fort tard dans un Village écarté, où il n'y avoit qu'une ſeule hôtellerie ; toutes les Chambres étoient priſes, il n'en reſtoit qu'une où perſonne n'oſoit jamais loger, parce que toutes les nuits il y revenoit un Eſprit, ce qui diſcréditoit entiérement la Maiſon ; mon ami étoit fatigué, & comme il ſe moquoit des Eſprits, il demanda cette chambre ; l'hôte la lui refuſa, lui repréſentant que le Revenant pourroit lui faire un mauvais parti, & peut-être lui tordre le col ; mon ami ne pût s'empêcher de rire de cette naïveté, il inſiſta de maniere à ne pas être refuſé davantage, & l'hôte, en ſoupirant, fit apprêter cette chambre terrible ; & lorſque mon ami y alla pour ſe coucher, toute la maiſon ſe mît en prieres, & répétoit des *Requieſcat in pace*, comme s'il étoit déjà mort.

Reſté ſeul dans ſa chambre, il ſe déshabilla tranquillement, mit ſes Piſtolets & ſon épée ſous ſon chevet, crainte de ſurpriſe, & ſe coucha. Une heure après, comme il commençoit à s'endormir, il eſt réveillé par un bruit de

chaînes que l'on traînoit près de ſon lit ; il entrouvre doucement le rideau & voit un grand Spectre vêtu de blanc, qui ſe promenoit d'un pas grave, en long & en large, remuant de groſſes chaînes dont il étoit chargé ; mon ami s'apperçut bientôt qu'il n'y avoit rien de merveilleux dans cette aventure ; il ne perdit pas la tête, & réſolut de jouer un tour à M. le Revenant : doucement il tire ſon drap, le met ſur ſa tête, ſe gliſſe hors du lit, & tandis que le Spectre lui montre le dos, il va ſans bruit derriere lui ; notre Revenant, qui ne s'attendoit pas à le trouver ſur ſes talons, en ſe retournant, penſa mourir de peur ; il fit un ſaut, & relevant le drap qui l'enveloppoit, il ſe ſauva comme ſi tous les Diables de l'enfer l'euſſent pourſuivi, par une petite porte de l'alcove à laquelle mon ami n'avoit pas fait attention ; mais il s'embarraſſa dans ſes chaînes, & fit une chûte dont il fut bientôt relevé. Mon ami ne le pourſuivit pas, il alla ſe recoucher, bien certain qu'on ne reviendroit plus troubler ſon ſommeil ; il dormit effectivement fort bien juſqu'au lendemain.

Mais le Maître de la maiſon ne put fermer l'œil ; il fut toute la nuit dans une inquiétude mortelle, ſur le ſort de ce malheureux étranger, qui avoit eu l'entêtement de s'expoſer à une perte certaine, malgré toutes les repréſentations qu'il lui avoit faites ; il alla, tout

tremblant, efcorté des gens de fa maifon, dès qu'il fut jour, dans la chambre de mon ami; ils le trouvèrent ronflant à fon aife. Ils ne pouvoient revenir de leur furprife, car ils le croyoient pour le moins étranglé; mon ami fe réveilla à leurs hélas! & leur raconta fon aventure : ce récit changea la terreur en éclats de rire, & l'on découvrit, quelque tems après, que le prétendu Revenant n'étoit autre qu'un voifin, qui vouloit acheter, à vil prix, la maifon qui étoit fort à fa bienféance. Bonnes gens qui croyez aux Efprits, apprenez, par ce que vous venez de lire, qu'ils ne font tous pas plus dangereux que celui-ci.

LE BONHEUR & LE MALHEUR D'AIMER.

Par M. l'Abbé Cha.....le.

Aimer eft un bonheur;
Lorfque l'objet pour lequel on foupire
Eprouve, au fond de fon cœur,
Le même feu qu'il infpire;
De deux beaux yeux, quand la tendre langueur,
Quand d'un beau teint la timide rougeur,
En voulant le cacher, cependant laiffent lire,
l'aveu craintif & doux que la bouche va dire.

Aimer eft un bonheur,
Lorfque l'amant qui languit & défire;
Par les mêmes tranfports voit payer fon ardeur;
Quand la beauté, qui faifoit fon martyre,
Entre fes bras fent mourir fa pudeur;
Quand, cédant à l'amour qui dévore fon cœur,
Le preffant fur fon fein, elle vit, elle expire,
Et fe noye avec lui dans un charmant délire.

Mais

Mais puis-je dire, hélas! qu'aimer eſt un bonheur?
Du Dieu d'amour je ne connois l'empire,
Que, pour gémir des maux que me fait ſa rigueur:
Ses faveurs, ſes plaiſirs, tout à mes yeux conſpire,
A briſer mon cœur tendre, aigri par la douleur;
Je ne puis la goûter, cette flatteuſe erreur,
Dont l'agréable idée avoit ſu me ſéduire,
Sophie eſt inſenſible, & toujours je ſoupire;
Hélas! aimer, eſt-il donc un bouheur?

Des vers auſſi touchans, auront, je penſe, fléchi la cruelle qui refuſoit de répondre aux feux de M. l'Abbé Cha...le; quand on chante le bonheur de l'amour avec autant de grace, on eſt digne de toutes les faveurs de ce Dieu; nous eſpérons donc que M. l'Abbé Cha...le chantera bientôt ſa victoire; nous la lui ſouhaitons de bon cœur.

(*Cette note eſt de Charles Guiſgoutte.*)

EPITRE A MES AMIS,

Par M. le Chevalier DE BELLESME.

O mes amis, repouſſons la ſageſſe,
Ne vivons que pour les plaiſirs;
Elle oſe condamner le charme des déſirs,
Et les langueurs ſont ce qu'elle nous laiſſe.
Sa triſte voix vous dit ſans ceſſe:
» Ce n'eſt que ſous mes loix que l'homme peut jouir,
» Le bonheur fuit ce qui me bleſſe,
» Et c'eſt chez moi qu'on le voit accourir.

Voilà comme s'exprime
Cette Divinité qui vous trompe, ô mortels!
Aux cœurs naiſſans elle paroît ſublime,
On les voit accourrir, en foule, à ſes autels,

Par une ardeur qu'ils appellent divine,
Que leur souffle l'erreur, ils sont tous transportés.
Vous croyez, cœurs trompés, trouver votre ruine,
Dans le sentier qui mène aux voluptés !
Mais de votre idole l'empire,
Vous a-t'il accablé du joug de ses langueurs,
Qu'inquiets, agités, cherchant d'autres douceurs,
Pour vous elle n'est plus qu'un ennuyeux martyre ;
Qu'alors on est heureux de pouvoir s'égarer !
O que, loin de ce triste maître,
On doit aimer à respirer !
Dans cet instant l'ame commence à naître ;
Lorsqu'elle sort de ce néant,
Son premier cri, c'est un cri d'alégresse,
D'avoir fui pour jamais un tyran exigeant,
Qui lui cachoit des plaisirs pleins d'ivresse.

Pour captiver encor celui qui t'a quitté,
Sagesse, en vain s'épuise ton adresse ;
Ah ! que peuvent ton art, ton ennui, ta tristesse,
Auprès de la félicité !

Restes, Déité trop sévère,
Chez les Pédans, chez les Grimauds,
Chez les Cuistres, chez les Bigots ;
Chez une antique Douairière,
Qui, ne pouvant mieux faire,
S'extasie à tes propos ;
Chez la vieille Laïs, au bout de sa carrière,
Qui, toute aux sentimens dévots,
Croit nous faire oublier qu'autrefois, la première,
Elle suivit, elle sentit,
Les voluptés qu'à présent elle fronde,
Et que long-temps elle remplit le monde
Du bruit des excès qu'elle fit.

Chez ces Financiers à lunette,
Couverts des maux de la satiété,
Chez des Robins sans toilette,
Et des Abbés sans volupté.
Enfin languissante sagesse,
Chez un Evêque sans maîtresse,

Un Procureur très-défintéreffé,
Une Nonain qui n'eut jamais d'intrigue,
Un amant que rien ne fatigue,
Un Poëte toujours fenfé.

Ah! refte auffi chez nos Badauds,
Chez tes bons amis, tous les Sots,
Auprès d'eux demeure fans ceffe,
Je te vois des fujets par flots,
Qui, pour toi remplis de tendreffe,
De ton beau nom fatiguent les échos:
Sur eux toujours exerce ton empire,
Mais gardes-toi dans ton délire,
D'ofer affujettir,
Des cœurs nés pour le plaifir.

O mes amis! rions des fages,
Amufons-nous de leurs vaines clameurs;
Croyez en mon confeil, ce n'eft point à nos âges
Qu'on doit connoître les langueurs.
Laiffons la débile vieilleffe,
A pas péfans courir à la fageffe,
Laiffons-la condamner nos jeux,
Si nos plaifirs étoient en fa puiffance,
Ses momens les plus précieux,
Seroient ceux de la jouiffance.
Pour nous, n'adorons d'autres Dieux,
Que ceux qu'adoroit *Epicure*,
Ne confultons que la Nature,
Par-tout nous trouverons les Cieux.
Soyons bons & foyons fenfibles,
Nous ferons affez vertueux;
Mais d'une morale inflexible,
Ecartons le joug rigoureux.
Pour feule étude ayons *Lucrece*,
Laiffons les fages de la Grece,
Tous ces Philofophes fameux,
Qui font encor plus ennuyeux.
Sans trouble & fans inquiétude,
Avec *Delille* en main, ah! fouvent livrons-nous,
Dans une aimable folitude,
Au plaifir le plus doux:

Celui de jouir de ſoi-même ;
Car pour le cœur ſouvent, voilà le bien ſuprême.

Sans règle pour l'emploi du tems
Comme ils ſont préſentés uſons de ſes inſtans ;
Le compas de la prévoyance,
Ote le ſel & le piquant,
A l'avenir celui qui penſe,
Lorſqu'il le tient, n'y voit plus d'agrément.
Ma vie eſt auſſi peu réglée
Que ces vers faits négligemment,
Et que je trace librement
Sans deſirer une gloire inſenſée.

Mes chers amis, c'eſt ma confeſſion
Qu'en ces mots je viens de vous faire,
Je mérite abſolution,
Refuſeriez-vous votre frère ?
Je ferai, buvant à plein verre,
Mon acte de contrition,
Puis vous me donnerez pour pénitence entière,
De paſſer très-dévotement,
Entre les bras de ma maîtreſſe,
Une nuit, où chaque moment,
Je lui prouverai ma tendreſſe.

A travers toutes les négligences qui fourmillent dans cette pièce, on diſtingue une facilité rare, beaucoup d'imagination & de goût; on y trouve des tirades que Chaulieu n'eut pas déſavouées, telles que celle-ci :

Laiſſons la débile vieilleſſe, &c.

& la ſuivante qui ſont beaucoup d'honneur au talent de M. le Chev. de Belleſme.

Nous regrettons de ne pouvoir rendre le même tribut d'éloges à la morale de cette pièce, qui feroit mal augurer des mœurs de

l'Auteur, s'il étoit permis de prendre à la lettre les principes que l'on étale ſouvent dans ce genre d'ouvrages badins; nous aimons donc à penſer que ces principes ne ſont qu'un libertinage d'imagination qui ne vient pas du cœur; nous engageons cependant M. le Chev. de Belleſme à appliquer, à des ſujets moins dangereux, les talens qu'il a reçus de la nature, il en ſera plus eſtimable à ſes propres yeux.

(*Cette note eſt de M. le M*[is]. *de Champſnetz.*)

MORALITÉ,

Par M. Duſaulchoy de Bergemont.

Pour trouver le bonheur l'homme prend mille routes,
L'eſpoir conduit chacun dans celle qu'il choiſit;
O vain, trop vain eſpoir! qu'on les parcoure toutes,
On ſe fatigue, hélas! & le bonheur nous fuit!
Quelle fatalité, maîtreſſe de notre être,
Oſe offrir pour la vérité
Les fantômes qu'on voit paroître
Et que l'illuſion nomme félicité?

C'eſt notre foible cœur qui ſans ceſſe nous trompe,
Au gré de ſon penchant il ſe laiſſe entraîner;
Plaiſir, amour, fortune, orgueil, brillante pompe,
Se diſputent le droit de toujours l'enchaîner;
Eſclave malheureux, il languit dans l'attente,
Puis connoiſſant qu'une lueur
Eblouit notre ame ſouffrante,
Il meurt en s'écriant, *quel eſt donc le bonheur?*

Cette moralité renferme une grande vérité, fort bien présentée ; mais la versification en est foible, elle peche sur-tout par l'harmonie.

EPIGRAMME,

Par M. le Chev. de Bellesme.

Jamais *Chloris* ne fit payer personne,
Personne cependant, ô destin rigoureux !
Ne se trouve assez généreux
Pour recevoir gratis le bien qu'elle abandonne.

LA FEMME

Qui ne sait pas parler Suisse.

ANECDOTE.

Un Régiment Suisse passoit dans un Village de Lorraine, & il devoit y séjourner. On distribua les logemens aux Soldats, & la maison d'un Vigneron, dont la femme étoit jeune & jolie, échut à un Grenadier, fort bel homme & fort amateur du beau sexe. Le Vigneron n'avoit qu'un seul lit pour lui & sa femme, il ne savoit comment coucher son hôte; on étoit dans la saison la plus rigoureuse de l'année, & ce pauvre Suisse, qui étoit fatigué d'une longue marche & qui geloit, ne pouvoit coucher par terre. Le mari consulte sa femme: — Comment, frons-je t'y femme ? y n'sera m'y trop ben avout eun matlat que j'l'y mottrions

ſus l'plancher, l'paure homme! l'eſt moult las; & y gele d'froid, ſi je l'mottions avous nous entre nos deux, y s'réchauffroit & y r'pos'-roit mieux, ça s'roit une bonne œuvre que j'ferions & je r'trouvrions ça; qu'en penſe-tu, femme? — Pargué nout homme v'étoit l'mait vous, j'ſis vout femme, c'eſt à moi d'acouter — y n'penſe guerre à fair mal l'paur'homme, d'ayeurs c'eſt qu'j'y ſerions, & toi, t'saurois ben.... — Oh dame je l'crois, y n'auroit qu'à y v'ni — après ce petit dialogue, ils engagerent par ſigne le grivois qui n'entendoit pas le françois, à ſe mettre au lit avec eux. Celui-ci ne ſe le fit pas répéter deux fois, & les voilà tous les trois ſous la même couverture; le Grenadier dans le milieu comme à la place d'honneur, la femme dans la ruelle, & le mari ſur le bord du lit.

Cet époux charitable & confiant s'endormit bientôt, & il ronfloit à ſon aiſe, quand notre Grenadier, que le voiſinage d'une jeune femme n'avoit pas tardé à ranimer, ſentant renaître ſa chaleur naturelle, ſe ſentit en même tems atteint d'un deſir bien charnel & bien coupable; il ſe mit ſans façon en poſture de le ſatisfaire & de prouver à ſa voiſine qu'elle lui avoit rendu toute ſa valeur; la douce ménagere, par politeſſe, n'oſoit le repouſſer; elle ne diſoit mot & ſouffroit en patience, pour l'amour de Dieu, tous les outrages de ce

Suiſſe mal-honnête ; auſſi le brutal, qui avoit ſi beau jeu, lui livroit-il de rudes aſſauts, quand le mari, qui n'imaginoit pas une telle ingratitude, fut tout-à-coup réveillé par les ſecouſſes du lit, ne concevant pas pourquoi on le trémouſſoit ainſi; mais il ne tarda pas à s'appercevoir, à n'en pouvoir douter, qu'il n'y avoit rien là que de très-naturel; cela ne lui plut cependant pas; dans un étonnement ſtupide de ce qu'il voyoit : — Acoute donc femme, acoute donc, mais qu'eſt-c'que c'eſt qu'ça dont, — dame j'trouve ça ben ſinguyer toujous, — mais qu'eſt-c'qui-t'fait dont ? — tu l'vois ben not'homme, j'noſe pas dire ça moi, j'ſis toute honteuſe, — mais j'crois morgué qu'y t'rembraſſe — j'crois qu'oui, — mais ça n'eſt pas ben ça, dis l'y donc qu'y n'te rembraſſe pas, j'n'aime pas ça. — J'voudrois ben l'y dire, mais je n'ſais pas l'Suiſſe moi, dis-l'y toi; — mais mon Dieu je n'le ſais pas non pus — Eh ben ! Comment f'rons-je donc ? c'eſt ben tarribe toujous; — oui, mais pendant c'tems là, mais mon Dieu.... mais Moſſieux l'Suiſſe, finiſſez donc, ça n'ſe fait pas ça ,... Moſſieux l'Suiſſe..... (*Mon grivois ne répondoit mot, il pourſuivoit toujours & la femme répétoit*) oh ! non ça n'ſe fait pas; — mais l'damné n's'arrête my .... — Acoute donc not'homme, piſque je n'ſavons pas l'Suiſſe ni l'un ni l'aut, ça s'roit peine per-

due que d'.....—j'taime ben toi, ça s'roit peine perdue! & pendant c'tems là..... — c'eſt pas ça que j'te veux dire, va-t'en trouver l'pere Jollain; y ſait parler l'Suiſſe l'y, tu l'priera de v'ni & y l'y dira d'fini; — ta ma foi raiſon femme, j'y vas ben vite, t'a ma foi raiſon, y l'fra fini. — Voilà mon homme qui ſe précipite du lit, qui s'habille à la hâte, & qui court tout grelottant chez le pere Jollain.

Ce pere Jollain étoit un vieillard qui demeuroit au bout du Village; notre mari eut toutes les peines du monde à l'éveiller, car le pere Jollain étoit fort ſourd, auſſi le pauvre cocu fit-il un vacarme de diable à la porte, qu'on lui ouvrit enfin; il raconte ſon hiſtoire & ſupplie le pere Jollain de lui rendre le ſervice de venir arrêter les exploits du Grenadier; le vieillard, en grondant, conſentit à ce qu'il lui demandoit, & il ſe mit en devoir de s'habiller; mais le papa étoit d'une longueur qui déſeſpéroit ce benigne mari; enfin, après bien des lenteurs, le pere Jollain s'achemina d'un pas peſant vers la maiſon où il ſe paſſoit de ſi belles choſes.

Lorſqu'ils arrivèrent, ils trouvèrent nos gens qui ſe repoſoient dans les bras de Morphée, des fatigues du plaiſir; le pere Jollain réveilla le Grenadier & lui fit des reproches de ſa conduite; celui-ci lui répondit qu'il ne ſavoit pas ce qu'on vouloit lui dire. Le vieillard,

fâché de ce que l'on avoit troublé ſon ſommeil, s'en prit au mari, lui perſuada qu'il étoit un imbécille, qu'il avoit rêvé tout ce qu'il avoit vu, & le quitta en jurant qu'il ne ſeroit plus auſſi complaiſant une autre fois. Le mari, avec un air niais & contrit, ne ceſſoit de répéter, » eh ben qu'eſt-ce qui n'y auroit » pas été pris, v'la ſtapendant comme y n'faut » pas croire tout ce qu'on voit. «

ACROSTICHE,

Par M. l'Abbé CHA . . . LE.

Mon cœur n'a de plaiſir qu'à ſuivre ton empire;
A tes pieds, jeune *Eglé*, j'ai trouvé le bonheur;
Rien ne peut exprimer l'excès de mon délire,
Inſpiré par l'amour quand j'y peins mon ardeur,
Et qu'un de tes regards ſoulage mon martyre.

Loin de moi des faux biens le preſtige trompeur;
Adorer mon *Eglé*, ſans ceſſe le lui dire,
Voilà l'ambition qui ſeule eſt mon vainqueur;
Après *Eglé*, qu'eſt-il que mon ame deſire?
Le comble du plaiſir eſt de toucher ſon cœur.

Vous êtes un petit inconſtant M. l'Abbé; les belles vous gâtent; dans votre premier Acroſtiche, vous dites les choſes les plus tendres à une Sophie, à préſent c'eſt à Mme. Marie Laval; pourſuivez votre brillante carriere, mon charmant ami, & nous verrons bientôt les noms de toutes les Saintes du Calendrier

en Acroſtiches; ce travail eſt digne de votre muſe gracieuſe & touchante, & vous ſerez aſſuré que vos plaiſirs deviendront les nôtres.

EPITRE A THAÏS,
Par Mr. le Gay.

De mon orgueil ris, ſi tu veux,
Thaïs; telle étoit ma mépriſe
Que long-tems, dupe de mes vœux,
Je te crus pour moi l'ame épriſe.
Maintenant, je n'en crois plus rien:
C'eſt un ſonge que ma victoire
Mais cependant, *Thaïs*, *convien*
Que j'avois beau jeu pour le croire.
Ta bouche ne laiſſa jamais
Echapper le mot, *je vous aime*:
A tout l'amour que j'exprimois,
Tu répondois toujours de même,
L'œil baiſſé; toujours en chantant,
Mais des vers d'un couplet ſi tendre,
Si bien appliqués à l'inſtant,
Que c'étoit un aveu que je croyois entendre.
Lorſque, par mon amour guidé,
Trop fréquemment je cherchois ta préſence,
Il m'en ſouvient, j'étois grondé;
Mais après quatre jours d'abſence,
Pour prix de mon obéiſſance
Huit jours entiers j'étois boudé.
Friant de tes baiſers, & las de les attendre
Si j'en dérobois un, je l'avouë, ô *Thaïs*!
Tu te fachois, mais quand il étoit pris:
Et tous les amans m'ont appris
Que c'eſt bien les donner, que de les laiſſer prendre.
Cherchant à s'occuper, ſi ma furtive main
Ecartoit une gaze à demi dérangée,
Préparoit à ma bouche un baiſer ſur ton Sein;
Je ne le cache pas, tu ſemblois affligée;
Ton œil étoit humide, & tu me repouſſois:

Mais ſi foible, *Thaïs*, étoit la réſiſtance,
Que j'aurois cru commettre une plus grande offenſe
En ne raviſſant pas ce que tu refuſois....
Et ce n'eſt pas moi qu'on préfère !
Tu le dis, comment en douter ?
Mais, dis-moi donc auſſi, car on peut ſe flatter,
A quel ſigne on connoît que l'on a ſu te plaire ?

Cette Epitre eſt écrite avec légéreté, les penſées en ſont très-fines, & très-joliment tournées, le ſeptieme vers préſente une inexactitude que la néceſſité de la rime a occaſionnée. nous engageons M. le Gay, déjà connu par d'agréables pieces fugitives, de ſe ſouvenir du précepte de Boileau.

la Rime eſt une eſclave & ne doit qu'obéir.

LE LABOUREUR DÉPOUILLÉ,

BALLADE,

Par M. Fabre d'Eglantine.

Air : *Il pleut il pleut Bergere.*

Ce qu'on nomme juſtice,
Bien à tort aujourd'hui,
Déployant ſa malice,
Enfin, m'a tout ravi.
Je ſuis époux & père ;
Mais ce double lien,
Pour parer la miſère,
Ne m'a ſervi de rien.

Bannis d'un doux ménage,
A force de procès,
Nous perdons l'héritage
Où nous vivions en paix.
Par des droits chimériques
Et long-tems ignorés,
De nos Dieux domeſtiques
Nous voilà ſéparés.

J'avois une cabanne,
Simple comme mon cœur,
Son joli toit de canne
Y couvroit le bonheur.
La propreté ruſtique
Y brilloit chaque jour;
Un cep de vigne antique
En tapiſſoit le tour.

Mon coq fier & *fidele*
Y régloit mon ſommeil,
Au travail, avec zèle,
J'allois à mon réveil.
Partant pour la campagne
J'entendois le ramier
Roucouler ſa compagne
Dans mon blanc colombier.

J'avois une prairie
Qu'arroſe un clair ruiſſeau;
C'eſt ſon herbe fleurie
Que paiſſoit mon troupeau;
Les taupes deſtructives
N'en fouilloient pas le ſein;
Mes abeilles *hatives*
Y pompoient leur butin.

Près de ma maiſonnette
J'avois jeune verger,
La cériſe aigrelette
S'y peut déjà manger;
Mais le mûrier ſauvage,
Dont je l'avo s enclos
N'a pu d'un dur pillage
Sauver mes arbriſſeaux.

Une chêvre champêtre
Me fourniſſoit ſon lait;
Elle ſuivoit ſon maître
Pour brin de ſerpolet;
Du pied de ma charrue
Je la laiſſois aller
Sur la roche pointue,
En bêlant, m'appeller.

Des ames mercénaires
M'enlèvent ces tréſors,
Ces tréſors que mes pères
M'ont laiſſés ſans remords.
Juſques à l'hirondelle
Qui niche à mon plancher,
Juſqu'à mon chien fidelle.
On vient tout m'arracher.

Vous jouez dans la plaine,
O mes pauvres enfans!
Vous ignorez ma peine,
Mes petits innocens!
N'allez plus à la treille
Picoter le raiſin,
Ni manger la groſeille
Aux carreaux du jardin.

Ce jardin n'eſt plus nôtre
Il va vous être ôté ;
Il ſera pour un autre,
Et mes mains l'ont planté!
Là, le pois, la lentille,
Croiſſoient pour nous nourrir.
O ma pauvre famille,
Qu'allez-vous devenir ?

O ma chère compagne,
De mes biens le plus doux!
Dans la verte campagne
Il n'eſt plus rien à nous.
De ton panier chargée,
Jamais plus tu n'iras,
Sur la rive ombragée,
Me porter mes repas.

Dans le malheur funeſte
Qui vient nous déſoler,
Notre amitié nous reſte,
Il faut nous conſoler.
J'ai des bras, du courage,
Avec la paix du cœur,
Ma femme eſt douce & ſage,
Eſpérons le bonheur.

Allons, viens, prends ta fille,
Endors-la ſur ton ſein;
A mon fils qui ſautille
Je vais donner la main.
Que les Dieux ſoient nos guides,
Cherchons vers ces côteaux
Des voiſins moins avides,
Et des foyers nouveaux.

Adieu mon doux ménage
Où j'eus tant de beaux jours.
Mon paiſible héritage,
Adieu donc pour toujours!
Ainſi de ſa chaumiere
Alexis s'éloignoit
Et ſa brune paupiere
De larmes ſe baignoit.

J'aime les Ballades & les Romances, & je regrette tous les jours ce genre ſi négligé en France. Quand, par une bonne fortune, j'en peux trouver une nouvelle, je la chante avec un plaiſir inexprimable, fut-elle de cinquante couplets, je la répète même cinq à ſix fois de ſuite. La ballade que l'on vient de lire eſt charmante; chaque couplet offre des images ſimples & champêtres, dont la naïveté va au cœur. M. *Fabre d'Eglantine* eſt fait pour remettre chez nous ce genre en honneur; nous l'engageons beaucoup à ſe délaſſer ſouvent des travaux plus élevés dans leſquels il moiſſonne des ſuccès, pour nous donner le plaiſir de nous attendrir à la lecture de ces touchantes productions que la nature ſeule peut inſpirer. Nous lui reprochons cependant dans cette Ballade quelques expreſſions trop ſimples, quelques épithetes oiſeuſes, des tournures forcées, & des vers ſans harmonie; en petit nombre cependant; mais nous jugeons à la rigueur, l'auteur d'*Auguſta*, parce qu'il nous

ſemble qu'un grand talent doit-être ſévère pour lui-même.

PORTE-FEUILLE TROUVÉ.

Je me promène ſouvent au Jardin du Roi; tantôt j'y botanniſe, tantôt je lis. Un beau jour de cet été, je m'étois fatigué à parcourir les différens *Gramens* & à faire des notes; j'allai me repoſer ſur le penchant du labyrinthe, mon cher *Virgile* à la main. En m'étendant ſur le gazon, j'apperçus près de moi un porte-feuille, de maroquin verd; je le ramaſſai, l'ouvris, & je reconnus qu'il appartenoit à un homme de lettres & à un amant, car je n'y trouvai autre choſe que quelques billets de Mont-de-piété, beaucoup de pieces de vers, des plans de Comédie, & des lettres d'amour. Nous allons offrir au public une partie de ces ouvrages; nous eſpérons que le Maître du porte-feuille ne nous en ſaura pas mauvais gré; nous ne nommerons perſonne, & s'il veut réclamer ſon bien, nous ſommes diſpoſés à le lui rendre auſſi-tôt. Voici une lettre dont, la tournure nous a parue aſſez originale.

Madame,

Lorſque je me ſuis attaché à vous, je crus être l'amant d'une femme ſenſible & non le ſot confident d'une coquette.

Je vois tous les jours que je me ſuis trompé.

Je perds une erreur qui m'eſt trop chere encore.

Je dois renoncer & je renonce à vous, dut-il m'en coûter mon repos.

Pour Dieu, Madame, ne nous revoyons plus.

Vous m'avez dit ſouvent que vous étiez voluptueuſe : cela peut-être ; mais je ne ſais quand ni comment.

Je connois la volupté du cœur qui fait naître chez moi celle des ſens, & c'eſt par cet accord que je ſuis quelquefois heureux.

Vous n'éprouvâtes jamais la premiere & rarement la ſeconde ; & lorſque par haſard celle-ci vous commande, on pourroit vous croire un moment tendre.

Autrement l'amant le plus paſſionné ne vit jamais en vous qu'un glaçon..... un glaçon ſi dur, ſi impénétrable, que les feux les plus violens de l'amour ne pourroient le fondre.

Après un hiver rigoureux on aime à revoir le printems ; après une affreuſe tem-

pète, on fixe avec plaiſir un ciel riant & ſans nuages : de même après le trouble & les agitations, l'amour aime à ſe repoſer ſur les fleurs, à jouir de ſes propres bienfaits, enfin à ſe ſervir en Dieu qui diſpenſe le bonheur.

Mais il n'y a que les vrais amans qui ſentent cette vérité.

Comment une bien-aimée peut-elle dormir en paix, quand elle ſait que ſon ami ſoupire?

Comment peut-elle lui dire adieu, comme la jeune fille dit adieu au vieillard, qui brûle pour elle d'un feu, qui l'importune & la fatigue?

Comment peut-elle, quand elle ne le voit qu'un inſtant impatiemment attendu pendant une journée entiere, comment peut-elle ne l'entretenir que des triomphes de la vanité, & voler à l'amour un tems précieux qu'il réclame & qu'il employeroit mieux?

Comment peut-elle n'offrir qu'une bouche glacée au baiſer qu'il lui dit, *bon ſoir?*

Non, elle n'aima jamais, celle qui ſe conduit ainſi!

J'eus une amante ſenſible que j'idolâtrois; ſon cœur répondoit à tous les tranſports du mien; il ne les attendoit même jamais, il voloit au devant!

J'étois tout à elle, elle étoit tout à moi; je faiſois ſon bonheur, parce qu'elle ne voyoit

que moi, qu'elle n'aimoit que moi!....... elle faisoit aussi mon bonheur!

A présent!..... je ne l'ai plus..... je l'ai perdue!.....

Elle est morte, me dira-t-on.... morte!.....
Elle est morte pour moi!.....

L'Amour s'envole, dites-vous aussi........
L'Amour s'envole!..... je n'en crois rien.....
Le véritable amour, celui que je connois, ne s'envole jamais.....

Je ne connois point le vôtre..... je ne veux jamais le connoître.....

Raisonneurs.... Bavards! qui calculez, divisez, différenciez..... dites froidement que l'amour s'envole ..... tant pis pour vous, vous n'aimerez jamais.

Libertins..... Pourceaux de fange engraissés, répétez-le!..... je n'en suis point étonné; cette morale vous favorise, vous êtes plus conséquents..... mais..... malheur à vous! vous n'aimerez jamais!

Voilà ma profession de foi, Madame, voyez si je n'ai pas raison de dire que nous devons nous séparer?

A présent vous dormez en paix? dormez.... je ne porte point envie à votre repos.

Vous irez demain dîner chez..... il est inutile que j'y aille..... je vous fuirai désormais.

Bonne nuit!..... dormez..... dormez puis-

que vous pouvez dormir !..... Moi !..... Je veille & je veillerai long-tems.

Voilà vos lettres, Madame ; vous rendre vos lettres, n'eſt-ce pas vous rendre vos ſermens & me détacher de vous ?.....

Adieu, &c.

Les Stances ſuivantes ſur *l'injuſtice de la fortune* étoient auſſi dans le Porte-feuille ; on y trouvera de la nobleſſe, de l'énergie, quelques vers bien faits, des penſées ſouvent uſées & rebattues, mais bien rendues ; on voit que c'eſt l'ouvrage d'un jeune homme qui a le germe du talent, mais qui n'a pas encore déployé ſes forces.

STANCES,

Sur l'injuſtice de la fortune.

Inſenſé, qui pourſuit cette aveugle Déeſſe,
Vil tyran des mortels,
La perfide le flatte & punit ſa foibleſſe,
Au pied de ſes autels.

Bienfaiſante aujourd'hui, ſur vous elle diſpenſe,
Ses trompeuſes faveurs ;
Demain les retirant, ſa cruelle inconſiance,
Vous charge de rigueurs.

Ce n'eſt pas la naïve & timide innocence
Que ſa main va chercher ;
Ses bienfaits ſont le prix de la baſſe impudence,
Qui ſait les arracher.

Le vice eſt triomphant, le monde entier l'honore,
Et la vertu languit !
L'or ſeul, l'or, eſt le Dieu qu'à preſent on adore,
Partout on le pourſuit.

Un ſordide intérêt, vil compagnon du crime
S'eſt emparé des cœurs;
Et toi, ſageſſe, & toi, ſa paiſible victime,
Gémis ſans protecteurs !

Dieux ! ce monſtre altéré, *Thémis*, te proſtitue,
Même dans ton palais,
Toute en pleurs, je te vois impunément vendue
Par tes lâches ſujets.

L'encenſoir profané tombe en des mains impures,
Que la brigue conduit,
Et la Religion ne voit que des parjures,
Et ſon culte détruit.

Juſques aux champs de Mars il eſt des injuſtices;
L'honneur eſt avili,
Un guerrier généreux couvert de cicatrices,
S'y traîne dans l'oubli.

Et ce vil courtifan aux premiers rangs fe place,
Vain du fouris des Rois !...
Sous quels titres, héros, faut-il qu'il vous efface ?..
Meffaline en fit choix.

J'apperçois entaffés chez le traitant avide
Les tréfors des Céfars ;
Et le cultivateur d'une faim homicide,
Tombe de toutes parts !

Voyez ce fcélerat enrichi de nos pertes,
Courbé fous des faix d'or,
Il n'en a point affez ; les fources font ouvertes :
Il les épuife encor.

Cet or, fruit des forfaits, pour perdre l'innocence,
A grands flots va couler ;
Pour accabler le foible, écrafer l'indigence,
Il va le difperfer ......

Dans un char éclatant l'impudique *Lydie*,
Traîne fon déshonneur,
Et brave infolemment la publique infamie,
Dont s'applaudit fon cœur.

O, monftre devorant ! ô, fortune inhumaine !
Voilà tes favoris.
L'honnête homme fans fard, n'excite que ta haine
Au méchant tu fouris.

Voici une ſeconde Lettre du Porte-feuille, dans laquelle il y a une chaleur, un emportement d'amour que je n'ai vu nulle part; cette Lettre prouvera combien cette paſſion peut exalter l'imagination & tourner la tête la mieux organiſée : ô mes amis ! fuyez l'amour, il fait trop de mal quand on le porte auſſi loin; la peine la plus douce qu'il fait éprouver, c'eſt lorſqu'il ne nous conduit qu'à déraiſonner; mais liſez cette Lettre pour en être convaincu.

De la premiere heure de l'Année.

Me trompes-tu *Sophie* ? ou ne veux-tu qu'éprouver la conſtance de ton amant? Cruelle ! je ſuis à la mort..... Et peut-être tu te ris de ma peine !..... peut-être toute à l'homme que j'abhorre, tu lui jures d'abandonner l'ami de ton cœur pour te livrer à ſes odieuſes careſſes !..... peut-être..... peut-être..... Je frémis !.... Mon ſang ſe glace..... Ingrate !.... Je ne puis achever !.... Je ne me connois plus..... Si cela étoit vrai, je commettrois les plus grands crimes..... Arrête la fougue de mon eſprit, le déſordre de ma raiſon..... Tu peux tout ſur moi; commandes-moi la vertu; je la ſuivrai avec tranſport !.... Mais ta conduite me commande les plus horribles forfaits..... Je perds la tête,... pardonnes.....

Aujourd'hui

Aujourd'hui.... Je le dis en frémiſſant, je me ſuis ſenti capable de te poignarder!.... Ma fievre en a doublé..... Ah! puiſſai-je en mourir! Quelle journée, ô ciel, j'ai paſſé!..... Furies vengereſſes! ſuis-je un monſtre? Le Créateur m'a-t-il marqué d'un ſigne de réprobation pour me punir ainſi?

Depuis dix heures & demie juſqu'à midi je t'ai attendu aux *Petits Peres*..... Point de *Sophie!*... j'ai volé auſſi-tôt chez ***, rue Montmartre, où je croyois que tu ſerois..... point de *Sophie!* L'après midi je ſuis allé chez M[de] ***; j'ai ſonné pluſieurs fois, perſonne n'a répondu... Point de *Sophie!*... Je ſuis revenu chez ***, point de *Sophie!*.... A minuit, j'ai eſſayé dix clefs à la porte du Jardin voiſin, ô bonheur! je l'ai ouvert: j'ai eſcaladé le mur, j'ai monté l'eſcalier, j'ai frappé vingt fois à ta porte,... point de *Sophie!*... Peut-être n'y étoit-elle pas, car elle m'eut entendu; elle ſeroit venue à pas muets ouvrir à ſon ami!.... peut-être auſſi..... Non..... non..... je ne puis me perſuader tant d'infamie..... Non..... *Sophie*; n'en eſt point capable.....

Déſeſpéré, ne ſachant ſur quoi arrêter ma penſée; le cœur rongé de tous les Serpens de la jalouſie, je ſuis revenu chez moi..... Une heure ſonne..... Je commence l'année en t'écrivant douloureuſement..... Je vois que le ciel a prononcé un anathême affreux contre

moi..... Eh bien!... mon Dieu! Dieu de la fureur !.... je justifierai ta haine ! je vois trop qu'on se joue des sermens les plus saints, les plus inviolables..... Que le crime seul est l'encens que tu demandes ; hé bien! . . . . hé bien! Roi de la foudre! j'en parfumerai ton Autel..... Il me faut du sang. . . . . j'en boirai avec d'horribles délices. . . . . . Je défie les plus grands scélérats, de l'être autant que je le suis dans ce moment..... Je crois que j'assassinerois mon pere, mon pere que j'aime! pour avoir le plaisir d'être brûlé de la main d'un bourreau..... je déraisonne..... & je suis seul..... Dieu! quelle situation !....

Lorsque je lis tes lettres; cette sensibilité vive, cette forte & touchante énergie, cette éloquence du cœur que j'y vois à chaque ligne.... Tout cela devoit-il me faire espérer.... Cruelle! as-tu bien réfléchi au coup affreux que tu me portes?... Je ne me suis pas couché, je n'ai pas dormi, je n'ai pas mangé depuis que je ne t'ai vue..... Et je ne veux plus me coucher, je ne veux plus dormir, je ne veux plus manger que je ne te voie! C'est ainsi que je commencerai l'année. Si j'étois assez foible pour croire aux présages, comme tant de brutes que la terre porte à regret, je tremblerois pour l'avenir; mais, malgré l'abandon de mon cœur, qui, lui-même, est un résultat de ma force, je méprise la foiblesse superstitieuse de

ces imbécilles nés pour la fange & la bassesse.

Si mon amour t'est cher encore; si tu n'as point oublié les sermens que tu m'as faits; si l'humanité réside encore dans ton cœur; si l'inconstance ne l'a point avili..... que je te voie aujourd'hui..... que je t'embrasse, & que je meure à tes pieds..... Songes qu'en me refusant ce que je te demande, tu me réduis au dernier désespoir.... C'en est fait de ton ami!... Le premier Soleil de l'année n'aura pas lui long-tems pour l'éclairer!...

Adieu, mon amie; dans ce moment j'éleve mes vœux au trône de l'Eternel, pour que tu sois enfin aussi heureuse que tu le mérites; pour que ton ame s'affermisse, que ton cœur persévere; pour que tu soumettes ton imagination au sentiment, & aux conseils de ton ami, qui ne veux vivre que pour ton bonheur, & qui répandroit, sans balancer, tout son sang pour te procurer un instant, un seul instant de félicité.

On ne peut voir plus d'abandon que dans cette lettre; celui qui en est l'Auteur, doit avoir une tête bien chaude? son cœur doit être pour lui un tourment continuel; on est malheureux de naître aussi sensible; le repos nous fuit sans cesse, les jouissances passageres que l'on peut goûter, sont toujours suivies de longs suppli-

ces; & ces êtres là cependant semblent être privilégiés par la nature ! Hélas ! ne vaudroit-il pas mieux qu'elle nous traitât en marâtre.

VERS

ADRESSÉS A Melle. T***

Qui se promenoit au Palais Royal.

(Ces vers sont aussi du Porte-feuille)

Ce jardin, out le prouve, est celui de Cythere,
Mille Prêtresses, nuit & jour,
Sachant séduire autant que plaire,
Y reçoivent les vœux que l'on offre à l'amour.
Tu parois au milieu de cette foule aimable,
Belle, majestueuse, enchaînant tous les cœurs;
Sur tes pas on se presse, & mille accens flatteurs,
Murmurent, *la voilà notre Reine adorable!*
Es-tu *Pallas*, *Junon*, la mere des plaisirs ?
Non, je le sens, elles seroient moins belles !
Leur aspect fait-il naître, hélas ! tant de desirs ?
Leurs yeux auprès des tiens n'ont que des étincelles.
Tes compagnes envain étalent leurs attraits,
Envain leur fol orgueil nous demande la pomme,
Que leur sert tant de fard, tant de soins, tant d'apprêts,
Toutes, avec dépit, voient que l'on te nomme.
De ce jardin charmant tu fais un paradis;
On aime à respirer un air que *** respire,
Et tu fais des mortels la peine ou le délire,
Lorsque ta bouche accorde, ou refuse un souris.
Heureux qui dans tes sens a vu passer sa flâme,
Qui, sur ton sein, peut mourir à son tour !
Plus heureux, si sensible au trouble de son ame,
Il ne devoit tes faveurs qu'à l'amour !

Ces vers ne ſont pas trop bons en général ; il y en a cependant quelques-uns aſſez bien tournés ; les quatre derniers renferment une leçon qui n'a pas dû flatter infiniment celle à qui ils étoient adreſſés.

Nous citerons encore une lettre de ce fameux Porte-feuille ; & ſi le public la goûte ainſi que les deux autres, nous les publierons toutes, à moins que le maître du Porte-feuille ne vienne le réclamer. Celle-ci paroît être de cette Sophie, qui exalte ſi fortement l'imagination de notre amoureux.

Viens... je ſuccombe... je brûle & ſuis dans un état affreux... malheureux ! Pourquoi es-tu venu me voir ?... ta vue a tout détruit... mais ne t'applaudis pas de ma foibleſſe ; c'eſt la derniere dont tu ſeras témoin... Il faut que je te voie... il le faut encore... mon cœur a faim... toi ſeul peux l'alimenter... viens t'abreuver de mes larmes... ton lâche cœur n'en ſera pas touché ; entiérement à ſa nouvelle flamme, il méconnoît le mien !... Puiſſance du Ciel ! il eſt donc vrai que tu ne m'aimes plus !... tes bras ne ſeront plus mon aſyle... ton cœur ne battra plus pour moi !... Cruel ! je te le demande à genoux, arraches-moi la vie ou mon amour... Ce n'eſt plus au nom de toute ma tendreſſe que j'implore cette grace, mais au nom de ta nouvelle bien-aimée... Viens me rendre la tran-

quillité, mais jamais le bonheur... Sois en repos ; je ne chercherai point à ranimer un ſentiment qui eſt anéanti pour moi dans ton ame... que la foudre m'écraſe plutôt que de m'avilir à ce point... Je ne veux que te voir... te dire un éternel adieu !... Viens par humanité, ou crains mon déſeſpoir !... Fais-moi une courte réponſe, je ſuis ſeule, abſolument ſeule toute la matinée.

La femme qui a écrit cette lettre, a une facilité qui nous feroit croire qu'elle n'eſt pas neuve dans ce genre de ſtyle ; malgré tous les beaux ſentimens qu'elle étale, je ſuis fort ſurpris, ſi ſon eſprit, ſon amour propre, plutôt que ſon cœur, n'ont pas fait les frais de ſon épitre ; on ne peut dire plus adroitement, *revenez, cela me ſera le plus grand plaiſir*, en affectant de regretter une foibleſſe que l'on ne regrette pas, & voilà comme on nous prend !

A SYLVANIRE,

Par M. Vrillette Charpy, Architecte.

Jeune Sylvanire,
Réponds à mes vœux,
Et ne vas point rire
D'un triſte amoureux
Qui toujours ſoupire,
Depuis que tes yeux

L'ont rendu martyre
Du plus vif des feux.

Reçois de mon ame
L'aveu ſans aigreur ;
Car, ma foi, Madame,
Si votre rigueur
Rebute ma flâme,
A vot-e hauteur,
Que très-fort je blâme,
Je dis, ſerviteur.

Tout en toi m'enchante,
Ton regard mutin,
Ta bouche charmante,
Ton ſouris malin,
Ta gorge naiſſante,
Ton petit pied fin,
Ta taille élégante,
Tes ſeize ans enfin.

Mais je trouve un charme
Dans certains appas.....
Hé ! qui vous gendarme ?
Je ne les dis pas ;
Vous ſonnez l'alarme,
Quand je parle bas ;.....
Oh ! point de vacarme,
Il ne me plaît pas !

Si tu veux, mignonne,
Mon cœur pour le tien,
Entier te le donne,
Sans en ôter rien,

Car pour toi, ma bonne,
D'amour il eſt plein,
Aimes-moi, fripponne,
Et tu feras bien.

On voit, par cette piece, que *M. Vrillette Charpy* a beaucoup de gaieté & de ſémillant dans l'imagination. C'eſt un prodige d'eſprit & de galanterie qui enchante toutes les belles du pays Toulois; ſi par haſard, ami Lecteur, il vouloit vous ſoutenir, par pure modeſtie, qu'il n'eſt pas l'Auteur de la Piece ci-deſſus, dites-lui, je vous en prie, qu'il eſt un petit menteur.

L'AMOUR CONJUGAL.

CONTE.

Il étoit deux heures du matin. Le reverbère ſuſpendu au milieu de la Cour alloit s'éteindre. Je me retirois du côté de mon appartement, lorſque je crus entendre quelque bruit au grand eſcalier. Je criai deux fois; *Qui êtes-vous? Que faites-vous-là?* Une voix douce & touchante me répondit: *c'eſt moi; vous voyez bien que je l'attends.* Comme je n'étois pas celui qu'on attendoit, j'allois continuer mon chemin, lorſque la même voix me dit: *Ecoutez donc & ne faites point de bruit.* Je m'approche, & près de la derniere marche, der-

riere le pilier, j'apperçois une jeune femme vêtue de noir, avec une ceinture blanche & les cheveux épars : *Ecoutez*, me dit-elle, en me prenant la main, *je ne vous fais pas de mal! hé bien! ne m'en faites pas. Je suis dans un petit coin; on ne peut pas m'y voir. Cela ne nuit à personne.... ne lui dites pas. Qu'il ne le sache jamais; bientôt il descendra, je le verrai, & je.....* A chaque mot ma surprise augmentoit. Je cherchois à voir ce qui pourroit me faire reconnoître cette infortunée. Sa voix m'étoit aussi inconnue que ce qu'il m'étoit possible d'appercevoir de son extérieur. Elle continuoit à me parler; mais ses idées se confondoient, & je ne voyois plus que le désordre de sa tête, & les peines de son cœur; je l'interrompis, & je cherchai à la ramener à une autre situation. Si quelqu'un vous avoit vue sur cet escalier..... *ah!* me dit-elle, *je vois bien que vous n'êtes pas au fait; il n'y a que lui qui soit* quelqu'un, *tout le reste n'est rien; & quand il s'en va, il ne fait pas comme vous; il n'écoute pas tout ce qu'il entend. Il n'entend que celle qui est là-haut, cela ne durera pas.* En disant cela, elle sortoit un médaillon, qu'elle baisoit avec transport..... Dans ce moment nous entendîmes une porte s'ouvrir, & un Laquais tenant une lumiere, au haut de la rampe, me fit distinguer un jeune homme qui descendoit

légérement. Appuyée près de moi, ſa malheureuſe victime trembloit de tout ſon corps; à peine nous eut-il dépaſſé, que ſes forces achevèrent de l'abandonner. Elle tomba ſur la derniere marche du pillier qui nous cachoit, je voulois appeller du ſecours; la crainte de la compromettre me retint; je la pris dans mes bras, elle étoit ſans connoiſſance; j'avois un flacon *de ſel d'Angleterre*, je le lui fis reſpirer; elle parut ſe ranimer un peu; je tenois ſes deux mains dans l'une des miennes, de l'autre je ſoutenois ſa tête; à meſure qu'elle revenoit à elle, les nerfs lui faiſoient éprouver des treſſaillemens convulſifs. Deux fois je l'entendis ſoupirer, ſa poitrine étoit oppreſſée. Les ſons qu'elle formoit, s'éteignoient par la douleur. Enfin après un moment d'un ſilence que je n'oſois interrompre: *Ecoutez*, me dit-elle, *je le ſens, j'aurois dû vous prévenir; l'accident qui vient de m'arriver, vous aura inquiété, car vous êtes bon. Vous avez eu peur, & je ne m'en étonne pas: j'étois comme vous, j'avois peur quand cela m'arrivoit. Je croyois que j'allois mourir, j'en étois au déſeſpoir; cela m'auroit ôté les moyens de le voir, & c'eſt tout ce qui me reſte; mais j'ai découvert que je ne peux pas mourir. Tout à l'heure, quand il a paſſé, je me ſuis quittée pour aller à lui.... s'il mouroit, je mourrois auſſi; ſans cela, cela*

eſt impoſſible. On ne meurt que là où l'on vit, & ce n'eſt pas moi qui exiſte. Il y a quelque tems que j'étois folle, & cela ne vous étonnera pas, c'étoit alors qu'il commençoit à monter cet eſcalier. J'ai ſait tout ce que j'ai pu faire dans le déſeſpoir, & tous ces moyens m'ont manqué, & c'étoit ſimple; je ne pouvois pas mourir. Maintenant ma raiſon eſt revenue. Tout va & vient; elle de même..... elle eſt dans ce médaillon..... Vous le voyez, c'eſt un portrait; mais ce n'eſt pas celui de mon ami. A quoi bon? il eſt bien; il ne peut pas être mieux; il n'y a rien à faire; rien à changer..... Si vous ſaviez de qui eſt ce portrait!.... C'eſt celui de celle qui eſt là haut. La cruelle! que de mal elle m'a fait, depuis qu'elle s'eſt approchée de mon cœur! Il y étoit content, il y étoit heureux..... elle a tout dérangé, tout briſé, tout détruit. Tourmentée de l'excès de ma douleur, je courois par-tout, le jour, la nuit..... Une fois, oh! oui, je m'en ſouviens, il m'arriva d'entrer ſeule dans la chambre de mon ami. Hélas! il n'y étoit plus. Je vis ce portrait ſur la table, je le pris & je me ſauvai...... En achevant ces mots, elle ſe mit à rire; puis elle parla de promenade, de calèches, de chevaux; & puis encore une fois toutes ſes idées ſe confondirent. Après quelques

inſtans elle ceſſa de parler. Alors je m'approchai d'elle, & je lui dis : » Pourquoi gardez-» vous, avec tant de ſoin, le portrait de la » méchante qui eſt là haut ? « *Quoi*, reprit-elle, *vous ne le ſavez pas ? C'eſt ma ſeule eſpérance. Tous les jours je le prends ; je le mets à côté de mon miroir, & j'arrange mes traits comme les ſiens. Déjà je commence à lui reſſembler un peu, & bientôt avec du travail, je lui reſſemblerai tout à fait. Alors j'irai voir mon ami. Il ſera content de moi ; il n'aura plus beſoin d'aller chez celle qui eſt là-haut ; je ſuis ſûre que je lui plairai d'avantage. Voyez à quoi tient le bonheur, à quelques traits qui ont ceſſé d'être arrangés à ſa fantaiſie. Que ne le diſoit-il ? J'aurois fait ce que j'ai fait à préſent. C'étoit bien aiſé; il nous auroit épargné bien des peines. Mais ſans doute il n'y a pas penſé..... Tous les ſoirs je viens ſur cet eſcalier ; il ne deſcend jamais qu'après que l'horloge a ſonné deux heures. Alors comme je n'y vois pas, je compte les battemens de mon pauvre cœur. Depuis que j'ai commencé à reſſembler au portrait, je compte quelques battemens de moins ; mais il eſt tard ; il faut que je me retire ; adieu.* Je la conduiſis juſqu'à la porte de la rue ; lorſque nous fûmes paſſés, elle tourna ; je fis quelques pas avec elle. *Reſtez*, me dit-

elle, *retournez chez vous; j'emporte une partie de votre ſommeil, & je ſais mal, le ſommeil eſt bien doux, quand on eſt heureux.* Je n'oſai l'affliger en reſtant davantage & je la quittai. Cependant, dans la crainte qu'il ne lui arrivât quelque choſe, je la ſuivis des yeux; bientôt elle s'arrêta devant une porte, l'ouvrit, la referma ſur elle. Alors je rentrai chez moi, l'eſprit & le cœur également agités. Cette infortunée m'étoit toujours préſente; je me retraçai la cauſe de ſon malheur, & quelques regrets, quelques ſouvenirs ſe mêlerent à mes larmes. J'étois trop vivement affecté pour eſpérer le ſommeil; en attendant le jour, j'écrivis ce qui m'étoit arrivé; puiſſe ce récit intéreſſer les ames ſenſibles.

J'ai trouvé ce Conte dans un N°. de l'*Année littéraire de 1786*; il m'a ſi vivement touché que je n'ai pu me refuſer au plaiſir de le tranſcrire ici; je penſe que mes Lecteurs m'en ſauront gré. Si quelqu'un de ces hommes cruels, qui mettent un plaiſir barbare à faire le tourment de ces créatures intéreſſantes & ſenſibles, qui, liées à leur ſort, ſollicitent ſans ceſſe une eſtime, un amour, ſur lequel leur vertu, leur conſtance leur donnent tant de droits; ſi quelqu'un de ces hommes, dis-je, eſt ému à la lecture de ce Conte, qu'il ne ſe borne pas à

un attendriſſement ſtérile & paſſager; qu'il tombe aux pieds de l'infortunée qu'il outrage; je lui promets le bonheur; le retour qu'il fera ſur lui-même, ſera pour lui une jouiſſance pure, & le raviſſement qu'il cauſera à celle dont il ſéchera les pleurs, dont il relevera l'ame abattue par la douleur, deviendra une ſource intariſſable de félicité qui ſe répandra ſur tous les inſtans de ſa vie; & près de laquelle tous les faux plaiſirs, auxquels il aura renoncé, lui paroîtront bien foibles & bien mépriſables.

O vous, qui avez le bonheur d'être unis à un cœur pur, ſenſible & fidelle, ne le repouſſez jamais ſi vous méritez le nom d'homme; il eſt ſi cruel d'être dédaigné de ce qu'on aime! Reſpectez la compagne vertueuſe de vos jours; qu'elle trouve en vous ſon ami, un protecteur tendre, plutôt qu'un maître; il eſt ſi doux d'appuyer ſon ame ſur une autre ame que l'on eſtime & que l'on idolâtre; d'avouer, avec un eſpece d'orgueil, le choix de ſon cœur aux yeux de l'univers; que ſi vous êtes jamais capable de vous priver de ce bien ineſtimable, tous vos jours ſeront empoiſonnés; votre maiſon ne ſera plus qu'un lieu de trouble & de diviſions; l'aigreur, peut-être la haine, germeront dans votre ſein; & vos enfans, ſi vous avez le malheur d'en avoir, loin d'être un jour la conſolation de votre vieilleſſe, en deviendront les bourreaux; vous pleurerez leur

naiſſance ; ils ſeront méchans, parce que vos exemples les auront rendus méchans. Pénétrez-vous bien de cette vérité, que lorſque la déſunion ſe met entre deux époux, l'éducation de leurs enfans en ſouffre toujours ; jamais une mauvaiſe terre n'a produit un bon fruit.

MES PREMIERS VERS.

Par M. de Blondin, *âgé de 13 ans.*

On dit qu'amour n'a que des charmes,
Que ſes traits ſont toujours vainqueurs,
Et qu'il feroit rendre les armes
Au plus inſenſible des cœurs ;

Je ne ſuis point ſous ſon empire,
Il ne m'a pas encore touché,
C'eſt *Appollon* qui ſeul m'inſpire,
A lui ſeul je ſuis attaché.

Si l'amour me forgeoit des chaînes
Et captivoit ma liberté,
O que de ſoucis & de peines
Chaſſeroient ma tranquillité !

Mais ſous les loix de *Polymnie*,
Je paſſerai des jours heureux,
Des jours filés par le génie,
Qu'amour troubleroit de ſes feux.

Cette bagatelle ne doit pas être jugée à la rigueur ; l'âge de M. de Blondin ſollicite l'indulgence ; cependant il ſeroit difficile de ne pas trouver ces vers agréablement tournés ; le

fonds des idées n'est rien ; mais ils annoncent de la facilité dans l'Auteur ; si l'on nous demande ce que l'on doit espérer de ses talens, nous répondrons qu'il faut attendre ; on a tant vu de ces petits prodiges qui faisoient des vers à l'âge où les autres hommes ne savent pas encore lire, ni même parler, & qui, à l'âge où l'esprit acquiert toute sa force, ont été des hommes très-ordinaires, que l'on ne peut plus crier au miracle ; ce que nous disons ici ne doit cependant pas décourager M. de Blondin, Voltaire faisoit aussi des vers, presque dans son enfance.

PORTRAIT

D'UNE AIMABLE RELIGIEUSE.

Par M. Dusaulchoy de Bergemont.

A l'air noble de la sagesse,
Unissez le souris, les graces de l'Amour ;
Le sein charmant de la Déesse
Qui dans *Paphos* tient sa brillante Cour ;
Peignez le teint & la taille de *Flore*,
L'œil vif d'*Hébé*, des filles d'*Appollon*,
Le bras arrondi dont l'*Aurore*
Enchaînoit l'aimable *Tython*.
Couvrez tous ces appas d'un voile de nonette,
Plus friand & plus séduisant,
Que l'attirail d'une coquette
Qui craint de manquer un amant,
Et qui perdant à sa toilette,
Son art, ainsi que ses momens,
Cependant ne peut faire emplette,

Ni

Ni de beauté, ni d'agrément.
Rendez ce doux accent, ce charme de l'oreille,
Qui, pour le cœur, a tant d'attraits.
Qui ranime notre ame alors qu'elle ſommeille,
Et de Sœur *Angélique* on verra le portrait.

Une Religieuſe qui inſpire des vers auſſi gracieux, eſt un vol que la religion fait à la ſociété; l'amour la réclame comme un des plus beaux ornemens de ſon empire.

IMPROMPTU A Melle. ***

Qui m'a donné des manchettes brodées de filet.

Par M. ***

D'un grain de vanité, je ne puis me défendre,
Ton préſent me promet le plus brillant ſuccès.
Je porte à mes mains tes filets,
Combien d'amours viendront s'y prendre.

LE MARI ET LA FEMME.

Traduction de l'Anglois.

Si vous voyez un homme & une femme ſaiſir mutuellement, en compagnie, toutes les occaſions de ſe trouver des défauts, & ſe re-

prendre ſans ceſſe l'un & l'autre, vous pouvez être ſûr que c'eſt *le mari & la femme.*

Si vous voyez un homme & une femme dans le même carroſſe, obſerver un profond ſilence, en regardant, l'un de la portiere à droite, l'autre de la portiere oppoſée, vous pouvez dire, ſans leur faire tort, que c'eſt le mari & la femme.

Si vous voyez une femme laiſſant tomber, par haſard, ſon éventail, ſon gant ou ſon mouchoir, & un homme à côté d'elle qui ne ſe baiſſe point auſſi-tôt pour le ramaſſer; mais qui le lui laiſſe ramaſſer à elle-même, vous pouvez ſoutenir hardiment que c'eſt le mari & la femme.

Si vous voyez un homme & une femme ſe promener ſur une même ligne, à ſix pieds de diſtance l'un de l'autre, & que l'homme, lorſqu'il ſe préſentera un mauvais pas, ne donne point la main à la Dame, & la laiſſe aller *ſans cérémonie*, vous pouvez affirmer que c'eſt le mari & la femme.

Si vous voyez une femme dont les qualités & les attraits ſoient généralemeet vantés, excepté par un ſeul homme, qui, peu touché de ces éloges, n'en parle que ſéchement, décidez là-deſſus que c'eſt le mari & la femme.

Si vous voyez un homme & une femme ſe contrecarrer ſans ceſſe, & cependant ſe dire toujours, *mon cher ami, ma bonne amie,*

mon amour; ſoyez certain que c'eſt le mari & la femme.

Il eſt triſte pour mon ſiecle que ces indices ſoient auſſi vrais, & qu'ils marquent toujours, à n'en pas douter, le lien qui devroit être le plus doux & le plus conſolant de la vie; ô quand reconnoîtra-t-on le mari & la femme, à la tendreſſe, à la confiance, à l'union des eſprits, aux ſoins réciproques, & au plaiſir d'être toujours enſemble! Dieu paternel, mon ſouhait ne ſera-t-il jamais exaucé!...

LE PHÉNIX.

FABLE.

Par M. M. S. J.

Des ſiecles s'étoient écoulés,
Quand parut le *Phénix*, unique en ſon eſpece.
Quadrupèdes, oiſeaux près de lui raſſemblés,
L'admirent tour-à-tour, & c'eſt à qui s'empreſſe,
Etonné, ravi, tranſporté
De louer, de vanter, d'exalter ſa beauté.
Mais, bientôt, jugé mieux, avec plus de ſageſſe,
De ſon prix il perd la moitié,
Et puis l'œil s'en détourne, & puis il fait pitié.
„ Hélas! dit une Tourterelle,
„ La nature, pour lui, ſe montre bien cruelle!
„ Loin que de ſon deſtin on puiſſe être charmé,
„ Il doit haïr l'inſtant qui l'a vu naître,
„ Car, ſeul de ſon eſpece, il ne pourra connoître
„ Le plaiſir ſi touchant d'aimer & d'être aimé.

Cette Fable eſt d'un goût ſimple; la mo-

rale en eſt juſte, préciſe & toute en ſentiment; nous engageons l'Auteur, qui ſe cache modeſtement ſous le voile de l'anonyme, à nous en donner ſouvent de ſemblables.

L'HEUREUSE ALTERNATIVE.

Par M. l'Abbé Dourneau.

O combien des Auteurs les deſtins ſont heureux!
Le laurier ceint leurs fronts, leurs plaiſirs ſont extrêmes :
S'ils ſont bons, le public eſt toujours content d'eux,
Sont-ils mauvais ? n'importe..... ils ſont contens d'eux-mêmes.

EPITRE

A M. PELLANE DE LA PLANE.

Par M. le Gay.

Mon cher *Pellane*,
Que Dieu me damne
Si je ne ſuis
Rongé d'ennuis.
L'amour m'accable :
Toujours puni,
Jamais coupable,
Ton pauvre ami
Se donne au diable.
Une Beauté
Indéchiffrable
M'a tout ôté,

Humeur aimable,
Repos, ſanté.
Mes larmes coulent,
Mon cœur s'aigrit;
Dans mon eſprit,
Sans ceſſe roulent
Des noirs projets !.....
Stoïque Anglois!
Qu'à tort l'on blâme,
Quand du plaiſir
La douce flàme
Meurt dans ton ame,
Tu ſais mourir.
Moi que *délaiſſe*
Dans ma jeuneſſe
Juſqu'à l'eſpoir!
Moi qu'on abhorre,
Je vis encore !.....
Ne plus la voir ! ....
A cette image
Qui me pourſuit,
Tout mon courage
S'évanouit.

Ah ! plains l'eſclave
D'un ſexe vain,
Pour qui le brave
Toujours enclin,
Il traite en dupe
Le tendre amant.
Qu'il ne t'occupe
Que par moment !
Séduis, opprime,
C'eſt le bon plan :
S'il n'eſt victime,
Il eſt tyran.

Il y a du ſentiment, de la facilité dans ces vers, on regrette que les penſées n'en ſoient qu'indiquées.

L'INTÉRÊT PERSONNEL.

Par M. le Vicomte de la Merville.

Quel eſt donc ce ſentiment qu'on nomme intérêt perſonnel, & auquel on fait tant de reproches, ſe diſoit *Tibur*, Négociant Anglois. Il n'eſt point d'effet ſans cauſe; par conſéquent il exiſte un principe de toutes nos actions, qui ne peut nous être étranger; je voudrois le connoître; je voudrois l'apprécier pour ne point en abuſer dans le cours de ma vie.

Au lieu de ſe perdre en longs raiſonnemens qui n'auroient pas éclairé la queſtion, *Tibur* ſe détermina à obſerver les hommes. Bientôt il apprit qu'un homme riche avoit couvert de ſon manteau un malheureux ſans vêtemens, & le mobile de cette action lui parut très-eſtimable. Il apprit preſque auſſi-tôt que cet homme riche ſe promenoit ſans manteau ſur la place publique, & il ſoupçonna que le petit intérêt de faire parler de lui obſcurciſſoit un peu cette bonne action.

Tibur réfléchiſſoit ſur ce mêlange de bien & de mal, lorſqu'il entendit près de lui un homme qui répondoit à un autre: *Je ne puis vous obliger; ce que vous me demandez m'eſt néceſſaire pour vivre.* *Tibur* dit: voilà le végétal, où eſt l'homme ſenſible?

Le lendemain notre Négociant vit entrer chez lui un homme de ſa connoiſſance, très-affligé; qui lui dit : » J'étois dépoſitaire d'une » ſomme appartenante à la République. Une » femme que j'idolâtre, m'a prié de lui en » prêter une partie pour quelques jours ſeule- » ment, j'ai réſiſté à ſon deſir; mais depuis j'ai » prêté la totalité de ces deniers à un ami qui » vient de mourir inſolvable. Je ſuis perdu, » homme ſenſible, ſi vous ne venez à mon » ſecours. « Le Négociant donna promptement la ſomme, & ſe dit à lui-même: *Qui fait le plus, ne fait pas toujours le moins.*

Un autre jour, il rencontra une fille très-belle, demandant l'aumône au déclin du jour dans une rue de Londres; il l'accueillit, & il lui conſeilloit de travailler plutôt que de mendier, quand un homme lui cria: *qui que tu ſois, fais l'aumône à cette fille courageuſe & admire ſa vertu: elle ne ſeroit pas ici à t'importuner, ſi le prix de ſon travail & de ſes veilles avoit ſuffi à la ſubſiſtance de ſon pere infirme & de ſes jeunes ſœurs, à qui elle ſert de mere.* Cela eſt ſublime, dit *Tibur*, j'en avois jugé différemment.

Il continuoit d'obſerver, lorſqu'il lut cette anecdote dans les annales du Japon. Un Tribunal de juſtice avoit promis une ſomme conſidérable à celui qui découvriroit l'auteur d'un meurtre nouvellement commis. Trois fre-

res formèrent le projet héroïque de profiter filialement de cette circonſtance. Après avoir tiré au ſort; deux d'entre eux ſe rendirent, ſous un nom ſuppoſé, accuſateurs du troiſieme, dans le deſſein de porter enſuite leur récompenſe à leur pauvre mere; ce dernier trait acheva de fixer les idées de *Tibur*.

Tibur ſe dit donc: *croyons aux actions*, & *ſoyons lents à en interpréter les motifs*. Un vil motif peut inſpirer une noble action, & un motif magnanime, une action en apparence repréhenſible. Il peut exiſter de la vertu dans un refus, & de la foibleſſe dans un ſacrifice; l'impulſion naturelle, quoique bonne, doit-être néceſſairement modifiée par les relations diverſes que la ſociété entraîne. L'intérêt eſt épuré, qui reſpecte cet ancien principe: *Fais à autrui ce que tu voudrois qu'on te faſſe*. Il ne pourroit y avoir d'intérêt perſonnel qui ne déplût à perſonne, que celui qui ſeroit utile à tout le monde.

La concluſion de cette fable philoſophique eſt d'une grande juſteſſe, & fait naître une foule de réflexions; nous devons beaucoup d'éloges à l'eſprit obſervateur de M. le Vicomte de la Merville; s'il nous donnoit un cours de morale ainſi embellie, il ſeroit un ouvrage utile & agréable, qui lui acquerroit, à juſte titre, l'eſtime & la reconnoiſſance publique.

LES

LES GRADATIONS.

Par M. Dusaulchoy de Bergemont.

Toujours insensible,
Verras tu *Myrthé*,
D'un regard paisible,
Un cœur agité,
Que l'amour consume,
Qui, dans l'amertume,
Et dans la douleur
Seche de langueur ?
Ta beauté m'enflâme,
Et me fait mourir !
Ah ! par le plaisir,
Ranime mon ame !
Rappelle au bonheur
L'amant qui t'adore,
Laisse, laisse éclore
Ses feux dans ton cœur.

Quel mortel plus tendre
Brûla plus que moi ?
Quel peintre peut rendre
Mes transports pour toi ?
Confiant & fidelle,
Dès que je t'aimai,
De la tourterelle
Je me proposai
Le touchant modele :
Alors je ne vis,
Et je ne sentis
Qu'une ardeur si belle.
Mille fois mes yeux
T'ont peint ma tendresse
Ma délicatesse,
Mon trouble amoureux ;
Enfin, j'osai dire :

» *Myrthé*, je ſoupire !
» Laiſſe-toi *toucher*,
» Daigne *t'engager*.....
» Tu ſais l'art de plaire,
» De tout animer.....
» D'un amant ſincere
» Apprends l'art d'aimer.

Ta rigueur cruelle,
Alors fut le prix,
D'amour ſi fidelle,
Dont j'étois épris !
Pour te voir ſenſible
De larmes noyé,
J'ai tout employé,
Tu n'es qu'inflexible !.....

Mais .... plaiſir divin !.....
Eſt-ce un ſonge vain,
Dont l'heureux menſonge
Dans l'erreur me plonge ?....
O ſurpriſe extrême !
Myrthé tient ma main,
Elle dit : *je t'aime* !
Chere *Myrthé*, laiſſe !
Je ſens ma foibleſſe,
Ah, ce n'eſt qu'aux Dieux
Qu'on doit cette ivreſſe !
Que dis-je ?..... Sans ceſſe
Fais à ton amant
Cet aveu charmant !.......

Ta bouche vermeille
Demande un baiſer.
Tu ſais que l'abeille
Deſire ſucer
La fleur fraîche écloſe ?
Hélas ! un baiſer,
C'eſt trop peu de choſe
Pour le refuſer.

Myrthé, quel caprice
Et quelle injuſtice !.....
Ne pas conſentir
A ce doux plaiſir !.....
Dieux !..... ton ſein palpite,
Gonflé de ſoupirs,
De brûlans deſirs !.....
La pudeur s'irrite ;
Mais l'amour plus fort
Doit être ſa mort.

Myrthé ! c'eſt ton m
Offre-lui tes vœux......
Que vois-je ?..... ſes yeux
Aux miens font paroître,
Un doux embarras !.....
Ma *Myrthé* m'enchaîne.....
Je ſuis dans ſes bras !.....
Ah ! de veine en veine,
Je ſens circu*ler*
Le feu du bai*ſer*
Que ſa belle bouche
Vient de me *donner* !.....
Mon ardeur la touche,
Je n'en puis *douter* !.....

Mais quelle penſée
T'arrête ſoudain ?
Tu ſembles troublée,
Et ſur ton beau teint
De nouvelles roſes
Paroiſſent écloſes ;
Je vois de tes yeux
S'échapper des larmes ;
Tu voiles tes larmes.....
Quels regrets, *Myrthé*,
Quand la volupté
Commande à ton ame,
Repouſſent la flâme,
Dont le Créateur
Grava dans le cœur

De ſa créature,
L'empreinte ſi pure ?
Crois qu'aux ſentimens,
Aux cris de tendreſſe,
Des jeunes amans,
Le ciel s'intéreſſe.
Les amours diſcrets
Du trône ſuprême
Soutiennent le dais ;
Et l'Eternel même,
En chœur avec eux,
Sans ceſſe répète :
Formez de doux nœuds,
Au joug amoureux,
Offrez votre tête,
Et ſoyez heureux.....

O ma belle amie,
Ecoutons leurs voix !
N'ayons d'autres loix !.....
A mon ame unie,
Tombe anéantie,
Tombe ſur mon cœur,
Et dans le bonheur
Sois enſevelie ......

Dieux !..... je ſens ton ſein
Bondir ſous ma main !.....
De trouble égarée,
De feux dévorée,
Cédant aux deſirs,
Ta voix tremblottante
Se change en ſoupirs ;
Ta tête mourante,
D'amour languiſſante,
Penche ſur mon bras ;
Alors palpitante,
Toujours plus ardente,
Tes ſecrets appas
S'offrent à ma vue.....
Bientôt éperdue,
Dans mille torrens

De flâmes ſubtiles,
Se plongent tes ſens.
Tes levres mobiles,
De la volupté
Me dardent l'ivreſſe !.....
Douce enchantereſſe !.....
O félicité !.....
Nos bras s'entrelacent,
Nos baiſers s'effacent
Par d'autres baiſers !.....
O dans quels penſers
Mon eſprit ſe noye !.....
Quel touchant accord !
Quel ſort ! quelle joie !
Quel brûlant tranſport !.....
L'amour nous couronne,
Ses feux ſont vainqueurs;
Il nous abandonne,
Toutes ces douceurs.......
O *Myrthé* !..... j'expire !.....
Nos ſens conſumés:
Ah ! dans quel délire
Ils ſont abymés !...
Suſpends..... chere idole.....
Suſpends donc..... hélas !.....
Serré dans tes bras.....
Mon ame..... s'envole.....
Je cède au bonheur.....
Ta bouche mi-cloſe ....
S'ouvre..... j'y dépoſe
Ma vie & mon cœur.....
. . . .
. . . .

Cette Piece eſt pleine de chaleur & de ſentiment; les détails en ſont gracieux & paſſionnés; mais la grande facilité de M. Duſaulchoy de Bergemont, l'a empêché de faire diſparoître pluſieurs expreſſions peu poétiques,

beaucoup de vers de rempliſſage, & des rimes inexactes; cependant, malgré toutes ces taches, on ne peut refuſer de convenir que les beautés de cette piece en rachetent les défauts.

LES TROIS POISSONS D'OR.

CONTE.

Un bon homme avoit une fois trois petits poiſſons d'or, les plus jolis du monde. Il les avoit mis dans un petit étang dont l'eau étoit bien limpide, & il avoit grand plaiſir à les voir. Souvent il ſe mettoit ſur le bord, & leur jettoit des mies de pain, que les jolis petits poiſſons venoient chercher & dévorer avec avidité.

» Petits poiſſons, petits poiſſons, leur diſoit-il, ſi vous voulez toujours vivre heureux comme à préſent, prenez garde à deux choſes : la premiere, de ne pas paſſer la grille qui communique avec le grand étang voiſin de celui-ci; la ſeconde, de ne pas nager à la ſurface de l'eau quand je ne ſuis pas près de vous. »

Les petits poiſſons ne le comprenoient pas. Je vais bien le leur faire comprendre, dit-il, & il ſe plaça auprès de la grille. Lorſque l'un d'eux y venoit, il agitoit l'eau avec une ba-

guette, l'effrayoit, & il le faifoit retourner ; il en faifoit autant quand ils fe hafardoient à la furface de l'eau, & il les forçoit ainfi à regagner le fond.

» A préfent, dit-il, j'imagine qu'ils m'ont bien compris : » & il retourna chez lui.

Les trois petits poiffons fe raffemblèrent, hochèrent de la tête, & ne pouvoient pas comprendre pourquoi le bon homme vouloit les empêcher d'aller à la furface de l'eau, ou de paffer par la grille.

» Il eft pourtant là haut lui-même, dit l'un d'eux : pourquoi ne nous éleverions-nous pas un peu fur l'eau ? Et pourquoi nous renfermer ainfi, dit le fecond ? Quel mal peut-il y avoir à aller de tems en tems nous promener dans le grand étang ? »

» C'eft fûrement un homme dur, reprit le premier, qui ne nous aime pas, & qui ne veut pas nous laiffer divertir. »

» Je m'en foucie fort peu, repartit le fecond, je veux entreprendre une petite promenade dans le grand étang. Et moi dit le premier, pendant ce tems là, j'irai jouer au foleil à la furface de l'eau. »

Le troifieme, feul, étoit affez fage pour fe dire à lui-même : le bon homme a fûrement fes raifons pour nous avoir fait ces défenfes. Il eft certain qu'il nous aime, & qu'il ne demande pas mieux que nous nous amufions ;

car pourquoi viendroit-il ſi ſouvent nous jetter du pain, & montreroit il tant de joie quand nous le mangeons ? Non, ce n'eſt pas ſûrement un homme dur ; & je veux faire ce qu'il déſire, quoique je ne ſache pas pourquoi.

Le bon petit poiſſon reſta ainſi au fond de l'eau, & les autres firent ce qu'ils avoient dit. L'un paſſa à travers la grille dans le grand étang, & l'autre alla jouer au ſoleil à la ſurface de l'eau. Tous les deux ſe moquoient de leur frere, qui ſe privoit de ces plaiſirs. Mais qu'arriva-t-il ? L'un étoit à peine entré dans l'étang, qu'un brochet ſauta ſur lui, & l'avala. Un oiſeau de proie apperçut l'autre qui ſe jouoit à la ſurface de l'eau, fondit ſur lui, & le dévora.

Il ne reſta plus que le petit poiſſon ſage & obéiſſant. Le bon homme ſe réjouit de ſa docilité, & lui apporta tous les jours à manger. Il vécut heureux & tranquille juſqu'à une grande vieilleſſe.

La morale de ce conte n'eſt pas difficile à ſaiſir ; elle eſt à la portée de tout le monde. Profitez-en, vous, dans qui l'expérience n'a pas encore mûri l'eſprit & la raiſon, & vous vous en trouverez bien.

NOUVELLE ANNONCE DU COURIER MARITIME.

Par M. Lettré de St. Jore.

Nous avertiſſons le public qu'il a tort de ne pas vouloir s'abonner à notre gazette ; jamais ouvrage plus utile ne ſortit de la main des hommes ; on y trouve tout, l'arrivée, le départ des vaiſſeaux, le prix du ſucre, du cacao, &c. & cela rendu de la maniere la plus préciſe un mois après ; nos correſpondances ſont ſuperbes & ne nous coûtent pas un ſol ; nos connoiſſances ſur le commerce maritime, ſont infinies, quoique nous n'ayons jamais vécu que dans la bonne Ville de Paris, en badaudant avec les badauds ; le ſtyle de notre feuille eſt achevé, parce que celui qui en eſt le rédacteur, a beaucoup d'idées qu'il renferme ſoigneuſement dans ſon porte-feuille, & le public, qui ne s'en doute pas encore, en ſera un jour étonné ; abonnez-vous donc, chers Français, puiſque nous avons un privilège en bonne forme, afin que nous puiſſions vivre dans l'aiſance ; nous ne vous promettons pas de vous amuſer, ni de vous inſtruire ; mais nous vous fournirons réguliérement, deux fois la ſe-

maine, une feuille d'un papier doux & léger, qui vous fera fort utile pour certaine petite opération que vous connoiffez tous ainfi que nous ; foyez affuré que nous en avons fait l'effai, & que nous ferions au défefpoir de de vous tromper.

Après la lecture de cette annonce, nous jugeons que le public qui entendra fes intérêts, ne pourra plus refufer de foufcrire au *Courier maritime de M. Lettré de St. Jore*; les gens de cabinet, fur-tout, qui feront attaqués d'un mal fort commun, que l'on nomme *hémorrhoïdes*, feront fort bien, attendu la douceur du papier, de fe procurer ces feuilles falutaires.

L'EXEMPLE.

FABLE,

Par M. l'Abbé Dourneau.

— Pourquoi veux-tu, cruel enfant,
M'arracher mes petits ? ah ! c'eft m'ôter la vie !
(Difoit un Roffignol du ton le plus touchant :)
— Mon pere l'autre jour prit bien un nid de pie,
Ne puis-je pas en faire autant?

VERS
A Mme. DE MONTOURY,
NÉE DE THOMASSIN.

Par M. le Franc.

J'étois rêvant dans mon lit ſolitaire,
Remarquez bien qu'il s'en alloit minuit,
Car aujourd'hui Poëtes, d'ordinaire,
Rêvent, dit-on, le jour comme la nuit.
Voici venir l'enfant qui ne voit goutte:
Du bout de l'aîle il ouvre mon rideau
Doucettement, & puis me dit: » écoute,
» Pourrois-tu point dénouer mon bandeau?
» C'eſt dans Paris qu'on prétend l'avoir vue.
» — Qui donc? -- Elle a le ſourire enchanteur,
» Et ſa prunelle éloquente, ingénue,
» Peint à la fois ſon eſprit & ſon cœur.
» Sa voix, dit-on, de l'ame eſt l'harmonie:
» Le ſceau du goût ſur ſa bouche eſt empreint,
» Et la décence à la gaîté s'allie,
» Comme les lys aux roſes de ſon teint. «
Je répondis: » Seigneur..... à cette image,
» Attendez donc... Un certain mercredi... (1)
» -- Ah! je t'y prends, dit-il, petit volage.
» Voilà le mot, il a vu *Montoury*. «

---

(1) Jour d'une aſſemblée littéraire qui ſe tient depuis plus de vingt ans, chez M. de Begon, ancien Intendant de la Marine, où pluſieurs Gens de lettres liſent de leurs productions, Mme. de Montoury s'y rend fort ſouvent

ENVOI DE LA PIECE PRÉCÉDENTE.

Après *Cournand* chanter *Adélaïde*,
C'eſt, direz-vous, grande témérité.
Non, c'eſt vouloir, par le temple de *Gnide*,
S'acheminer vers l'immortalité.

Cette piece eſt très-ingénieuſe, on y reconnoît l'Auteur d'une foule de fables charmantes, pleines de naïveté & de la morale la plus vraie & la plus heureuſement préſentée. M. le Franc parle du mercredi de M. de Begon; je ſaiſis avec tranſport cette occaſion de parler de cet homme reſpectable qui, par la douceur de ſon commerce, la pureté de ſes mœurs, la bonté de ſon cœur, eſt ſi cher à ſes amis, & en général à tous ceux qui ont le bonheur de le connoître. Il aſſemble chez lui toutes les ſemaines, une foule de beaux eſprits, de femmes à talens & pleines de graces & d'attraits, telles que Mme. Duquenne, Mme. Légier, &c. Et au lieu de s'ennuyer poliment autour d'un tapis verd, on s'amuſe véritablement en s'ornant l'eſprit & ſe formant le cœur; la maniere ouverte, honnête & décente dont M. de Begon accueille ceux qui viennent chez lui, ajoute encore un nouveau charme à ſes aſſemblées.

LE TERME DE LA PLUS DOUCE ERREUR,

ÉLÉGIE,

Par M. Dusaulchoy de Bergemont.

C'en est donc fait, il faut cesser d'aimer!
Il faut cesser de tenir à la vie!
Car sans retour elle nous est ravie,
Lorsqu'amour fuit, las de nous animer.
Est-ce vivre, en effet, que d'être seul au monde,
Que de porter un cœur aux ennuis condamné,
Qui, soupirant, abandonné,
Désire en vain qu'un autre lui réponde?

Je n'existe donc plus, puisque de ton amour
J'ai vu s'éteindre la constance!
Puisque, dans le sommeil, la froide indifférence
Glace ton ame sans retour!
Je vais couler des jours filés par la tristesse;
Je porterai mes yeux vers ces temps de bonheur,
Tems écoulés trop tôt, témoins de ta tendresse,
Où j'osois me flatter que la froide vieillesse,
Même en frappant sur nous, laisseroit dans ton cœur
Celui qui, pour toi seul, eut aimé sa jeunesse!
» Notre hiver, me disois-je, aura de la douceur,
» J'aurai toujours vécu pour celle que j'adore;
» Sans trouble & sans regrets, nous aurons même ardeur,
» Et nos tremblantes mains voudront s'unir encore.
Espoir dont le prestige endormoit ma raison,
Vous me trompiez, hélas! à présent l'amertume,
L'excès de la douleur me trouble & me consume,
Et le malheur m'accable en ma jeune saison.

Ainsi qu'un tourtereau fidèle,
Dont l'amante a perdu le jour,
Qui, soupirant, battant de l'aîle,
D'une voix gémissante, aux bosquets d'alentour;

Raconte ſa peine mortelle;
Demande à tout des nouvelles de celle
Qu'il vient de perdre ſans retour;
Qui, la trouvant enfin, vole expirer près d'elle.

Ainſi j'erre penſif, je t'appelle, & mon cœur
S'élance vers le tien qui méconnoît ſa flâme,....
L'aſpect d'un ciel riant ne ravit plus mon ame,
Et ſans plaiſir ma main cueille une fleur!
J'invoque la *Parque* inhumaine;
» Tranche, lui dis-je, de mon ſort,
» La trop peſante & trop funeſte chaîne!
» Quand on n'eſt plus aimé, le ſeul bien, c'eſt la mort.

Quelle ſenſibilité touchante! quelle douce mélancolie, quelle naïve expreſſion d'un cœur tendre, règnent dans cette Elégie! Sans connoître l'Auteur, on l'aime à la lecture ſeule de cette piece; nous l'engageons beaucoup à ne pas ſe décourager, il feroit un vol aux gens de goût.

EPITRE A M. DUPONT,

Avocat au Parlement de Nancy (1),

Par M. Duſaulchoy de Bergemont.

Au milieu du monde frivole,
Où je végete triſtement,
Si je cherche le ſentiment,
Je vois une ombre qui s'envole;

---

(1) NOTE DE L'ÉDITEUR.

M. Dupont vit en ſage à la campagne, où il a trouvé le bonheur dans une vie active & paiſible, qui

Mon cœur, qui ne peut s'étourdir,
Bercé par la trompeuſe idole
Qu'en ces lieux on nomme plaiſir,
Veut un ami qui le conſole.
Hélas! cette félicité,
Qui fait courir un ſot vulgaire,
N'eſt, pour mon eſprit révolté,
Qu'une éblouiſſante chimère!
J'invoque la ſimplicité,
J'aime les plaiſirs du village;
On y jouit en liberté,
L'innocence y ſourit au ſage.
De l'opulence & des grandeurs
Jamais on n'y connut l'ivreſſe,
Et même, couché ſur les fleurs,
On y repoſe ſans moleſſe.

Là, tu vois couler, dans la paix,
Les jours que la *Parque* te file,
Tu fixes du port, ſans regrets,
Le vain tumulte de la ville,

---

entretient en lui la ſanté du corps & celle de l'ame; les lettres, la muſique & l'agriculture font ſes plaiſirs & ſes occupations; l'une eſt pour lui le repos des autres: il travaille, dans ce moment à un ouvrage rempli de profondeur, de philoſophie & d'éloquence, où il explique, de la manière la plus claire & la plus nette, l'origine, les cauſes du célibat; repréſente, avec un forte & courageuſe énergie, les ſuites dangereuſes qu'il entraîne pour les mœurs & les intérêts de la ſociété, & nous indique les remèdes que l'on pourroit apporter pour l'extirper du corps ſocial. M. Dupont héſite à livrer à l'impreſſion cet ouvrage utile, qui, ſelon lui, n'eſt pas digne d'être offert aux yeux du public; mais nous lui répondrons, avec tous les gens inſtruits, que trop de modeſtie eſt un défaut; &, avec les amis éclairés auxquels il a lu ſon manuſcrit, que cette modeſtie eſt encore un plus grand défaut, quand on a fait un bon ouvrage.

Et d'un ſommeil jamais troublé
Par les clameurs de l'impoſture,
Tu dors ſous l'œil de la nature,
Quand l'ennui me tient éveillé.

Tous les matins la jeune Aurore,
Pour préſider à ton lever,
D'un plus bel azur ſe colore,
Et tu te plais à l'obſerver ;
L'amitié conſtante & fidelle
Agrandit ton humble foyer,
Où la Déeſſe fraternelle
Vient s'attendrir & s'égayer.
Noble jouiſſance de l'ame !
Quand, pour toi, s'échauffe mon ſein,
Lorſque ton ſeul beſoin m'enflâme,
Amitié, je t'appelle en vain !
J'ai connu ta grace touchante,
Tu fis un inſtant mon bonheur :
Hélas ! & ta main bienfaiſante
Ne repoſe plus ſur mon cœur !....

Errant au ſéjour des intrigues,
Jouet des caprices du ſort,
Dédaignant de honteuſes brigues,
Son exiſtence eſt une mort !

Doux ſentimens, noble héroïſme,
Vous commandiez à nos aïeux !
A préſent un froid égoïſme
Vous remplace chez leurs neveux !
On n'a que vos noms dans la bouche,
On les répète chaque jour ;
Mais dans les cœurs que rien ne touche,
L'intérêt calcule l'amour !....

Sageſſe ! l'on détruit ton temple,
Déja ton culte eſt renverſé ;
C'eſt l'erreur qu'ici l'on contemple,
L'homme s'y livre en inſenſé.
Hélas ! pour toi, quand je ſoupire,
Au milieu de tes ennemis,
Déeſſe, daigne me ſourire,
Que ton abord me ſoit permis !

Et

Et ſi l'amitié ſecourable
Ici n'allume plus ſes feux,
Si, fuyant un ſéjour coupable,
Elle ſe cache en d'autres lieux :
Avec ta ſublime influence,
Heureux, de toi ſeule enchanté,
Si je n'éprouve ſa préſence,
Du moins je l'aurai mérité !....

Toi, qu'un eſprit ſolide éclaire,
Qui fus, dès l'âge de l'erreur,
De l'exiſtence paſſagere,
Fixer le rapide bonheur;
Ah ! reſtes ſous le toit champêtre,
Abri de ta félicité,
Pourſuis, juges, ſaches connoître
L'erreur & la réalité;
Laiſſes fourmiller ſur la terre
Tous ces inſectes orgueilleux,
Qui, d'un abyme de miſère,
Bravent inſolemment les cieux.
Sur l'humble ami de la ſageſſe,
Le paiſible habitant des champs,
L'Eternel verſe avec largeſſe
Des plaiſirs toujours renaiſſans;
Le calme à jamais l'accompagne,
La vertu guide ſes penchans;
Ami, ce n'eſt qu'à la campagne
Que les cœurs ſont purs & contens.

Une ſimplicité touchante, une morale pure, une douce mélancolie, ſont le mérite de cette Epitre; point de mauvais goût : mais elle n'eſt peut-être pas aſſez travaillée; nous en trouvons auſſi les penſées trop découſues, & les tranſitions mal amenées.

IN-PROMPTU,

A Mlle. CAV....I,

Par M. de CARNAZET.

Eſprit, talens, beauté, voilà votre partage ;
Amour vous fit un don : c'eſt l'art de tout charmer ;
Mais il vous fit un cœur, connoiſſez-en l'uſage :
Il le fit pour aimer.

EPIGRAMME,

Par M. PARADIS, Seigneur de GOUSSELAN, Peintre fameux, malgré tout ce que l'envie peut dire.

Pour me punir du larcin d'un baiſer,
Pris ſur les roſes de ſa bouche,
Eglé ne voit mes feux qu'avec un œil farouche ;
Mes plaintes, mes ſoupirs ne peuvent l'appaiſer,
Elle refuſe de m'entendre !
De ce baiſer pourtant ne vient pas ſon courroux ;
Car, pour y mettre fin, je pourrois le lui rendre ;
Mais nous avions un tiers auprès de nous.

M. *Paradis de Gouſſelan* jure ſes grands Dieux qu'il n'eſt pas l'Auteur de cette Epigramme pleine de ſel ; nous qui ſavons, à n'en pas douter, qu'il a fait bien pis, nous aſſurons le public qu'il peut, en ſûreté de conſcience, la mettre ſur le compte de cet aimable Artiſte.

Le vrai mérite ſe cache toujours ; mais l'admiration fait lever le voile ſous lequel il s'enveloppe. M. *Paradis de Gouſſèlan*, qui fait les délices de ſa Patrie, par ſa maniere agréable d'écrire & de peindre, ainſi que par les graces, la fineſſe de ſon eſprit, la politeſſe & l'aiſance de ſes manieres, feroit de vains efforts pour échapper à nos éloges. La ville de *Toul*, où il eſt né d'un pere qui rendit de grands ſervices à ſes Concitoyens, *en les mettant fort bien en pieds*, ne ceſſera jamais d'offrir à ſes talens ſupérieurs, l'hommage que ſa modeſtie rend encore plus juſte ; & nous, nous déclarons à l'univers qu'il doit admirer ce rare perſonnage.

(*Cette note nous a été communiquée par Mlle. ***.*)

LES ÉPOUX MALHEUREUX,

Par Madame Duquenne.

Phœbus avoit triplé le cercle de l'année,
Depuis que, ſous les loix d'un paiſible hyménée,
Conſtant & *Servilie* avoient uni leurs cœurs ;
Et comme au premier jour leurs nœuds étoient de fleurs,
Lorſque le ſort jaloux de leur amour fidelle,
Vint les frapper tous deux d'une atteinte cruelle.
Pour un perfide ami, ces époux généreux
Avoient aliéné les biens de leurs aïeux ;
Ils avoient tout perdu, leur ruine étoit entière,
Sous leur toit s'avançoient le trouble & la miſère.

Servilie, éplorée, allaitant ſon enfant,
Eprouvoit en ſon ame un noir frémiſſement;
„ Hélas! quels maux un jour le pourſuivront encore,
„ Si le malheur déja préſide à ſon aurore!
„ S'il eſt né pour ſouffrir, ah! ſon triſte berceau,
„ Puiſſe-t-il à l'inſtant ſe changer en tombeau!
Alors, en ſanglottant, cette ſenſible mère,
Preſſoit entre ſes bras cette plante ſi chère.

Conſtant, à cet aſpect, n'étoit pas préparé:
Ce qu'il aime eſt ſouffrant, ſon cœur eſt déchiré.
„ Il faut tout réparer, dit-il, de mon amante,
„ Ecarter les ennuis, la miſère effrayante!
„ Rendons-lui le repos; que mon travail conſtant
„ Dès ce jour ſoit l'appui de l'arbuſte naiſſant
„ Qui tomberoit, ſans moi, courbé par l'infortune!...
„ Sans fatiguer les cieux d'une plainte importune,
„ Agiſſons, il eſt temps, ... je vole à mon devoir! ...
Il ſent renaître alors un conſolant eſpoir;
Il ſollicite, il preſſe, & ſa vive tendreſſe
Rend ſa voix éloquente, ... il touche, il intéreſſe;
Il obtient à la fin, en des climats lointains,
Un poſte qui, bientôt, changera leurs deſtins.

Mais il faudra quitter ſa chère *Servilie*,
C'eſt plus, hélas! pour lui, que de quitter la vie!
Et comment annoncer, à cet objet charmant,
Le ſacrifice affreux que lui fait ſon amant?
Pourra-t-il réſiſter à ſa douleur mortelle?
Pourra-t-il voir ſes pleurs, ſans expirer près d'elle?
Mais, ... la miſère! ô ciel! ... ce mot rend à ſon cœur
Toute ſon énergie & toute ſa vigueur:
Il court à ſon épouſe, il voit couler ſes larmes;
Contre elles, c'eſt l'amour qui lui donne des armes;
Sa langue en vain refuſe à ſa voix d'obéir,
Il doit être cruel afin de la ſervir.

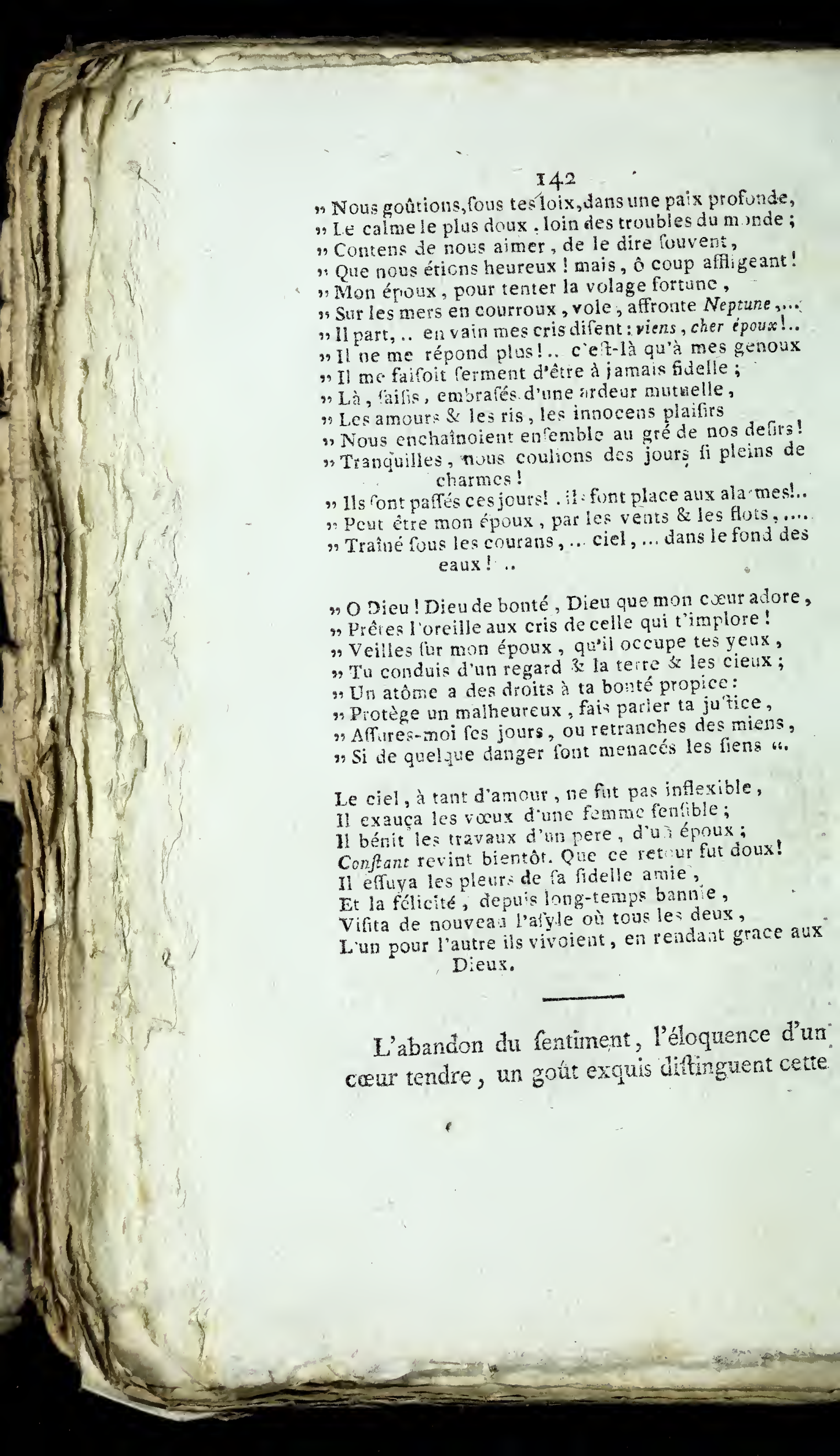
Mais, combien cet effort va coûter à ſa flâme!
Que de regrets bientôt tourmenteront ſon ame! ....
Il part, .. & *Servilie*, à ſes triſtes adieux,
Invoque le trépas, elle ferme les yeux;
Une morne pâleur s'étend ſur ſon viſage;
Elle chancelle, tombe, & des ſens perd l'uſage.

Ainſi j'ai vu la roſe à ſa tige languir,
Laiſſer pencher ſa tête: & ceſſer d'éblouir,
Alors que le ſoleil, ſous les voûtes de l'onde,
Dans les bras de *Thétis* oublioit notre monde.

Mais quand elle revint de l'horrible ſommeil
Qui l'avoit accablée, ô uel fut ſon réveil!
Ses yeux cherchent celui qui va gémir loin d'elle,
Avec un doux accent ſa voix tendre l'appelle;
Puis, de ſon cœur mourant, s'échappent ces diſcours,
Que ſes triſtes ſoupirs interrompent toujours.

» Trompeuſe illuſion, ſéduiſante chimère,
» Vous qui berciez mes ſens de l'erreur la plus chère,
» Douce union des cœurs, ô ma félicité!
» L'ennui ſeul vous remplace en mon ſein agité!
» Sans relâche il m'obſède, & mon ame tremblante
» Pleure les doux plaiſirs de ma flamme conſtante;...
» J'ai vu fuir ce que j'aime, hélas! ſi tendrement;
» L'exiſtence pour moi n'eſt plus qu'un long tourment!

» Amour, fatal amour, par combien de traverſes
» Troubles-tu les douceurs qu'en nos ames tu verſes!
» Si tu nous fais goûter un inſtant de bonheur,
» Faut-il qu'il ſoit ſuivi du poids de ta fureur?
» Sur nos ennuis, hélas! fondes-tu ton empire?
» Ou n'es-tu qu'un tyran qui flatte pour détruire?
» Voudrois-tu pas? .. mais non ... j'outrage ta bonté...
» Tu me comblas jadis de ta félicité!
» C'eſt toi, cruel deſtin, dont le décret barbare
» Fait deux infortunés, c'eſt toi qui nous ſépare!
» Seul tu fus mon tyran, ſeul tu fais mon malheur!...
» Pardonne, amour, pardonne aux combats de mon cœur!
» Contre toi j'élevois une voix altérée;
» Je t'accuſois des maux de mon ame égarée...
» Quand, par toi, j'ai connu le doux plaiſir d'aimer,...
» Tu m'appris l'heureux art de plaire & de charmer
» Cet époux précieux dont je pleure l'abſence;
» Tu préparas nos cœurs pour chérir la conſtance.
» D'accord avec l'hymen, tu nous unis tous deux;
» Enivrés & ravis plus même que les dieux;



» Nous goûtions, ſous tes loix, dans une paix profonde,
» Le calme le plus doux, loin des troubles du monde;
» Contens de nous aimer, de le dire ſouvent,
» Que nous étions heureux! mais, ô coup affligeant!
» Mon époux, pour tenter la volage fortune,
» Sur les mers en courroux, vole, affronte *Neptune*,...
» Il part, .. en vain mes cris diſent: *viens, cher époux*!..
» Il ne me répond plus!.. c'eſt-là qu'à mes genoux
» Il me faiſoit ſerment d'être à jamais fidelle;
» Là, ſaiſis, embraſés d'une ardeur mutuelle,
» Les amours & les ris, les innocens plaiſirs
» Nous enchaînoient enſemble au gré de nos deſirs!
» Tranquilles, nous coulions des jours ſi pleins de charmes!
» Ils ſont paſſés ces jours! . ils ſont place aux alarmes!..
» Peut être mon époux, par les vents & les flots, ...
» Traîné ſous les courans, ... ciel, ... dans le fond des eaux! ..

» O Dieu! Dieu de bonté, Dieu que mon cœur adore,
» Prêtes l'oreille aux cris de celle qui t'implore!
» Veilles ſur mon époux, qu'il occupe tes yeux,
» Tu conduis d'un regard & la terre & les cieux;
» Un atôme a des droits à ta bonté propice:
» Protège un malheureux, fais parler ta juſtice,
» Aſſures-moi ſes jours, ou retranches des miens,
» Si de quelque danger ſont menacés les ſiens «.

Le ciel, à tant d'amour, ne fut pas inflexible,
Il exauça les vœux d'une femme ſenſible;
Il bénit les travaux d'un pere, d'un époux;
Conſtant revint bientôt. Que ce retour fut doux!
Il eſſuya les pleurs de ſa fidelle amie,
Et la félicité, depuis long-temps bannie,
Viſita de nouveau l'aſyle où tous les deux,
L'un pour l'autre ils vivoient, en rendant grace aux Dieux.

L'abandon du ſentiment, l'éloquence d'un cœur tendre, un goût exquis diſtinguent cette

nouvelle touchante ; la plus douce ſimplicité ajoute encore à ce mérite ; on ne peut porter plus loin la facilité ; Mde. Duquenne, après de telles preuves de talent, ſeroit trop modeſte, ſi elle ſe refuſoit encore à ſatisfaire l'impatience des gens de goût, qui lui demandent le recueil de ſes productions.

Peut-être des eſprits chicanneurs trouveront-ils quelques vers négligés, quelques longueurs dans cette piece ; que ces Meſſieurs ſe chargent de les faire appercevoir ; pour nous, nous ne pouvons que nous livrer à l'attendriſſement que nous éprouvons en la liſant ; lorſque l'on eſt ému, il eſt impoſſible de juger froidement.

LES LARMES

Ne ſont pas toujours une marque de la bonté du cœur.

Je me ſuis toute ma vie défié, mes chers amis, de ces gens qui s'attendriſſent à tous propos ; je ne puis me décider à les croire partagés de cette ſenſibilité des belles ames dont je me ſuis formé l'idée ; je les ai vus ſi ſouvent méchans après s'être attendris, que leur ſenſibilité me ſemble plutôt une foibleſſe dans

quelque partie de l'organiſation, qu'une qualité du cœur.

Vous connoiſſez, comme moi, Madame *de Prouville*; vous ſavez comme elle ſe récrie au récit de la plus petite égratignure que l'on aura faite à quelqu'un; parlez-lui d'un malheureux pere de famille dont la fortune eſt renverſée, que l'on traîne dans les priſons; de ſon épouſe & de ſes enfans en bas âge plongés dans la miſere la plus affreuſe; parlez-lui d'une jeune fille belle & vertueuſe, qui, après avoir perdu les auteurs de ſes jours, ſe trouve dans le beſoin, expoſée à toutes les ſéductions de l'opulence vicieuſe; vous verrez les larmes couler de ſes yeux avec abondance, elle débitera de ſi belles choſes ſur les infortunes humaines, ſur le plaiſir délicieux de faire des heureux & ſur la vertu, que tout le monde la croira un Ange de bienfaiſance envoyé pour ſoulager les peines des mortels; mais elle ſe borne à ces larmes, à ces déclamations ſtériles, & cependant M^de^. *de Prouville* a deux cent mille livres de rente.

Vous connoiſſez auſſi la mielleuſe Comteſſe *de Berval*; vous l'avez vue cent fois ſe trouver mal, avoir des attaques de nerfs à l'aſpect d'un pauvre; les malheurs qui affligent les hommes, la font mourir en détail, dit-elle; elle ne conçoit pas comment on peut jetter les yeux ſur un être ſouffrant, ſans avoir l'ame

déchirée & ſans ſe dépouiller pour lui; ſes vapeurs lui prennent, ſi l'on tue un poulet en ſa préſence; l'idée de la médiſance, de la méchanceté, de la vengeance, de la dureté, ne peut entrer dans ſon ame; elle ne conçoit pas comment on ſe livre ſi ſouvent à ces paſſions; il eſt ſi doux d'être ſenſible, indulgent pour les défauts de ſes ſemblables! d'entendre les expreſſions de la reconnoiſſance & du ſentiment ſortir de la bouche de ceux que l'on a obligés, qu'elle s'étonne de plus en plus de voir que l'on néglige ces inaltérables jouiſſances! Cependant Madame *de Berval* n'a jamais obligé perſonne, elle s'aime beaucoup, a grand ſoin d'elle-même, elle ne ceſſe de médire, elle a fait enfermer ſon mari, abandonné ſes enfans, & n'eut jamais d'amis; quand ſes gens ſont malades elles les fait porter à l'Hôtel-Dieu, parce que ce ſpectacle l'attendriroit trop.

Vous avez vu cent fois M. *de Verſan*, cet homme qui ſait dire & écrire des choſes ſi touchantes; vous ſavez, mes bons amis, que les grands mots d'humanité, de bienfaiſance, de ſentiment, ſous toujours dans ſa bouche & ſous ſa plume; comme il aime à s'attendrir à la repréſentation d'une piece intéreſſante, quand il eſt tranquillement aſſis dans ſa loge; comme il ſavoure avec délices, en verſant de douces larmes, la lecture d'un ouvrage où le ſentiment eſt peint, quand il eſt fort à ſon aiſe

dans ſa bergere, devant un bon feu & que ſon appartement eſt bien clos! Si vous allez le voir, vous ne pourrez réſiſter au charme de ſa converſation, il s'emparera de tous les replis de votre cœur, il le pénétrera des plus douces impreſſions, & vous ſortirez adorant le ſien. S'il vous écrit, vous relirez vingt fois ſa lettre, & votre ame ne pourra ſe refuſer à l'émotion que cette lettre vous inſpirera. M. *de Verſan* a toujours une table très-délicatement ſervie, d'excellent vin; c'eſt au deſſert qu'il faut le voir: voilà l'inſtant où ſa ſenſibilité déborde, ſa tête s'échauffe; avec les expreſſions les plus énergiques & les plus brûlantes, il peint les infortunes humaines; il déclame contre la dureté, contre les vices du ſiècle; il paſſe en revue tous les abus, il s'emporte ſur le peu d'attention que l'on fait à la claſſe la plus nombreuſe & la plus utile de la ſociété, qu'on laiſſe périr dans la miſere & l'abandon; tous ces infortunés lui ſont chers, ils ſont des hommes, il les porte dans ſon cœur; il feroit, ſans héſiter, le ſacrifice de tout ce qu'il poſſède & de lui-même pour changer leur triſte deſtinée; alors il ſanglotte, &, pour pour remettre ſes eſprits, il avale, en ſoupirant, un grand verre du meilleur vin des trois côteaux. Mais voyons à préſent le revers de la médaille: un des conviés, après ce qu'il a entendu, croit M. *de Verſan* le plus obli-

geant des hommes, il a beſoin, quelque temps après, d'une ſomme peu conſidérable, pour un engagement ſacré, s'il ne la trouve pas il eſt perdu de réputation; il va, avec confiance, chez l'homme ſenſible, dont les diſcours l'ont pénétré d'admiration & de reſpect, il lui raconte ſa poſition; il eſt refuſé poliment, car M. *de Verſan* n'a jamais d'argent quand il faut rendre ſervice; mais, en revanche, il pérore beaucoup, maudit le ſort qui lui ravit, dans ce moment, la jouiſſance d'être utile à un galant homme, & finit en l'excitant à la patience & au courage. Les affaires de ſon propre frere étoient dérangées, un crédit limité les auroit rétablies; M. *de Verſan* a juré de ne jamais s'engager, il laiſſe empriſonner ſon frere, il gémit ſur ſon ſort, parce qu'il l'aime, dit-il, plus que lui-même; mais il ne fait rien pour lui. Il a beaucoup de parens pauvres, il les laiſſe mourir de faim. Voilà cet homme qui porte les malheureux dans ſon cœur, & qui ſacrifieroit tout pour adoucir leur ſort.

Après ces exemples, fiez-vous donc aux hommes, croyez aux bons cœurs, ſoyez la dupe des beaux diſcours & des pleurs! O mes amis! notre pauvre nature eſt bien abatardie, il eſt difficile d'y reconnoître, à préſent, l'image du Créateur! Heureux encore quand nous ne ſommes que foibles! Mais, que dis-je? .... quand on eſt foible on eſt bientôt mé-

chant. Croyez en mon expérience, mes amis, j'eſpere un jour vous démontrer cette vérité d'une maniere qui ne vous laiſſera aucun doute.

LA CHRONIQUE,

Imitation de COWLEY, Poëte Anglois,

Par M. N. D. L. M.

Celle, ſi je m'en ſouviens bien,
Qui régna ſur moi la première, ...
Oui, la première, .. fut *Glicère*.
Pauvre *Glicère* ! en moins de rien
On la vit, à la belle *Helene*,
Céder le trône, ſans retour :
Celle-ci n'y ſiégea qu'un jour,
Puis le remit à *Madeleine*.

Je prenois goût au changement.
Madeleine fut détrônée ;
Annette me plut un moment :
Cécile finit la journée.
Honorine, le ſceptre en main,
Voulut être ma Souveraine ;
J'y conſentis. ... Le lendemain
Liſe s'offrit, & fut ma Reine.

J'avois déja changé ſix fois ;
Liſe conſervoit ſon Empire
Depuis près de quatre grands mois.
Pour ſon malheur je vis *Zelmire*.

C

Zelmire fut Reine à ſon tour,
Juſqu'au moment où *Roſalie*,
Riche en appas, riche en amour,
De m'adorer fit la folie.

L'attribut de la royauté,
Depuis deux mois, ornoit ſa tête;
Roſalie en prit vanité:
Euphroſine fit ma conquête.
Euphroſine, non ſans courroux,
Réſigna le ſceptre à *Victoire*.
Le cœur de *Roſe* en fut jaloux:
De l'obtenir il eut la gloire.

Roſe, hélas! régna dix-huit jours.
Ce fut un ſiècle d'injuſtices;
J'étois bien las de ſes caprices,
Quand *Laure* en arrêta le cours.
Quelle étoit belle, cette *Laure*!...
Suzon pourtant la ſupplanta;
Mais auſſi-tôt *Eléonore*
Sourit, & la dépoſſéda.

Marthe détrôna la derniere.
Marthe mourut un mois après;
Pour m'en conſoler, tout exprès,
Je pris *Flore*, *Agnès* & *Glicère*;
Je leur donnai quelques inſtans.
Puis j'aimai, je laiſſai *Sophie*;
Enſuite vint une anarchie,
Dont je me ſouviendrai long-tems.

Je repris le joug monarchique,
Et reperdis ma liberté.

Un matin la belle *Angélique*
S'empara de la royauté.
A midi ſonnant, *Roſamonde*
Réuſſiſſoit à l'en chaſſer ;
Et, dès le ſoir, *Suzon ſeconde*
Me plut, & vint les remplacer.

Je comptois ma vingtieme année,
Glicère, troiſième du nom,
Chaſſa la folâtre *Suzon*,
Qui ne régna qu'une journée.
Ah! ce n'eſt point avoir été
Que d'avoir été ſans *Glicère* :
Puiſſe, puiſſe le ciel proſpère
Lui donner *long règne* & *ſanté*.

Il y a de la gaieté, de l'aiſance, de la légéreté dans cette piece, le ton en eſt original & les vers bien tournés.

ÉLÉGIE

SUR UN CIMETIERE DE CAMPAGNE,

Imitation de CRAY, Poëte Anglois,

Par M. Duſaulchoy de Bergemont.

Des cloches de la mort les complaintes funèbres
Annoncent aux mortels l'approche des ténèbres.
Loin des guérets féconds les troupeaux mugiſſans
Vers l'étable déja ſe traînent à pas lents ;
Quittant de ſes travaux la peine journaliere,
Le peſant Laboureur regagne ſa chaumiere ;

L'effroi, dans l'univers, accompagne la nuit :
On dort !... & moi.. je veille ! & l'horreur me poursuit !

J'aimois tant à fouler l'émail de la prairie, ...
L'ombre voile à présent sa parure fleurie ! ......
Un lugubre silence, habitant des tombeaux,
M'entoure tristement sans me rendre au repos ! ....
Mais ... quels sombres accens affligent mon oreille ?
C'est le hibou plaintif qui, lorsque tout sommeille,
Fait retentir les airs de ses gémissemens ;
Ce Château qui tomba sous la ruine des tems,
Dans le creux d'une tour où serpente le lierre,
Chaque jour lui fournit une ombre hospitaliere ;
La nuit abandonnant ces pénates secrets
Solitaire, il parcourt les épaisses forêts .....

Que vois je ? . . . des monceaux & de mousse & de poudre,
Sous des arbres touffus qui menacent la foudre !...
Ces sauvages ormeaux, ces augustes cyprès,
Eloignent la clarté de cet asyle frais : . . . .
Là, reposent en paix, sous leurs branches antiques,
Des Bergers du hameau les dévanciers rustiques ;
Dans l'étroite demeure à jamais enfermés,
Leurs cœurs du sentiment ne sont plus animés !
Ni du coq orgueilleux la chanson matinale,
Qui provoque au retour l'amante de *Céphale* ;
Ni des chantres des bois les doux gazouillemens,
Ni des tendres pipeaux les accords si touchans,
Ne les feront sortir de la couche éternelle !
Ils ne reprendront plus leur dépouille mortelle,
Pour respirer encor les parfums du matin,
Que l'aîle des zéphirs leur porteroit en vain ! ...

Autrefois à la peine opposant le courage,
De l'utile charrue ils menoient l'attelage ;
L'or des moissons tomboit sous leur tranchante faux,
Le sol le plus ingrat cédoit à leurs travaux.
Sous les coups redoublés de leur hache pesante,
Le chêne altier cent fois, d'une voix gémissante,
Fit redire sa chûte aux échos des forêts,
Et le loup affamé fut percé de leurs traits.

Ce n'eſt donc plus pour eux qu'un feu brillant pétille !
Qu'une épouſe chérie & ſa jeune famille,
A l'entour du foyer prépare un doux repas! ....
Ils ne verront donc plus, levant leurs petits bras,
Des enfans innocens qui, d'un œil de tendreſſe,
Demandent un baiſer, une ſeule careſſe ! ....

O vous, qui mépriſez leur douce obſcurité,
Leurs plaiſirs ſans remords, & leur ſimplicité,
Ambitieux amans d'une trompeuſe gloire,
Souriez au récit de leur naïve hiſtoire!
Bientôt ſonnera l'heure où l'ombre du tombeau
Vous réunira tous ſous le même niveau ! ....

Le triomphe inſolent d'une illuſtre naiſſance,
La pompe du pouvoir, l'éclat de l'opulence,
Tout ! ... juſques au génie, éprouvent même ſort!
Le ſentier des honneurs n'aboutit qu'à la mort....

Des éloges menteurs les offrant pour exemples
Ne font pas retentir les voûtes de nos temples ;
De la poſtérité l'équitable burin
N'a point gravé leurs noms ſur le marbre & l'airain ;
A leurs hautes vertus en leur ſource étouffées,
Elle n'érigea point de ſuperbes trophées ;
Eſclaves des grandeurs, pourquoi les plaignez-vous ?
Etes-vous donc exempts d'un ſort commun à tous?
Quand vous êtes éteints, votre froide pouſſiere
S'échauffe-t-elle encor d'un rayon de lumiere ?
Hélas! ce mauſolée, où les arts & l'orgueil
Se diſputent le droit d'enrichir un cercueil,
Ne rend point à vos corps le ſouffle qui s'échappe!
La vapeur de l'encens, lorſque le temps vous frappe,
De vos adulateurs les magiques accens,
Pour charmer le trépas, ſont toujours impuiſſans ! ....

Peut-être ce gazon couvre-t-il ce qui reſte
D'un cœur jadis formé d'une flamme céleſte ;
Des mains dignes du glaive ou du ſceptre des Rois,
Ou du luth qu'*Appollon* anime ſous ſes doigts.

Mais, le ſavoir, chargé des dépouilles des âges,
De ſon livre, pour eux, n'a point ouvert les pages,

L'indigence glaça les élans de leurs cœurs,
Et trancha de l'esprit les germes créateurs.

Des montagnes, ainsi, les entrailles profondes
Recèlent ces trésors idoles des deux mondes;
Ainsi, dans les déserts, mille naissantes fleurs,
Emaillent les gazons de leurs vives couleurs.

Peut-être, hélas! peut-être est-ce là que sommeille
Un *Moliere* inconnu, l'ame du grand *Corneille*;
Un *Racine*, ignorant cet art mélodieux
Qui commande à nos cœurs des pleurs délicieux;
Un *Boileau*, qui des vers méconnut la cadence;
Un *Bossuet*, en vain formé pour l'éloquence;
Un *Gesner*, qui guidoit, en esclave, un troupeau,
Et jamais n'emboucha le tendre chalumeau!
Peut-être, aussi, mes pieds touchent la sépulture
D'un *Buffon*, dont la voix embrassant la nature,
Eut indiqué les loix de ce vaste univers;
Appellé sous nos yeux tous les êtres divers,
Et portant le flambeau sur l'homme enfin lui-même,
Nous en eut expliqué l'embarrassant problême,
Si l'éducation, d'un secours bienfaisant,
Avoit pu féconder son génie en naissant.

Sur les ames jamais ils n'eurent cet empire,
Que donne l'éloquence au mortel qu'elle inspire.
Par un pénible sort, constamment abattus,
Ils perdirent toujours le prix de leurs vertus;
Et l'encens qu'aux grands cœurs donne la renommée
Ne les enivra point de sa douce fumée.
Ils ne t'ont pas connu, pouvoir délicieux,
De verser des bienfaits, de faire des heureux!
Mais, si de leurs vertus les marques furent vaines,
Leurs vices, en revanche, eurent aussi des chaînes.
Détestables bourreaux, dans le sang des humains,
Ils n'ont souillé jamais leurs innocentes mains;
Ils n'ont point arrosé des pleurs de la patrie,
Le marche pied fumant qui, vers la tyrannie,
Porta ce lâche *Octave* & l'indigne *Cromwel*!
Trop simples pour former un projet criminel,
Dans leurs cœurs droits & purs la timide ignorance
Laissa toujours l'entrée à la douce clémence.

De leur front ingénu, siège de la pudeur,
Ils n'ont jamais contraint la modestie rougeur.
Redoutable vengeur, satellite des crimes,
Le remords dévorant n'en fit pas ses victimes;
Pour d'impures *Phrinés*, de vils ambitieux,
Ils ne brûlèrent pas l'encens fait pour les Dieux !...

Quel est ce monument de grossiere structure,
Qui, des temps outrageux, semble affronter l'injure ?...
J'apperçois quelques vers, par la mousse effacés,
Que la tendre amitié sur la pierre a tracés,
Ils disent : *Voyageur, donnes-lui quelques larmes* !....

Hélas ! qui, dans l'oubli, trouva jamais des charmes ?
Sans jetter en arriere un regard douloureux,
Résigne-t on ses jours, fussent-ils malheureux !...
Même à l'instant fatal où notre ame s'envole,
Elle aime les regrets d'un cœur qui se désole !
Les yeux, en se fermant, sollicitent des pleurs !
Et nos cendres encor jettent quelques lueurs !....

A ces restes obscurs pour moi qui rends hommage,
Qui voudrois, dans mes vers, les porter d'âge en âge,
Si, de la solitude, un ami bienfaisant,
Une ame douce & tendre, un véritable amant,
Visitoit quelque jour cet asyle champêtre;
Si, touché de mes chants, il vouloit me connoître :

Un Berger, dont le front sous quelques cheveux blancs,
Peindra la force encor malgré le poids des ans,
Dira : » nous l'avons vu dans les bosquets de *Flore*,
» Il assistoit souvent au lever de l'Aurore;
» Quelquefois du soleil dévancant le retour,
» Sur ces rians côteaux il attendoit le jour.

» Près de cette vallée il s'éleve un vieux chêne,
» Qui, depuis cent hivers, domine sur la plaine;
» Ses rameaux tortueux vers la terre inclinés,
» Pour l'ombre & le repos paroissent destinés :
» C'est-là qu'il écoutoit, de cette source pure,
» L'eau claire & jaillissante à travers la verdure,
» Et qu'il suivoit des yeux son cours précipité,
» Disant : *notre printems est plus vîte emporté* !

„ Tantôt dans la forêt ſa marche vagabonde,
„ Annonçoit la douleur & le dégoût du monde;
„ Tantôt, de longs ſoupirs, étouffés de ſanglots,
„ L'arrêtoient, s'il vouloit proférer quelques mots;
„ Tantôt, dans une morne & ſombre rêverie,
„ Son ame, preſque morte, étoit anéantie,
„ Comme un infortuné, victime de l'amour.

„ Conduiſant nos troupeaux, nous le cherchions un jour:
„ L'Aurore avoit brillé dans la voûte azurée,
„ Le ſoleil au midi dardoit ſur la contrée:
„ Il ne vint pas rêver à l'ombre des boſquets,
„ Ni près de ce ruiſſeau, pour reſpirer le frais:

„ Des chants de mort bientôt, un pâle luminaire,
„ Dirent qu'il n'étoit plus. L'eſcorte funéraire
„ Le portoit lentement vers l'aſyle éternel,
„ Où doit s'évanouir ~~tout ce~~ qui fut mortel.
„ Liſez ces vers touchans qu'on grava ſur la pierre,
„ Je vais en écarter l'épine & la bruyere.

„ O terre, dans ton ſein, reçois le pour jamais,
„ Que ſon cœur malheureux y retrouve la paix!
„ Il dédaigna toujours l'orgueilleuſe fumée,
„ Faveur de la fortune & de la renommée!
„ Douce mélancolie, il n'appartint qu'à toi,
„ Et l'obſcure vertu fut ſon unique loi.

„ Des cieux il reſſentit la grace conſolante,
„ Il eut un cœur ſincere, une ame bienfaiſante;
„ Sur les infortunés, n'ayant pas d'autre bien,
„ Il répandit des pleurs. Un vertueux lien
„ Eut fait tous ſes plaiſirs, mais l'amitié fidelle
„ Sut le dédommager d'une flamme cruelle.

„ Ainſi que ſes défauts, ſes vertus ſont ici;
„ Que tout ce qui fut lui, demeure enſeveli!
„ Dégagé pour jamais de l'humaine miſere,
„ Aux pieds du trône d'or de ſon Dieu, de ſon pere,
„ Il nage entre la crainte & le brûlant eſpoir,
„ De perdre ſa préſence, ou de toujours le voir.

Nous aurions désiré plus d'harmonie dans quelques morceaux de cette Elégie, moins de longueurs & plus de correction. L'Auteur a laissé échapper plusieurs expressions trop négligées & des tournures forcées, que l'on ne peut pardonner dans une piece qui prouve un talent aussi marqué; si M. *Dusaulchoy de Bergemont* nous trouve trop séveres, nous lui répondrons qu'à la lecture de cette Elégie, nous avons pensé que l'on avoit droit d'exiger beaucoup de ceux qui peuvent beaucoup.

COUPLETS

Faits chez Madame L. C. D. B., à un dîner que donnoit cette Dame.

Par M. PARADIS, Seigneur DE GOUSSELAN, Peintre célebre, dont nous avons déja fait l'éloge.

Air : *Vive le vin, vive l'amour.*

Le vrai plaisir, mes chers amis,
Est de se trouver réunis,
Entre la gaîté, la folie;
En riant on voit, sans envie,
Et la fortune & les grandeurs;
A vivre, hélas! s'il est quelques douceurs,
C'est au moment où l'on s'oublie.

Quand près de vous je ſuis aſſis,
Je me crois dans le Paradis ;
Nous ſommes tous ſi bien à table,
Qu'un Saint feroit la moue en diable,
Malgré le beau ſéjour des cieux,
S'il nous voyoit *ſi contens*, *ſi joyeux*,
Sans goûter ce *charme agréable.*

Ici je tiens, à mon côté,
L'amitié, le vin, la beauté :
Que l'amitié m'eſt néceſſaire !
Le vin je le verſe à plein verre,
La beauté ſubjugue mon cœur,
Son doux pouvoir m'annonce le bonheur,
Il paroît voilé du myſtere.

Bacchus, Amour, ſoyez mes Dieux,
Sous vos loix je veux être heureux ;
J'aimerai l'un, ſans ſon ivreſſe,
Que l'autre m'enivre ſans ceſſe,
Par ce régime le plaiſir
Eſt toujours vif, ainſi que le déſir,
Et joint à la délicateſſe.

Savez-vous, mon cher Lecteur, que cette Chanſon prouve réellement du talent en M. *Paradis de Gouſſelan*. C'eſt le cas, je vous jure, ou jamais, de dire *que la mine eſt bien trompeuſe*. Cependant, il faut convenir que, *ſi contens*, *ſi joyeux*, n'eſt pas fort bon, & que *le charme agréable* eſt un peu plat. Ce que nous en diſons, n'ôte rien à l'admiration que nous inſpire ce petit prodige d'eſprit & d'imagination.

DES CARESSES DES ÉPOUX.

Le mariage eſt un lien conſacré par la Religion & la politique réunies ; les loix en font un contrat ſolemnel qui fixe l'état des citoyens, maintient l'ordre & la vertu dans la ſociété, & tout ce qui tient à ce contrat, doit être marqué d'une empreinte reſpectable. Que les époux n'oublient donc jamais que leurs nœuds ſont établis pour le maintien de la décence & des mœurs, & que citoyens utiles, ils en doivent l'exemple plus que le célibataire que la ſociété porte avec regret dans ſon ſein.

D'après ce principe inconteſtable, les careſſes des époux doivent être ſecretes ; ils ſont intéreſſés eux-mêmes, à les couvrir d'un voile impénétrable ; leurs plaiſirs un peu contraints en deviendront plus vifs ; la délicateſſe dont ils auront pris l'habitude, en fera naître encore de nouveaux, dont ils ſe priveroient par une autre conduite ; & leur amour, leur eſtime réciproques en feront plus forts & plus durables.

Beaucoup de gens mariés, cependant, paroiſſent ne pas ſentir cette vérité, ſi étroitement liée à leur bonheur & à l'opinion qu'ils doivent inſpirer ; comme s'ils n'a-

voient pas aſſez d'inſtans pour ſe donner des marques de tendreſſe, on les voit continuellement ſe faire des careſſes indiſcretes, qui, quoique permiſes entre eux, deviennent toujours un objet de ſcandale, quand d'autres en ſont témoins. Je ne parle pas ici des gens de Cour & de ceux qu'on appelle du *bon ton;* ces gens donnent dans un excès contraire; ils ſont auſſi froids dans le tête-à-tête qu'en public, & les mœurs perdent auſſi par cette indifférence coupable.

Je parle de ces époux placés dans des claſſes mitoyennes; de ceux qui, dans les commencemens d'un mariage, uſent leur tendreſſe par les marques réitérées & publiques qu'ils s'en donnent à chaque inſtant, & ſe plongent dans une ſatiété environnée de dégoûts & d'ennuis, qu'une réſerve délicate auroit empêché; de ceux qui, par habitude, plutôt que par amour, dans le cours d'une union, qui date déjà de loin, s'embraſſent, ſe careſſent machinalement, de la manière la plus indécente, en préſence de ceux qui les entourent. Je n'ai jamais pu vaincre la répugnance que me donnent de tels époux, & je penſe qu'ils ſont la même impreſſion à d'autres qu'à moi.

Mais ces careſſes rebutantes ne ſont pas ſeulement la route qui les conduit à la mort du ſentiment; elles ſont auſſi des leçons de

volupté pour les ames vierges qui les voient; elles allument, dans un jeune cœur, des feux qui lui étoient inconnus; elles redoublent des passions qui, fougueuses à leur naissance, ne demandent qu'à rompre les digues de la contrainte. Comment une jeune fille, dont le tempéramment vient de se former, dont le sang est dans une agitation continuelle, verra-t-elle froidement deux êtres qui, sans pudeur, se prodigueront des caresses lascives & emportées sous ses yeux? Quel ravage ce spectacle ne fera-t-il pas éclore dans son sein? Comme il remplira son imagination active & brûlante! Par-tout elle en portera le souvenir; il occupera sa solitude; la fera rêver en compagnie; son sommeil en sera troublé; ses songes le lui rappelleront sans cesse; ses sens embrasés par des desirs, jusqu'alors inconnus, maîtriseront tout son être; elle sera trop foible pour y résister, elle se livrera à leurs trompeuses amorces; &, bientôt après, saisira avec transport les occasions de répéter la scène dangereuse qui lui a causé tant de trouble.

Ces suites me font frémir; je ne conçois pas comment, dans un Etat policé, dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, des principes si simples, si à la portée de tout le monde, sont aussi méprisés. Tous les jours nous rencontrons de ces époux inconséquens, qui,

qui, par leurs ſottes ardeurs, deviennent les inſtrumens de la perte d'une foule de victimes intéreſſantes, dont ils auroient dû reſpecter l'innocence.

Si ces machines animées ſe contenoient du moins devant leurs enfans ! mais, dans l'intérieur de leurs maiſons, elles en font chaque jour les témoins de leurs coupables ivreſſes; & elles oſent enſuite ſe plaindre, gémir, quand ces enfans, trop bien inſtruits par leurs exemples pernicieux, ſe livrent à des paſſions effrénées, qui ruinent leur ame & leur ſanté ! Ah ! qu'elles gémiſſent plutôt ſur elles-mêmes, qu'elles pleurent ſur leur flamme inconſidérée, qui, tant de fois, a fait couler le venin de l'impureté dans les veines de ces jeunes plantes, que la nature & la vertu leur ordonnoient de garantir de tous les orages !

Peres, meres, ſenſibles & éclairés, qui liſez ces réflexions ſur un ſujet que je ne fais que vous indiquer, ne le perdez jamais de vue; vos lumieres ſuppléeront à ce que je ne vous dis pas. N'oubliez jamais que votre tendreſſe doit être ſage, réſervée, devant les autres; une mutuelle confiance, de la douceur, l'expreſſion décente de ſentimens auſſi honnêtes, auſſi chaſtes, que tendres & conſtans, voilà ce qu'il vous eſt permis de montrer à tous les yeux; quand vous ſerez enveloppés des voiles du myſtere, donnez alors

l'effort à votre amour ; livrez-vous à tout ce qu'il vous inſpire, la nature vous le commande & la loi vous le permet ; la contrainte généreuſe que vous vous ſerez impoſée doublera vos jouiſſances, & vous ſerez récompenſés d'avoir été vertueux. Reſpectez la jeuneſſe, reſpectez vos enfans, en ne leur donnant que des exemples de tempérance, de modération & de continence ; qu'accoutumés à voir toujours en vous des modeles d'une ſageſſe aimable & ſans efforts, ils en ſentent chaque jour le germe croître dans leur cœur ; ces progrès ſeront pour vous le prix le plus flatteur & le plus digne d'une belle ame. Gardez-vous ſur-tout, de laiſſer approcher ces fruits de vos chaſtes amours, de ces époux indiſcrets, dont les careſſes pourroient peut-être briſer en un inſtant l'égide dont vous les auriez entouré ; rompez tout commerce avec ces gens ; quand même vos intérêts en ſeroient compromis ; les mœurs de vos enfans doivent vous être plus précieuſes que des motifs d'intérêts.



LE RETOUR,

BAISER,

Par M. Dufaulchoy de Bergemont.

Je reviens ; je te vois, ... quel moment enchanteur !
O quels frémiffemens, quelle puiffante ivreffe
Tranfportent mes fens & mon cœur !...
Tu voles dans mes bras & troublé je te preffe !....
Un vermillon, fi doux & fi voluptueux,
Anime tes attraits, placé par la nature !....
Expreffion d'une ame heureufe & pure,
Le plaifir fans contrainte étincelle en tes yeux !
Ton fein troublé s'agite & veut brifer l'entrave
Des nœuds jaloux qui le tiennent efclave !....
Mille baifers & donnés & rendus,
En des torrens de *volupté profonde*,
Précipitent nos fens noyés & confondus ! ....
Pour nous feuls le bonheur femble habiter le monde !..
O ma *Myrthé* ! quel deftin raviffant,
Après avoir langui loin des yeux de fa belle,
De la trouver toujours & fenfible & fidelle,
Et d'expirer en l'embraffant !

Il y a beaucoup de fentiment & de paffion dans ce baifer, mais nous n'aimons pas *les torrens de volupté profonde.*

ÉPITRE A MINETTE,

Par le Solitaire de Beuville.

Amour, viens broyer mes couleurs ;
Je vais peindre une *Hebé* nouvelle :
Elle a plus d'éclat que les fleurs,
Et moins d'art qu'une Paftourelle.

La rose & le lys dont *Lubin*,
Chaque jour, pare son *Annette*,
Ont-ils l'albâtre, le carmin
Du joli teint de ma *Minette*?

Je n'ai point ces traits gracieux,
La touche riante & légere
Dont l'*Albane* voluptueux
Peignit la Reine de *Cythere*.
C'étoit à nu : je n'y peins pas;
Car jupon fin & collerette
Donnent moins qu'ils n'ôtent d'appas
Ou de parure à ma *Minette*.

Dans l'ébène de ses cheveux,
Sur un cou blanc qu'on idolâtre,
Voltige Zéphir amoureux,
Ou bien des ris l'essaim folâtre.
Ce grouppe aîlé de Céladons
S'empresse au tour de sa toilette,
Et deux ou trois Amours mignons
Sont les Sygisbés de Minette.

Pages de la mode, élégans,
Phalange en robe de Soubrette,
Doux frippons en tabliers blancs,
L'un au mouchoïr, l'autre à l'aigrette,
Cet autre à de jolis pompons
Attache la simple fleurette
Dont *Flore* enrichit nos gazons,
Sophas, émaillés pour Minette.

Veut-on de suaves odeurs?
L'œillet, la rose & l'immortelle,
Qu'Aurore embellit de ses pleurs,
N'ont point de parfum auprès d'elle.
Préférez-vous l'humble chanson
A la très-sublime ariette?
Oh! pour enivrer la raison,
Qui sait mieux chanter que Minett

Sur la fougere, ou ſous le dais,
Eſt-il Princeſſe ou Bergerette
Avec moins d'art & plus d'attraits
Qu'elle en auroit en bavolette?
C'eſt *Vénus* avec des rubans,
Ce ſont les *Graces* en cornette,
Ou c'eſt l'Amour à dix-ſept ans;
C'eſt un bijou : c'eſt ma Minette.

Que ſes charmes ſont raviſſans!
Au parloir eſt-il de Nonette
Dont les yeux ſoient plus éloquens,
Peignent ſi bien l'ardeur muette
Qui brûle & dévore ſes ſens?
Qu'un ſeul regard de ma Brunette
Sait exprimer de ſentimens!
A-t-on les yeux de ma Minette?

Voyez *Liſe*, au minois riant:
Des Bergers la douce fleurette
Eveille ſon cœur innocent:
Qu'elle ait pour ſceptre une houlette;
Pour trône les gazons naiſſans,
Pour couronne une violette:
Eh bien! cette Reine des champs
Rendroit hommage à ma Minette.

Que de tréſors en la dotant,
Amour, tu pris dans ta caſſette!
Acheve ce tableau touchant;
Voici les pinceaux, la palette:
Mais ſois bien ſûr qu'en l'eſquiſſant
Chaque trait marque ta défaite.
Pour moi je dis, en l'admirant,
C'eſt un chef-d'œuvre que Minette.

Cette piece eſt jolie, remplie de facilité & d'élégance; les tableaux en ſont gracieux; mais on y remarque auſſi peut-être trop de coquet-

terie dans les expreſſions, ſouvent de l'eſprit quand on ne déſireroit que de la ſimplicité, & des ſtrophes entieres dont le ſens n'a pas beaucoup de clarté; l'Auteur auroit dû mettre des notes pour l'expliquer.

ANECDOTE

Extraite des Annales des Indes.

Par le Docteur JÉROME PERCAIL.

Après un règne, dont la fin avoit été marquée par des troubles, des diviſions, des déprédations qui avoient ruiné les peuples, le jeune *Uſoli*, âgé de vingt ans, monta ſur le trône des Indes. Toute la Nation avoit les yeux ſur lui, & les malheureux lui tendoient leurs bras affoiblis par la miſere. *Uſoli*, que le ciel avoit doué d'une belle ame, d'un cœur ſenſible, d'un eſprit juſte & d'un caractere ferme, remplit, avec le plus grand ſuccès, l'attente de tous les gens de bien; il ſignala ſon avénement à la couronne par les actes les plus grands de bienfaiſance; il répara, en peu de temps, toutes les fautes du règne précédent; appella, près de ſa perſonne, les Miniſtres vertueux que l'envie & la corruption avoient exilé de la Cour; le deſpotiſme d'un Chef de

la Juſtice avoit chaſſé les Magiſtrats éclairés qui plaidoient la cauſe des peuples, & portoient la voix de la vérité juſqu'à l'oreille du Souverain; *Uſòli* les rétablit dans leurs fonctions ſacrées; il ne déſiroit que le bien; il ne vouloit régner que ſur des heureux. Une partie de ſes Sujets gémiſſoit encore dans les liens de l'eſclavage, il briſa leurs fers, & par cet acte généreux, il devint pour jamais l'amour & la gloire des hommes.

Uſòli, dont le coup d'œil étoit toujours juſte, après pluſieurs Miniſtres citoyens qui avoient honoré ſon choix, avoit confié l'adminiſtration des tréſors de l'Etat à un homme qui ne tenoit aucun rang parmi les Grands de ſon Empire, mais qui pouvoit s'honorer d'un plus beau partage; à une ame forte & vertueuſe, il joignoit un génie vaſte, pour qui les plus immenſes travaux étoient des jeux; ſon regard pénétrant ſavoit découvrir la ſource des abus les plus enracinés, & y porter à l'inſtant un remède ſûr; avec une facilité incroyable, il parcouroit une chaîne infinie de détails, & embraſſoit en même temps les plus grands objets. Ajoutons à ces rares qualités, que *Crenké*, c'eſt le nom de cet homme rare, avoit les mœurs les plus pures & le déſir ſeul d'être utile au genre humain.

Que ce choix étoit glorieux pour un jeune Prince! *Uſoli* ne tarda pas auſſi à en recueillir

les fruits ; *Crenké*, par une ſage économie, une marche prudente, ſut remettre l'ordre dans les finances ; par un ouvrage à jamais immortel, il fit connoître au Monarque les reſſources & les charges de ſon Empire ; lui indiqua les moyens d'en acquitter les dettes ſans fouler ſes Sujets, & d'augmenter ſes richeſſes, en les enrichiſſant auſſi ; il ne craignoit pas de rendre publiques ſes vues ſublimes & bienfaiſantes, perſuadé de cette vérité, que la politique ſeule des tyrans forme ſes projets dans l'ombre ; mais que celle des hommes d'Etat vertueux peut ſe montrer à tous les regards.

Des principes auſſi élevés irritèrent tous les ſerpens de l'envie ; les Grands, dont *Crenké* attaquoit les privilèges onéreux pour la Nation, devinrent tous ſes ennemis ; ils virent que leur ambition, leurs brigues, leur cupidité, alloient être dévoilées ; que l'œil éclairé du ſage Miniſtre liſoit dans le fond de leurs ames, & qu'il falloit renoncer à ſurprendre le Monarque par leurs flatteries, à dévorer la ſubſtance du pauvre & à l'écraſer du poids de leur luxe effréné. La perte de *Crenké* fut donc jurée ; il étoit trop coupable puiſqu'il étoit vertueux ; leurs clameurs parvinrent juſqu'au Trône d'*Uſoli* ; il n'entendoit que des murmures contre le digne ſerviteur qu'il eſtimoit ; il les mépriſa d'abord. Mais que le ſort des Rois eſt digne de compaſſion !

compassion ! En vain ils veulent le bien, ils sont entourés de tant de gens intéressés à vouloir le mal ! Ils ne peuvent tout voir ; la flatterie, la méchanceté, l'hypocrisie prennent tant de formes différentes pour les tromper, que souvent ils sont injustes en croyant suivre les voies de l'équité. C'est ce qui arriva au jeune *Usoli* ; il entendit tant de plaintes contre son Ministre, qu'il le renvoya, mais c'étoit en gémissant.

Le sage se retira avec le calme d'une conscience pure & sans reproche ; emportant avec lui les bénédictions des peuples, refusant toutes les récompenses que le Monarque lui offroit : *Roi*, disoit-il, *je t'ai bien servi, voilà ma récompense*. Dans le poste éminent dont il descendoit, il avoit travaillé avec un courage infatigable pour le bonheur de la patrie ; dans sa retraite il ne cessa encore de s'en occuper, en composant des chefs-d'œuvre pour l'instruction des hommes qui devoient tenir en leurs mains les rênes du Gouvernement.

L'envie triompha de cette calamité publique ; *Usoli* ne put retrouver un second *Crenké* ; le Ciel est avare de tels génies, il ne les montre que rarement à la terre. *Usoli* remit l'administration des deniers de l'Etat, successivement en différentes mains inhabiles, qui les dissipèrent en de folles prodigalités ; la

brigue reprit ſon empire ; le mérite ne fut plus récompenſé, & le vice ſeul fut en honneur ; quelques-uns, nés avec une ame droite, étant chargés du fardeau pénible de la confiance du Souverain, ſe défiant trop de leurs forces, à l'aſpect des contrariétés auxquelles ils alloient être en but s'ils vouloient faire le bien, ſe retirèrent d'eux-mêmes, & par cette modeſtie, s'ils ne recueillirent pas la reconnoiſſance du public, ils en méritèrent du moins l'eſtime.

Lonecan, jeune ambitieux, doué des talens les plus brillans, & d'une grande facilité à tout dire & à tout écrire, mais dont l'ame & le cœur étoient dégradés par tous les excès de la volupté, ſe préſente ; ſon abord, ſes manieres aiſées, ſon éloquence, tout ſemble parler pour lui ; *Uſoli* le charge du dépôt dangereux de ſes finances ; ô malheur ! l'Empire eſt ruiné, les deniers de l'Etat, la ſubſtance du pauvre, coulent par torrens chez d'infames courtiſannes. Pour ſe faire des créatures, ce Miniſtre inſenſé prodigue de coupables largeſſes aux plus vils ambitieux ; il penſionne tous les vices ; mais il ne s'oublie pas : des monceaux d'or ſont entaſſés dans ſon Palais : il achete d'immenſes poſſeſſions ; bientôt la ſource du tréſor impérial eſt tarie ; *Lonecan* augmente la dette nationale, elle devient énorme ; enfin le crédit public eſt perdu, le

commerce languit, le cultivateur tombe de ſaim ſur le ſoc de ſa charrue; l'Empire eſt dans une agonie mortelle: *Uſoli* voit les maux cruels de ſes peuples, ſon perfide Miniſtre rejette la faute ſur ſes prédéceſſeurs; des larmes coulent des yeux paternels du bon Roi; il faut porter remède à tant de douleurs, dit-il: ſoudain, pour s'éclairer, il aſſemble les Sages les plus renommés de ſon Empire: il les conſulte ſur les malheurs de ſon peuple; il découvre à leurs yeux éclairés, tous les ſecrets du Gouvernement; cette confiance ſublime d'un pere qui s'entoure de ſes enfans chéris, pour s'entretenir avec eux de leurs intérêts communs, fit renaître la confiance dans tous les cœurs; on ſe diſoit: » un » bon Roi, un bon peuple, bien unis, trou- » vent toujours des reſſources dans les momens » les plus déſeſpérés «, & les pleurs ſe ſéchoient, la reconnoiſſance & l'eſpoir d'un prochain changement, faiſoient jouir d'avance des fruits que l'on attendoit.

Dans cette Aſſemblée ſe trouvoit un Mage qui en impoſoit par l'emportement de ſes diſcours & ſon prétendu zèle pour les intérêts du Prince; il dévoila publiquement les malverſations du mépriſable *Lonecan*, anéantit les vains ſophiſmes de ſon eſprit ſubtil; tous les regards s'arrêtoient ſur *Linemol-Ribenned*, c'eſt le nom de ce Mage adroit; on l'écoutoit en ſilence, on voyoit avec admiration un ſi grand courage,

les connoiſſances profondes qu'il étaloit ſur l'art de gouverner les peuples, & l'étendue de ſes vues; il n'eſt perſonne qui, dans cet inſtant, ne le crut un homme de bien, un génie rare. *Uſoli* penſa que celui qui débrouilloit, avec tant de facilité, les manœuvres les plus compliquées d'un Miniſtre qui avoit abuſé de ſa confiance; qui montroit tant d'énergie, tant d'amour pour l'ordre, tant de zèle pour ſon ſervice, *Uſoli* penſa que c'étoit lui que le ciel indiquoit pour conduire le gouvernail de l'Etat; il le fit donc le dépoſitaire de tout ſon pouvoir. Et le vil *Lonecan*, pour éviter un juſte ſupplice, prit la fuite de ſa patrie qu'il avoit ruinée, & alla au-delà de l'*Hydaſpe* & du *Gange* porter, dans le ſein d'un pays ennemi, d'immenſes tréſors, fruits de ſes rapines & de ſes exactions; mais il emporta auſſi avec lui l'exécration publique.

Uſoli & ſes ſujets s'applaudiſſoient du grand changement que l'Aſſemblée des Sages venoit d'opérer; on attendoit tout de *Linemol-Ribenned*, d'un homme conſacré, par état, aux divins myſtères de la religion du grand *Zoroaſtre*; on ne ſoupçonnoit pas qu'un Pontife de l'Eternel, qui devoit à tous l'exemple des mœurs, de la probité, du déſintéreſſement, de la douceur; on ne ſoupçonnoit pas qu'il voudroit être un tyran cruel. Cependant on ſe trompoit, hélas! tous les dehors impoſans de ce Mage

hypocrite, n'étoient qu'un voile ſous lequel il cachoit une ambition effrénée, une ame atroce & ſanguinaire, & toutes les paſſions violentes des deſpotes ; il eut l'art de s'emparer entiérement de l'eſprit d'*Uſòli* ; & quand il fut ſûr de ſon empire, il commença à dévoiler ſon affreux caractere ; mais, pour frapper des coups terribles, & pouvoir jetter ſur d'autres le blâme de ſes projets deſtructeurs, il propoſa, pour mettre à la tête des différens départemens du miniſtere, des hommes vendus à ſa faveur, & d'autres qui, ſans partager ſes deſſeins, étoient cependant trop foibles pour les combattre. Mais le choix le plus funeſte qu'il fit, fut celui du Chef ſuprême de la juſtice.

Gominolan fut celui qu'*Uſòli*, ſur ſes conſeils, décora de cette grande dignité, qui devroit être la récompenſe de l'homme le plus vertueux, le plus juſte & le plus éclairé de la Nation. Il étoit dans la force de l'âge, & portoit un nom révéré depuis des ſiècles ; la ſageſſe, le ſavoir, le reſpect pour les mœurs & pour le culte de l'Eternel, héréditaires juſqu'à lui dans ſon auguſte famille, ſembloient impoſer à *Gominolan*, la loi de marcher ſur les traces de ſes ancêtres, & de mériter, comme eux, la confiance du Souverain & l'amour des Peuples. Mais il ne prouva que trop la vérité de cette maxime du divin *Zoroaſtre* : que *ſur les marches*

éclatantes du Trône d'or du grand Etre, les peres vertueux ſentent ſouvent une rougeur douloureuſe couvrir leur front, lorſqu'ils laiſſent tomber leurs regards ſur leurs enſans coupables.

Gominolan avoit ſiégé parmi les dépoſitaires reſpectables de la juſtice, & n'avoit paru qu'un homme ordinaire ; mais le beau nom qu'il portoit l'avoit fait jouir d'une conſidération que ſon caractère ne lui auroit jamais méritée.

Dès qu'il fut expoſé à tous les regards, dans le poſte éminent où *Linemol-Ribenned* venoit de l'élever, c'eſt alors que l'on connut combien il étoit loin de ſes vertueux ancêtres. Il ne ſeconda que trop bien les vues de l'ambitieux *Linemol-Ribenned!* Ils inventèrent enſemble une foule de nouveaux impôts, dont la perception eut plongé dans la miſere la plus affreuſe, dans toutes les horreurs du déſeſpoir, ce peuple infortuné qu'ils étoient appellés pour ſecourir. L'Ordonnance de ces impôts dévorans, fut le ſignal d'une déſolation générale; des larmes de ſang couloient des yeux du pauvre; plus de ſûreté dans le commerce, toutes les poſſeſſions des citoyens alloient être expoſées à la voracité des oppreſſeurs. Les Sages, chargés du maintien des Loix de l'Etat, établis pour ſoutenir les droits du Prince & des Sujets, qui, depuis

des tems immémorables, étoient les organes qui plaidoient la cauſe des peuples, & faiſoient entendre la voix de la vérité à l'oreille du Souverain, s'élevèrent avec force contre ces Edits, ſiniſtres meſſagers de la tyrannie; leurs repréſentations énergiques & courageuſes, alarmèrent les deux Miniſtres barbares; ils formèrent ſoudain le projet d'écraſer, d'anéantir des Corps reſpectés, que le bien public ſeul animoit, & qu'aucunes conſidérations n'arrêtoient pour l'opérer; les vertus de ces généreux Magiſtrats qui ſe dévouoient avec fermeté pour le ſalut de tous, étoient un obſtacle qui irritoit leur deſpotiſme, & peut-être un reproche tacite & humiliant de leur conduite criminelle; un exil honteux fut auſſitôt prononcé; de vils ſatellites, violant le Temple où la Juſtice rend ſes oracles, arrachèrent inhumainement les plus vertueux du Trône où ils peſoient les intérêts des peuples, & chargèrent leurs mains pures des fers réſervés aux criminels. Dès cet inſtant tous les fléaux de la vengeance de l'Eternel fondirent ſur la Patrie; les vices, les crimes n'ayant plus de frein, rompirent toutes les digues de la contrainte; une confuſion horrible régna dans toutes les Villes de l'Empire; les accens inarticulés du déſeſpoir s'élevoient aux cieux; des gardes entouroient le Palais de la juſtice; elle gémiſſoit dans l'exil, & tous les Tribunaux étoient déſerts; mille révoltes

s'élevèrent; les ſoldats appellés pour la défenſe de la Nation, trempèrent leurs mains ſacrilèges dans le ſang des Citoyens... de leurs freres! enfin, l'Etat ſe précipitoit vers ſa chûte; toutes les reſſources étoient taries; la famine avancoit à grand pas; *Uſoli* ſe voyoit à la veille de ne régner que dans un vaſte déſert, ſur des monceaux de morts & de mourans.

Tous ces malheurs n'arrêtoient point l'ame ambitieuſe & barbare des tyrans: *Gominolan*, ſans prévoir les ſuites terribles de tant d'actes déſaſtreux, guidé par l'adroit *Linemol-Ribenned*, frappoit toujours avec l'entêtement d'un inſenſé; il réſolut d'élever ſur les débris du Tribunal ſacré de la Nation, dont l'origine & les droits impreſcriptibles remontoient aux fondemens de l'Empire, un Tribunal compoſé de Gens vendus à la fortune, à la faveur & à l'injuſtice; c'en étoit fait de l'Empire, s'il eut pu exécuter ce coupable deſſein; l'iniquité eut préſidé à tous les jugemens; le pauvre auroit langui ſans protecteurs; le prix de ſes ſueurs ſeroit devenu la proie des méchans, & la vertu auroit été condamnée à gémir inutilement.

Mais les zélés ſoutiens de la juſtice & de la vérité, tonnoient toujours du fond de leur exil, contre les manœuvres ſanguinaires de ces tyrans féroces; ils faiſoient porter leurs réclamations juſqu'aux pieds du Trône d'*Uſoli*;

les Princes de ſon ſang eux-mêmes étoient leurs protecteurs ; ce Monarque ſenſible & juſte, peſa les plaintes des uns, les projets des autres, avec la balance de la ſageſſe & de l'équité ; les tourmens de ſes ſujets, de ſes enfans chéris, déchiroient ſes entrailles paternelles ; les rayons de la vérité éclairèrent enfin ſes yeux : il friſſonna d'horreur à l'aſpect de la fourbe abominable des deux impoſteurs qui avoient ſurpris ſa candeur & ſa vertu ; mais dans quel embarras ſe vit-il plongé ! Il ne demandoit au ciel que le bonheur de ſes peuples ; tous ſes travaux ne tendoient qu'à ce but ; & il n'étoit entouré que de méchans ! Sous les dehors les plus beaux d'un zèle infatigable & pur, il ne trouvoit que des traitres qui déchiroient le ſein de la Patrie ; il jettoit les yeux ſur tous les Grands de ſon Empire, mais il trembloit de faire encore un choix qui eut achevé la ruine de ſes Sujets.

Dans ces momens douloureux d'une perplexité cruelle, il ſe rappella, en verſant des larmes d'attendriſſement, les vertus du ſage *Crenké* ; le ſouvenir de ſon génie vaſte, de ſes grandes connoiſſances, de ſon amour pour l'ordre, revint de nouveau frapper ſon eſprit ; le calme, l'abondance, l'harmonie, qui avoient régné dans ſon Empire ſous le miniſtere de ce Grand homme, pénétrèrent ſon cœur des regrets les plus touchans ; » lui

» ſeul, diſoit ce bon Prince, lui ſeul étoit » né pour ſeconder mes vues bienfaiſantes, » pour être mon ami! « Auſſi-tôt les oppreſſeurs de la Nation furent précipités des places auguſtes qu'ils dégradoient; mais, bon juſques dans ſes vengeances, *Uſoli* les ſauva encore de la fureur des Citoyens qui vouloient les maſſacrer; il les croyoit aſſez punis des remords dont ils devoient être la proie.

Mais, ô Peuples! quels furent vos tranſports, quelle ardente reconnoiſſance embraſa vos cœurs, lorſque vous vîtes le grand *Crenké*, marcher vers le Souverain qui l'appelloit, pour reprendre auprès de lui les importantes occupations de votre bonheur! Comme tous les cœurs voloient à ſon paſſage! Comme toutes les bénédictions de ceux dont il étoit le ſalut, l'entouroient! Ce fut pour vous un jour de réjouiſſance; il vous ſembla que tous vos maux étoient déjà effacés! que le puiſſant & tendre *Uſoli* vous étoit cher dans ces momens, où repouſſant tous ſentimens d'amour-propre & d'orgueil, ſi communs dans les Rois ordinaires, il ne craignoit pas de compromettre ſon jugement, en rendant ſes faveurs & ſa confiance, à un Sage dont il avoit paru un inſtant ſoupçonner la vertu; *voilà*, diſiez-vous, *voilà le triomphe ſublime des grandes ames!* Ô Peuples, que de liens vous attachoient alors à ce Monarque géné-

reux, & qu'il vous paroiſſoit digne de tout votre amour !

L'entrevue du Sage & du Souverain, fit verſer des larmes à tous les yeux; les Grands & le Peuple, ſi ſouvent diviſés d'intérêts, ſe félicitoient tous, & jamais on n'en eut un ſi juſte ſujet.

Bientôt le coup d'œil du Grand homme remit l'ordre dans toutes les parties de l'adminiſtration; *Rentabenid*, homme éclairé, ſenſible, équitable, qui préſidoit un des premiers Tribunaux de la Nation, remplaça le traître *Gominolan;* alors les portes du Temple de la Juſtice ſe rouvrirent, & les courageux Magiſtrats qui avoient toujours honoré leurs fonctions par leur zèle & leur dévouement, furent rappellés de leur exil, & rendus aux Peuples qui les attendoient comme les Anges du Très-haut.

Crenké, qui, dans le calme de ſa retraite, n'avoit ceſſé de travailler à être utile aux hommes, y avoit compoſé un Livre qui dévroit être écrit en lettres d'or dans les archives de tous les Peuples. Ce Sage n'étoit pas né parmi les Sectateurs du divin *Zoroaſtre*; mais il offroit le culte le plus pur au grand Etre; dans ce livre ſublime, il tendoit à réunir, par les liens de la vertu & de la fraternité, tous les enfans d'un même Dieu, ſéparés par des opinions différentes; de quel amour pour ce

Dieu bienfaiſant on ſe ſentoit brûler à chaque page de cet ouvrage, qu'une ame, ſa plus belle image, avoit ſeule pu dicter ! & que l'Auteur paroiſſoit digne de conduire les rênes d'un vaſte empire ! Auſſi ſon miniſtere devint l'époque des beaux jours du règne d'*Uſoli*, qui ne ceſſa de s'applaudir d'avoir écouté ſon cœur & ſes lumieres, plutôt que les conſeils des méchans intéreſſés à ſurprendre ſa vertu.

LES DOULEURS DE L'INCONSTANCE.

ROMANCE.

Par M. Duſaulchoy de Bergemont.

(Sur l'air, *ô ma tendre muſette*, ou *il pleut, il pleut, Bergere.*)

La gaïté m'eſt ravie,
J'ai perdu mon bonheur ;
Celle que j'ai chérie,
Vient de m'ôter ſon cœur.
Envain l'amour près d'elle
Chaque jour me conduit ;
Plus je lui ſuis fidelle,
Et plus elle me fuit,

Un autre va peut-être
L'enlever à ma foi,
Il voudra lui paroître
Auſſi tendre que moi.
Avec art il va peindre,
Ses feux, ſes ſentimens,
Mais, hélas ! peut-on feindre
Tout ce que je reſſens !

Quelle douce hab'tude
Près d'elle m'enchaînoit !
La sombre inquiétude
Jamais ne me troubloit ;
Aimé de sa bergere,
On est toujours heureux,
Et dans une chaumiere,
On se croit dans les Cieux.

J'aurois laissé pour elle
Tous les trésors des Rois,
J'aurois d'une immortelle,
Su dédaigner le choix ;
Flamme trop confiante,
Comme tu m'abusois !
C'étoit une inconstante,
Hélas, que j'adorois !

L'ingrate ! elle se lasse
De son tendre berger ;
Mais.. oh ! quoi qu'elle fasse,
Il mourra sans changer !.....
Même après que la *Parque*
Aura tranché mes jours,
Sur la fatale barque
J'y penserai toujours.

Dans ses lettres touchantes,
Sermens de sang tracés,
Par mes larmes brûlantes,
Vous êtes effacés.
Vous disiez : *je t'adore*,
T'aimer est mon seul bien :
Ah ! je vous cherche encore,
Et n'y trouve plus rien !

Sur l'écorce d'un Hêtre,
Nos chiffres enlacés,
Ne cesseront de croître, ...
Et ses feux sont passés !
Pleurez sur ma disgrace,
Pleurez jeunes amours,
Ne suivez plus ma trace,
Je vous perds pour toujours.

Cette Romance eſt un modèle de ſentiment & de douceut.

L'ENFANT A NAITRE.

ROMANCE.

Par M. Raté-Joinville.

Air *du nid de Fauvette.*

O toi! qu'avec impatience,
Je voudrois preſſer ſur mon cœur,
Toi, dont la prochaine exiſtence
Vient ajouter à mon bonheur,
Laiſſe en repos dormir ta mere,
Dois-tu la faire tant ſouffrir ?
Enfant qui me la rend ſi chere,
Ne lui cauſe que du plaiſir.

Ces tranſports, cette vive flâme
Qui brûle encor ta mere & moi,
Ce pur aliment de notre ame
La fera paſſer juſqu'à toi;
C'eſt du ſein même de l'eſtime
Que tu dois recevoir le jour;
Tu ſeras l'enfant légitime
De la conſtance & de l'amour.

Lorſqu'en naiſſant, à la lumiere
Ton premier regard s'ouvrira,
Porte, porte-le ſur ta mere,
Quand ſa main te careſſera;
Son ſein ſoutiendra ton enfance,
Tu dois le preſſer à ton tour:
Tu puiſeras ton exiſtence,
Où j'ai cent fois puiſé l'amour.

Quel beau jour pour toi va paroître!
Que de baiſers te ſont promis!
Cher enfant, hâte toi de naître!
Viens, viens: nous ſerons tes amis.....

Ah ! C'eſt peu que tout ſe raſſemble
Pour aimer ta mere avec moi,
Viens, nous l'adorerons enſemble,
Son cœur t'en preſcrira la loi.

Cette Romance, autant que la précédente, eſt pleine de douceur & d'un ſentiment pur, mais nous y aurions déſiré plus d'harmonie.

A MADAME L***,
Qui ne vouloit aimer qu'un Sylphe.

Par M. D. D. B.....

De ces eſprits heureux que nous vantent les fables,
Pour vous toucher, *Chloris*, que n'ai-je le pouvoir !
Sous mille formes aimables,
Tous les jours à vos pieds je me laiſſerois voir ;
Même, ſans être vu, je ſerois ſur vos traces,
Ne les quitter jamais ſeroit ma volupté,
Et je croirois ſuivre les pas des graces,
Ou le char triomphant qui conduit la beauté.

La nuit, quand le ſommeil rendroit le calme au monde,
Lorſque ſes frais pavots ſe répandroient ſur vous,
Et plongeroient vos ſens dans une paix profonde,
Je prendrois l'air riant du ſonge le plus doux :
Je viendrois, d'une aile légère,
Careſſer vos appas, voler ſur votre cœur ;
J'y ſoufflerois ce trouble involontaire,
Du tendre amour charmant avant-coureur ;
Je planerois ſur vos levres mi-cloſes,
Et telle que l'abeille, allant de fleurs en fleurs,
Ma bouche cueilleroit & les lys & les roſes
Qui, ſur votre beau teint, nuancent leurs couleurs.

Peut-être, alors, l'erreur d'un féduifant menfonge,
Auroit, pour vous, l'attrait de la réalité,
Vous le favez, *Chloris*, on n'eft heureux qu'en fonge,
Et c'eft un rêve, hélas! que la félicité.

Mais fi, dans cet inftant, émue & tranfportée,
Belle *Chloris*, vous ouvriez les yeux:
Soudain j'apparoîtrois, prenant, fecond *Prothée*,
Les attraits raffemblés dans le grouppe des Dieux:
„Réponds, *Chloris*, dirois je, à la voix qui t'appelle,
„ Ecoute les foupirs de ton Sylphe fidelle;
„ Pour t'adorer, brûler à tes genoux,
„ Il a quitté des airs les voûtes éternelles;
„ Il dédaigne pour toi des vaines immortelles,
„ L'éclat, & les faveurs, & le dépit jaloux;
„ Les cieux ne font qu'aux lieux où ma *Chloris* refpire,
„ Et la plus belle déité,
„ Pour foupirer à ton côté,
„ Verroit tous fes amans déferter fon empire

Parlant ainfi, fur mon fein palpitant,
Ma main prefferoit tendrement
Votre main douce & careffante,
Plus que celle d'*Hébé*, mignonne, éblouiffante.

Mais fi je lifois dans vos yeux
Que mes difcours ont attendri votre ame
Jamais plus fortunée & plus confiante flâme,
N'auroit pu rendre un Sylphe plus heureux!
J'oferois défier le grand *Jupiter* même,
Lorfque tout prévient fes défirs,
Entouré des rayons de fon trône fuprême,
De balancer un inftant mes plaifirs.

Mais, je fuis un mortel qui n'ai rien de célefte,
Et vous n'aimez que les Sylphes brillans!
L'humanité, pour moi, n'eft qu'un préfent funefte:
Il faut brûler, languir & cacher mes tourmens.

Il y a de la douceur, du fentiment & fou-
vent

nt de l'harmonie dans cette pièce ; mais on 'emarque auſſi trop de négligence, des tour-res rabattues & des penſées uſées.

TRAITS ÉDIFIANS,

Qui nous ont été communiqués

Par le Docteur Giradmagouna.

L'Evêque de ***, qui, depuis la retraite . ***, peut être regardé comme le premier ılon du Clergé, dans les momens de di-te, ſe fournit chez la Des L..... Un jour tte adroite pourvoyeuſe vint propoſer à Sa randeur, une bonne fortune raviſſante, un ai bijou, un tréſor ; dix-huit ans, taille nymphe, gorge blanche comme l'albâtre, 'me comme le marbre, & des diſpoſitions ːrveilleuſes à la volupté ; de plus, femme condition, que l'amour du plaiſir ſeul nduiſoit ; l'eau venoit à la bouche de Mon-gneur ; il promet tout, & veut dès le ſoir ème ſouper avec cet objet charmant, à la tite maiſon de ***. L'heure du rendez-vous ıpatiemment attendue, arrive enfin ; Sa randeur s'élance dans ſon carroſſe, fait dou-er le pas à ſes chevaux. Le voilà à la ərte du ſanctuaire de Vénus ; il ne fait qu'un ut de la cour à l'appartement ; il traverſe ſalon éclairé de cent bougies, paſſe dans

un boudoir où les glaces répètent mille groupes voluptueux, se précipite aux pieds de la Déesse, qui, mollement étendue sur un sopha de satin rose, laissoit entrevoir mille appas; Monseigneur couvre de baisers une main mignarde & potelée; l'ivresse circule dans toutes ses veines, il veut rendre hommage à la plus belle gorge du monde....... Mais..... ô surprise !..... il reconnoît..... sa nièce !..... la jeune Comtesse de *** !..... Quel fut l'embarras de Sa Grandeur & de l'aimable Comtesse !..... Ils restèrent muets, dans la même attitude, les yeux baissés; ni l'un ni l'autre n'avoit la force de rompre ce silence. Cependant l'Evêque fit enfin un effort sur lui-même, &, du mieux qu'il put, commença une mercuriale à sa nièce, lui représenta combien il étoit indigne à une femme comme elle, de se trouver dans une telle maison; la Comtesse qui avoit eu le tems de se remettre un peu de son trouble, lui demanda ce qu'il y étoit venu faire lui-même; cette réponse étoit d'une grande justesse; aussi, Monseigneur, n'eut il rien de bon à dire; il sentit que ses remontrances n'étoient plus de saison dans une telle conjoncture, & il résolut de se tirer delà avec honneur. Les charmes de la Comtesse causoient un ravage prodigieux dans ses sens; tant de beautés plaidoient avec éloquence pour le plaisir; Sa

Grandeur étoit fort ſenſible à cette éloquence... *Mais*, dit-il, *ſera-ce vainement que nous ſerons venus ici ?*..... Un ſouris fut la réponſe de la Comteſſe ; Monſeigneur entendit ce que ſignifioit ce ſouris, & tous les deux, laiſſant les remontrances, ſe livrèrent aux plus douces jouiſſances. Ils n'eurent pas lieu de s'en repentir : la Comteſſe étoit venue chercher un homme dans toute la force de l'expreſſion ; elle trouva dans ſon cher oncle, au-delà encore de ce qu'elle avoit demandé ; & l'Evêque apprit que, ſans ſortir de ſa famille, il pouvoit goûter des plaiſirs qu'il rencontreroit difficilement ailleurs.

Le Préſident de R *** étoit fort paſſionné pour le beau ſexe ; toutes les nuits une jolie fille venoit ſans bruit partager ſa couche. Un jour au lever de l'aurore, marchant à pas muets, il en reconduiſoit une qui l'avoit aidé à ſommeiller. Après avoir doucement ouvert la porte de la rue pour la faire ſortir, & l'avoir refermé auſſi doucement, il retournoit à ſon appartement, quand il entendit des ſoupirs dans un petit cabinet qui donnoit ſur le jardin ; il va avec précaution à ce cabinet, poſe l'œil au trou de la ſerrure ; il apperçoit ſa fille aînée dans les bras d'un Officier ; dans ſon premier mouvement il vou-

lut enfoncer la porte; mais il se retint, & s'achemina vers la chambre à coucher de sa femme, dans l'intention de l'appeller pour la rendre témoin de la conduite de sa fille; il falloit passer à côté de la remise, les craquemens d'un carrosse l'arrêtent, il court au bruit, & apperçoit, à travers la portiere de sa voiture, sa seconde fille, aux prises avec un robin de sa Compagnie, qui, tous deux, fatiguoient diablement les soupentes; alors au comble de la fureur, il vole à l'appartement de Madame pour lui conter tout; comme il y touchoit, il en vit sortir un grand blondin qui s'échappoit furtivement, conduit par la Présidente. Cette vue inopinée changea toutes les idées du Président, il partit d'un grand éclat de rire, & retourna chez lui, en disant: *il me paroît que tout le monde a fort bien passé la nuit ici.*

Depuis plusieurs années la Duchesse de ***, goûte avec une constance vraiment héroïque, dans les bras de son valet-de-Chambre, des plaisirs plus solides, à ce qu'elle prétend en connoisseuse, que ceux que lui procureroit son noble époux; & M. le Duc de *** veut bien descendre de sa hauteur, pour s'humaniser avec la suivante de Madame. Un jour la Duchesse le surprit dans sa garde-robe,

qui dérogeoit terriblement avec cette petite fille; aussi-tôt elle entra dans le plus violent courroux, fit un vacarme de diable à M. le Duc, qui, d'un air sot & décontenancé, réparoit du mieux qu'il lui étoit possible, le désordre qu'avoit occasionné le plaisir; elle eut dévisagé sa rivale, s'il ne s'y fut opposé; enfin, elle se retira avec le dépit dans l'ame, jurant de ne jamais lui pardonner l'outrage qu'il venoit de lui faire; le soir même le Duc entra dans la chambre de son épouse sans être annoncé, dans l'intention de faire sa paix avec elle: mais, Dieux! qu'apperçoit-il?... La Duchesse, dans les bras du vigoureux Jasmin, ne voyoit, n'entendoit plus rien; elle avoit perdu la tête..... Cet époux furieux les réveille bientôt; il tire son épée, veut en percer Jasmin; la Duchesse pare le coup, celui-ci se sauve, & le Duc accable son infidelle des reproches les plus amers, la menace du couvent: elle lui laisse exaler toute sa colere, puis d'un grand sang froid: *je fais comme vous, Monsieur, qu'avez-vous à dire; croyez-moi, soyons généreux, pardonnons-nous mutuellement, & soyons libres*; le Duc que cette proposition arrangeoit assez, répliqua aussi-tôt: *je suis assez ami des procédés pour y consentir, Madame; mais souvenez-vous, de grace, que je ne veux pas que ma race tombe en roture*; alors il

tourna le dos à la Ducheſſe, & alla à l'Opéra oublier ſon aventure. Depuis cet arrangement, on ne vit jamais une plus belle union que celle de ces deux époux;

Pour être heureux il ne faut que s'entendre.

ÉLÉGIE

Sur le refroidiſſement de TRUITONE.

Par M. Joſeph Rabougri.

Pleurez, Graces, Amours joufflus,
Ma *Truitone* fuit votre empire;
Elle a juré de n'aimer plus,
Et, loin de vous, de toujours rire;
L'ingrate oublie hélas! les plaiſirs raviſſans
Que lui fit goûter la tendreſſe,
Ces délices qui, dans ſes ſens,
Portoient une ſi douce ivreſſe,
Lorſque, s'oubliant dans mes bras,
Plus heureuſe que cent Princeſſes,
Elle abondonnoit ſes appas
Au gré de mes vives careſſes.

O toi, qui délaiſſes mon cœur!
Te ſouvient-il, infidelle *Truitonne*,
Que n'ayant d'autres loix que ta brûlante ardeur,
Et m'écraſant de ta vaſte perſonne,
Naguere tu jurois que, du Dieu des amans,
A jamais, avec moi, tu porterois la chaîne;
Alors pour appuyer ces parjures fermens,
Cent gros baiſers m'annonçoient ton haleine;
Tu ſais trop bien que tous les jours,
Pour me chercher tu dévançois l'Aurore;
Je m'éveillois à tes diſcours,
Ebahi de te voir encore;

Tout en bâillant je comptois tes appas ;
Tu répondois en tombant ſur ma couche,
Et nous faiſions ... eh ! ne le ſais-tu pas ? ....
Bref, pour tout dire, enfin, j'expirois ſur ta bouche.

L'Amour te prodiguoit ſes plus tendres faveurs ;
Et ton cœur aujourd'hui cependant l'abandonne !
Pour obéir aux préjugés trompeurs,
Tu deviens cruelle, *Truitone* !
Ah ! chaſſe une ennuyeuſe erreur,
Croit qu'Amour ſeul nous conduit au bonheur ;
C'eſt par ce Dieu ſeul que la vie
Peut être à jamais embellie.
Truitone, daigne encor appaiſer mon tourment,
Je ne puis plus boire, manger & rire,
Depuis que ton cœur inconſtant
Condamna le mien au martyre ;
Privé de ton amour, ſi mes brûlans tranſports
De te fléchir ont perdu l'eſpérance,
Cédant a mes ennuis, & ſans que je balance,
Dans ma douleur, je vais ... me coucher, car je dors.

Cette Pièce eſt plaiſante, on y trouve des vers remplis d'originalité & de ſel ; mais en général, le ſtyle en eſt extrêmement foible.

A MADAME DE L***,

Dont le nom de baptême eſt ALEXIS.

Par M. D. D. B..... T.

Air *avec les jeux dans le Village.*

Virgile étoit fidèle & tendre,
Qu'il ſut doucement ſoupirer !
Mais je n'aime pas l'entendre,
Duppe d'un faux goût, s'égarer :

Alexis captivoit ſon ame,
Alexis fait ſeul mon bonheur.
L'amour gémiſſoit de ſa flâme,
L'amour ſourit à mon ardeur.

Si dans le ſiècle de *Virgile*,
Le ſort vous eut fait reſpirer,
Méconnoiſſant un feu ſtérile,
Il n'eut ſu que vous adorer;
De ſa muſe touchante & pure,
L'amour alors guidant la voix,
Pour vous peindre d'après nature,
Eut mis ſa plume ſous ſes doigts.

Je n'ai pas la ſavante lyre
De ce poëte harmonieux;
Sans art ma bouche oſa vous dire,
Ce que vous avoient dit mes yeux,
Vous préférâtes, au génie,
Un cœur tendre qui ſut aimer;
Dans les maux s'éteignoit ma vie,
Et vous ſûtes la ranimer.

Si pour vous, lorſque tout vous fête,
Mon hommage avoit des attraits,
Les lauriers orneroient ma tête,
Unis aux myrthes les plus frais.
On jouit, quand, pour ce qu'on aime,
On forme de tendres bouquets;
Moi, je goûte un bonheur ſuprême,
Puiſqu'amour en paie les frais.

Cette Chanſon eſt ingénieuſe; mais la verſification en eſt un peu proſaïque.

FIN.